UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Archive ouverte UNIGE
https://archive-ouverte.unige.ch

Master 2015

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

Expériences trans*, quand l'altérité interpelle

Skrivan, Annik

How to cite

SKRIVAN, Annik. Expériences trans*, quand l'altérité interpelle. Master, 2015.

This publication URL: https://archive-ouverte.unige.ch/unige:55119

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

UNIVERSITÉ
DE GENÈVE
FACULTÉ DE PSYCHOLOGIE
ET DES SCIENCES DE L'ÉDUCATION

Expériences trans*, quand l'altérité interpelle

MEMOIRE EN VUE DE L'OBTENTION DE LA
MAITRISE EN EDUCATION SPECIALE

Par
Annik Skrivan

DIRECTRICE DU MEMOIRE:

Maryvonne Charmillot

JURY:

Caroline Dayer
Fernando Carvajal Sanchez

GENEVE février 2015

UNIVERSITE DE GENEVE
FACULTE DE PSYCHOLOGIE ET DES SCIENCES DE L'EDUCATION
SECTION SCIENCES DE L'EDUCATION

RESUME

L'objet de ce mémoire est la ″réalité trans*″. L'objectif central est de comprendre comment les personnes trans* vivent le passage, autrement dit quels sont les déclencheurs d'une prise de conscience de cette contrainte à la métamorphose, les soutiens affectifs trouvés ainsi que les stratégies mises en place pour vivre la transition. Ce vécu est saisi à travers les significations construites par des personnes trans* interviewées dans le cadre d'entretiens biographiques menés à partir d'une épistémologie compréhensive. Les constats généraux sont que l'équilibre entre les différents espaces qui définissent le lien social sont fragiles et qu'il est parfois complexe d'attendre de la société et plus particulièrement de la sphère médicale, l'altérité plutôt que l'altération de la relation lors de l'accompagnement de la personne vivant ce passage. Les personnes trans* se construisent selon des normes parfois parallèles à celle supposées dominantes, pouvant ébranler certains fondements traditionnels implicites.

REMERCIEMENTS

Avant d'entrer dans le vif du sujet, je tiens à remercier ceux qui m'ont accompagnée dans cet écrit, ceux qui me donnent jour après jour la possibilité de grandir.

Un merci tout particulier à vous, les quatre personnes que j'ai interviewées. Merci de m'avoir ouvert la porte de votre histoire, de m'avoir transmis des clés subtiles d'une autre lecture au monde. Merci. Sans vous, ce travail n'aurait pu naître.

Merci à toi, Alya, mon enfant. Merci pour tes sourires, tes émerveillements, tous ces moments du quotidien qui rendent ma vie si douce et si légère. Merci à toi, Urs, mon homme, mon compagnon de route, pour ton soutien sans faille depuis 7 ans dans le dur labeur de ces études. Merci aussi pour tes relectures, ta minutie du mot juste qui conjuguées ont permis un travail meilleur.

Merci à vous, ma famille, ma maman chérie, mon cœur sur pattes, pour ta disponibilité pour ta petite-fille, pour moi et pour ton écoute. Merci à vous, mes frères et sœurs pour tous ces moments partagés, pour ce lien si spécial qui nous unit.

Merci à toi, Val, pour être une amie dans toutes les épreuves et les bons moments de la vie mais aussi pour ton travail de fourmi et tes questionnements toujours justes permettant une remise en question constante de ce mémoire.

Merci à toi Isaline, pour être si présente dans ces études qui seraient presque impossibles sans ton soutien. Merci aussi pour nos moments de déni qui ont permis des bouffées d'oxygène nécessaire lors de l'écriture de ce mémoire.

Merci à toi, Maryvonne Charmillot, qui a accepté d'être ma directrice de mémoire. Merci de m'avoir donné la force pour m'autoriser l'écriture. Merci pour tes relectures et tes commentaires très précis. Merci pour ton soutien sans faille tout au long de cet écrit. Un grand merci pour nos moments d'échanges si précieux autour d'un café ou d'un thé.

Merci à toi, Caroline Dayer, pour ta connaissance de la problématique de ce travail, pour tes guidances afin de trouver le mot adéquat sur un sujet où l'on peut vite ne pas être au plus près du vécu des personnes trans*.

Merci à vous, Fernando Carvajal Sanchez, pour votre présence lors des entretiens ainsi que de m'avoir motivée à poursuivre la recherche pour la réalisation de ce mémoire. Merci également d'avoir accepté de faire partie de mon jury.

Table des matières

Introduction 1

Chapitre I. Perspectives théoriques 5

1. La question trans* 5
   1.1. Une question de définition ? 5
   1.2. Peut-on sortir de la pensée binaire? 8
   1. Genre 10
   2. Sexe 12
   3. Sexualité 13
   1.3. Socialisation de genre 14
   1.4. Construction identitaire 16

2. Lien social et reconnaissance, une question de normes ? 18
   2.1. Lien social 19
   2.2. Reconnaissance, redistribution 23
   2.3. Normes sociales : de la déviance à l'exclusion 30
   2.3.1 La déviance 31
   2.3.2 Etiquetage 32
   2.3.3 La métaphore théâtrale 32
   2.3.4 L'exclusion 35
   2.4 Limites des concepts proposés 37

Chapitre II. Considérations épistémologiques et méthodologiques 38

1. Epistémologie compréhensive 38

2. Théories de l'action 39

3. Options méthodologiques 40
   3.1. Production des données : l'entretien de recherche 40
   3.1.1 Déroulement et conditions de production du discours 41
   3.1.2 Situation sociale des informateurs 42

3.2 Analyse : procédure et retour sur les éléments théoriques mobilisés 43

Chapitre III. Portraits 45

Christine 45
   Agnès 53
   Yves 71
   Noé 77

Chapitre IV. Regards croisés : convergences et divergences 85
1. La séparation 85
1.1 Le coming out social, une question de survie ? 85
1.2 Faire le pas… Des besoins de sécurité pour oser ? 86
2. La marginalisation 87
2.1 Des stratégies de survie? 87
3. L'agrégation 92
3.1 Re-naissance ? Quels impacts ? 92
3.2 Ce qui est touché, se « re »construire à travers le regard de l'autre 95
3.3 Etre femme, définitivement plus complexe ? 97
Synthèse et perspectives 99
Références bibliographiques 103
Annexe 108

Liste des tableaux :

Tableau 1 : Définition des différents types de lien en fonction des formes de protection et de reconnaissance (Paugam, 2008, p.64) 22

Tableau 2 : Modes de reconnaissance (Honneth, 2002) 29

Listes des figures :

Figure 1 : Parapluie trans* 5

Figure 2 : Stigmatisation : mécanismes et points d'impact 33

Introduction

« Tant que les lions n'auront pas leurs propres historiens, les histoires de chasse continueront de glorifier le chasseur»

Proverbe africain

« Qu'est ce qui fait de toi une femme ? Ta poitrine ? »

Silence… Je ne savais quoi répondre… Cet échange inattendu avec une connaissance trans*, il y a de cela 5 ans, m'avait beaucoup bouleversée dans mon rapport à mon statut de femme, à mon genre, et finalement dans mon regard sur les éléments qui déterminent implicitement certains constats sur nos relations à l'autre.

Loi sur le mariage homosexuel, sur l'adoption ou la PMA, crise de la prétendue masculinité, définitions affirmées comme exhaustives de ce qu'est ″LA″ famille… Parallèlement, reconnaissance officielle d'un genre neutre en Australie, évolution progressiste dans un pays comme la Malaisie, dé-psychiatrisation de la transsexualité[1]… Tous ces mouvements sociaux questionnent par leurs divergences, souvent conflictuelles, révélant des réactivités émotionnelles chargées de craintes, la plupart infondées, voire parfaitement irrationnelles. Un état de crise sociétale témoin du déséquilibre, de la déstabilisation provoqués par la remise en question de principes, de référentiels instaurés et que l'on découvre, finalement, revendiqués comme définitivement acquis et immuables, sorte de lois irrévocables, sacrées, qui elles seules pourraient garantir pleinement la cohésion et la survie d'une société, voire d'une espèce…?

La question trans* interpelle par le côté énigmatique de ce qu'elle évoque - « qui es-tu ? » - et effraie par l'incertitude, l'incompréhension qu'elle génère - « mais pourquoi.. ! »-.

[1] Le terme transsexualité est ici volontairement mobilisé car il est la terminologie utilisée dans bon nombre de sphères médicales. Le terme trans* sera utilisé hors de ce contexte médical ou de citation d'auteurs mobilisés dans cet écrit

« Nous sentons bien qu'il nous faudrait un signe moyen entre ? et ! Nous sentons bien que du ? au ! il y a place pour toute une psychologie qui *tonaliserait* toutes les paroles, qui saurait interpréter les silences et les timbres, les vivacités et les lenteurs, toutes les résonances et tous les arpèges de la sympathie. Un fantôme de ponctuation peut-il être si vivant ? Oui, s'il est le signe d'une rencontre. » (Gaston Bachelard, 1969, p.5)

La mobilisation des associations puis une reprise de la problématique par les médias ont contribué à rendre visible la question trans*, mais dans la plupart des cas sous l'angle du sensationnel, de l'extraordinaire, à l'image de la tristement célèbre parade des monstruosités du début du XXème siècle. Il n'est en effet que très rarement question de la rencontre d'une personne, de son intériorité et de son parcours indéniablement social mais aussi individuel, intime, humain, à l'image de tout un chacun, de n'importe qui, de tout le monde et ceci dans un espace social.

Le questionnement sur les manières dont les personnes trans* sont définies et classées au regard de « l'autre approbateur» (Honneth, 2000) est ouvert et toujours d'actualité ; une figure de « déviant », en fonction du respect ou non de normes socialement établies, reconnues et insidieusement imposées, mais également une représentation de la «fonction d'un stigmate» qui se veut être visible, ou parfois également dissimulé, afin d'intégrer un groupe social dont les codes culturels s'affichent souvent peu propices à un tel accueil.

Nous allons donc nous pencher sur « la mise en scène théâtrale » (Goffman, 1973) élaborée et réalisée par les personnes trans* pour masquer et dissimuler leur intériorité, sur ce qui autorise et engendre une reconnaissance ou pas, sur les éléments qui conduisent à une identification de « déviants », mais surtout sur les manières de riposter et de se positionner face à des carcans normatifs dans lesquels, par ailleurs, nous sommes certainement tous plus ou moins enfermés. Ainsi, émettons l'hypothèse que « les sujets transidentitaires sont des messagers, des précurseurs, quant à leur mode de fabrication identitaire. Celui-ci se caractérise par la contrainte à la métamorphose, l'auto-engendrement et à la multiplicité en soi » (Sironi, p.218). Ces messagers de l'être au monde bousculent, d'une part les systèmes de fabrication initiaux sur lesquels nous nous basons tous pour nous sentir être et d'autre part, permettent une vision alternative d'une binarité fortement présente dans notre société occidentale.

Questions de départ/ questions latentes

Cette recherche s'inscrivant dans une épistémologie compréhensive, je vais en premier lieu exposer les questionnements de départ, ceux qui sont apparus au début de la recherche il y a 2 ans. Il s'agira ensuite de développer la progression du questionnement, et, en guise de synthèse, de développer, par un retour réflexif, des perspectives de recherche.

Voici ce qui semblait émaner des premières lectures au niveau des significations construites par des personnes trans* par rapport à leur expérience, expérience tout à la fois singulière et inscrite dans l'activité collective.

- De quelle manière les personnes trans* font-elles appel aux différentes sphères du lien social et de reconnaissance pour trouver un équilibre ?
- Peut-on voir une transformation des liens sociaux chez les personnes trans* au long de leurs parcours? Un équilibre est-il nécessaire ? Quelles sont les sphères de reconnaissance les plus touchées ?
- Quelles sont les stratégies mises en place par les personnes trans*pour se conformer ou non à ce qui est attendu d'elles ?
- Quel type de reconnaissance les personnes trans* recherchent-elles? Quelles sont les ressources nécessaires à une « re »construction identitaire ?
- Quel est le rôle de l'éducation (socialisation à la féminité, à la masculinité) dans le passage de la transition ?
- Comment l'expérience trans* est-elle vécue dans sa signification singulière *vs* significations collectives ?
- Lorsque l'on suppose une absence de conventions, comment est-ce que les personnes trans* trouvent-elles des marques pour se construire ?

Problématique

Ces questionnements initiaux ont donc donné lieu à une problématique générale dont le questionnement se situe autour de l'équilibre personnel de la personne trans*, avant et après son passage. Dans cet écrit, lorsqu'il sera question de passage, à savoir une étape « culturellement organisée entre des mondes habituellement étanches » (Sironi, p.219), sera ainsi défini le moment où la personne vit intérieurement ce besoin d'être reconnue comme la personne se voulant être.

Dès lors, comment est-ce que les personnes trans* vivent et se confrontent à leur 2ème naissance, en l'absence de repères ou de protocoles socialement définis et culturellement assimilés ? Quelles sont les représentations singulières et les significations que les personnes interviewées sont parvenues à construire dans le cadre de leurs expériences inscrites dans leur parcours de vie ?

Annonce du plan

Pour répondre à ces questions, j'adopterai le plan suivant. Je vais tout d'abord proposer les concepts clés nécessaires pour appréhender la question trans* dans une dynamique de constellation (Dayer, 2014) et d'approche interdisciplinaire. J'exposerai ensuite mes choix épistémologiques et méthodologiques. Dans la partie dévolue à l'analyse, je proposerai une lecture transversale du discours de mes interviewés. Une synthèse et des pistes de questionnements pour approfondir la thématique prendront place dans la conclusion.

Chapitre I. Perspectives théoriques

1. La question trans*

En prenant appui sur le terme utilisé par Dayer (2013), je vais mettre en perspective les concepts clés de cette recherche tels que trans*, la binarité qui sous-entend le trio genre/sexe/sexualité, la socialisation genrée ainsi que le concept de construction identitaire au travers d'une constellation conceptuelle qui montre la relation étroite qui unit ces différentes notions.

1.1. Une question de définition ?

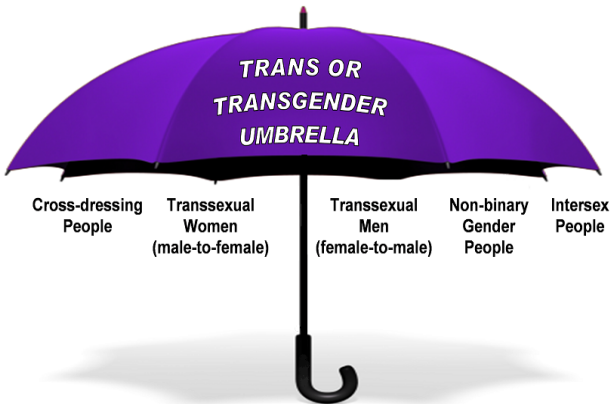

Figure 1[2] : Parapluie trans*

Transidentitaires, transgenres, transsexuels, autant de qualificatifs pour nommer ces passeurs de monde (Sironi 2011). Au sein des différentes disciplines (médicale, sociologique, psychologique), les recherches effectuées sur cette thématique s'accordent sur deux paradigmes devant être posés : en premier lieu, la transidentité apparaît comme une figure pathologique à l'intérieur de l'univers médical et il s'agit alors de dresser l'étiologie et les symptômes comme toute catégorie nosographique. Néanmoins, et ceci quel que soit le courant de pensée des théories critiques, la transidentité amène un enjeu réflexif sur la nature sociale des corps sexués ; même si ce second point fera l'objet du questionnement présenté dans cet écrit, il est toutefois nécessaire de saisir la construction de ce terme sous l'angle de la

[2] Tiré de http://www.scottishtrans.org/wp-content/uploads/2013/05/Trans-Umbrella.png

terminologie médicale. Partant d'une posture épistémologique s'inscrivant dans l'interactionnisme historico-social, l'historicité de cette terminologie aidera à éclaircir sa construction actuelle.

C'est à partir de 1912 que la transsexualité n'est plus définie comme un délit mais comme une maladie. En 1955, apparaît l'élaboration du concept de genre qui renvoie alors à l'aspect social et culturel d'une terminologie. Certains précurseurs avaient pourtant saisi la complexité de l'intrapsychique de ces personnes, comme le Docteur Harry Benjamin, qui affirmait déjà en 1953 que le transsexualisme est « le sentiment d'appartenir au sexe opposé et le désir corrélatif d'une transformation corporelle » (Benjamin, 1953). Alors que le travestissement est inclus dans les classifications psychiatriques (DSM I et II), ce terme est modifié en 1987 lors de la publication de la troisième version sous le terme de « travestissement fétichiste ». Le transsexualisme est ajouté dans cette classification en 1980 sous une catégorie nouvelle intitulée « troubles psychosexuels ». Ces catégories émergentes émanent d'un changement de cap de l'APA (American Psychiatric Association) qui voulait se tourner vers des critères biomédicaux et se distancer de l'approche psychanalytique fortement ancrée jusqu'alors.

Dès cette publication, la dénomination ″transsexualisme″ fait des miracles linguistiques, comme le présente Alessandrin (2014) : « du transsexualisme à la dysphorie de genre, en passant par troubles de l'identités de genre : l'inscription des variances de genre comme trouble mental ». Cette psychiatrisation prend fin le 1er décembre 2012 lorsque l'APA déclasse les personnes transsexuelles de la catégorie des troubles mentaux dans le DSM-V (publication mai 2013). Or L'OMS semble se situer sur un plan différent ; le transsexualisme fait en effet toujours partie des maladies mentales dans la catégorie des troubles de la personnalité du comportement chez l'adulte, plus précisément des troubles de l'identité sexuelle (F64). Il y a, actuellement, un grand débat sur la place que devrait avoir la terminologie ″transsexuelle″ ou ″dysphorie de genre″ dans la CIM. Mais « le retrait total de la dysphorie de genre dans cette classification ne semble pas retenir l'attention, tant la psychiatrisation de la transidentité conditionne les opérations dans de nombreux pays » (Alessandrin, 2014, p.9).

Aujourd'hui, et ceci d'un point de vue clinique et nosologique, une distinction précise répertorie (Sironi, 2011) ce qui découle du parapluie présenté en figure 1.

La notion de transidentitaire renvoie ainsi à la catégorie générale des expériences de passage entre les deux genres ; on parle alors de genre « fluide » pour évoquer les personnes

qui n'ont pas de fixation claire et définitive à un genre. Il peut y avoir un mouvement de passage d'un genre à l'autre de manière plus ou moins régulière ou d'une association des deux genres socialement définis. Les transgenres sont les personnes qui n'ont pas d'assignation précise car ils peuvent prendre des hormones, mais ne pas faire d'opération de réassignation des organes génitaux par exemple. Par contre, les transsexuels sont les personnes suivant tout le processus hormono-chirurgical.

Pour reprendre l'approche compréhensive au fondement de ce travail, il est impossible de ne pas reprendre les mots de Sironi (2011) qui dénonce « la psychiatrie maltraitante se voulant être thérapeutique » (p.39). Il va alors être ici question de ressaisir le questionnement de départ sur les significations singulières vécus par les personnes trans*.

Alors que la justification médicale de la pathologisation est construite sur l'aspect symptomatique de la souffrance, Sironi (2011) permet une décentration de ces référentiels médicaux et d'un certain sens commun pour expliciter que la transsexualité n'est ni une maladie, ni un vice. Au contraire, c'est précisément cette pathologisation qui engendre la souffrance (Butler, 2004), mais « si les mots peuvent blesser, ces derniers ne sont jamais irréfragables » (Alessandrin, 2014).

L'engagement dans un processus de transformation est une nécessité de métamorphose de soi, une reconstruction de soi qui « s'impose comme une nécessité intérieure, impérieuse et inaltérable » (Sironi, 2011, p.84).

Or ce cheminement personnel, singulier, s'effectue dans des contextes sociaux, politiques et culturels qui s'approprient et déterminent le système de genre et ses expressions. Par ailleurs, les symptômes physiques et psychiques qui amènent à la conscientisation de cette nécessité à la métamorphose, semblent être extrêmement complexes par les formes et les indices qui font émerger cette inadéquation interne et externe ; il y a en effet un conflit interne intense mettant en exergue une dissolution de l'âme et du corps. Cette métaphore est très ″vivante″ en Inde à travers la présence des Hijras : par dissolution, il est question de l'emprisonnement d'une âme, d'un genre, dans un corps qui n'est pas le sien. Notons également que les étymologies attribuées dans l'Antiquité aux termes désignant en latin « les prodiges officiellement reconnus –*ostentum, prodigium, portentum, monstrum*- » ne permettent pas d'établir de distinction entre ces différents termes. « Les Anciens accordent au monstrum une dimension explicitement signifiante, rattachant son étymologie au verbe –*monstrare* - *montrer*. Le monstrum, est donc « *ce qui montre* », c'est le vecteur d'un

message. » Par ailleurs, le rattachement à une autre étymologie, celle du verbe – *monere* - *faire penser, avertir*, corrobore la dimension signifiante du monstrum. (Cuny, 2005, p.47)

Suite à l'exposé des différents courants qui entourent cette thématique, il est à noter, et ceci afin de respecter la nomenclature qui semble la plus à même de représenter les significations des personnes interviewées, qu'elle sera citée et définie sous l'appellation trans*; celle-ci autorise de faire passer au second plan les différences des cheminements personnels et de révéler prioritairement une préoccupation collective.

Dès lors, le terme trans* devient également le vecteur des revendications d'une communauté, ceci dans une optique sociale, au-delà des besoins respectifs des personnes et de leur singularité respective.

Cette détermination de la communauté trans* de dépsychiatriser leurs suivis n'implique pas une volonté d'abandonner une prise en charge médicale, mais de s'écarter de la vision technologique de la médecine et du genre (Macé, 2010) et de répondre à un besoin d'appropriation et de contrôle.

En effet, sans « nier l'aspect stigmatisant des classifications… la dépsychiatrisation ayant pour épée de Damoclès un déremboursement, on touche là le cœur du problème » (Alessandrin, 2014). Il est alors question de la possible reconnaissance de la souffrance de l'individu et de son statut d'être humain, statut qui englobe celui de trans *.

Alors que dans bon nombre de cultures, les trans* jouent un rôle social clairement défini, en occident ils sont souvent appelés ″freaks″, terme anglophone qui signifie ″monstre humain″. Il est intéressant de découvrir que dans le mouvement culturel porté par les groupes de musique « The mothers of Invention » et « Weather Underground », le mot ″Freak″ désigne une approche toute autre, à savoir celle des personnes résistant au binarisme politique, culturel et économique.

1.2. Peut-on sortir de la pensée binaire?

Les personnes trans* font littéralement ″voler en éclats″ nos référentiels habituels sur l'implicite binarité homme-femme. A l'ère de l'informatique, puisons dans son glossaire : « binaire » - un format binaire est un type de donnée très spécial. En effet, une donnée de type binaire ne peut prendre que deux valeurs : 0 ou 1. Quant à une définition plus académique, elle nous apprendra que ce qui est binaire est formé de deux unités, ou présente deux aspects.

Or que nous montrent, que nous révèlent la présence et la quête des personnes trans* ? A quoi nous font-elles réfléchir ? Les complexités de ces parcours de vie démontrent en tout cas que, quelle que soit la situation individuelle, que la représentation traditionnelle de l'unité-femme et de l'unité-homme dévoile alors d'innombrables aspects inattendus et insoupçonnés jusqu'ici.

D'emblée, il paraît ainsi essentiel de se pencher sur la conception du genre, sur son origine et sur son impact. Notre société occidentale a en effet institué des couples construits et reconnus à travers la dyade féminin/masculin : émotion/raison, dedans/dehors, passivité/activité, espace privé/espace public. Ces notions, ces couples ″opposés″ censés être utilisés « comme un projet libérateur » des émotions qui nous envahissent vont, au contraire, « produire de véritables effets de pouvoir et constituer de véritables techniques de subordination » (Despret, 2008, p.25). L'auteure se veut même plus précise lorsqu'elle parle de cette émancipation des émotions non maîtrisables, car « nous libérer des passions en les mettant sous l'emprise de la raison, traduit en même temps un projet d'organisation sociale, c'est-à-dire un projet d'exclusion » (Despret, 2008, p.27), vecteur d'un système permettant une maîtrise sur le premier mot de chacun de ces binômes, donc clairement une nouvelle dyade dominé/dominant si l'on se réfère au féminin/masculin.

Mais sur quelles bases un tel projet peut-il se construire ? Le sexe ? Le genre ? La sexualité ? Est-il possible de faire l'économie de la distinction de ces termes? Et ceci pour dépasser la référence historiquement située qui dit que « le corps est une sorte de matière première servant à la fabrication d'un vaste système symbolique organisé autour d'oppositions binaires, principalement l'opposition masculin/féminin » (Kaufmann, 2010, p.104) ?

Force est de constater qu'après une centration sur le sexe, puis le genre et plus récemment la sexualité a amené à l'amalgame de ces 3 termes, et ainsi instauré comme un référentiel, comme un faire-valoir inscrit et consubstantiel. Dès lors, la porte s'est ouverte aux jugements de valeurs morales et aux normes socialement construites pour repousser une différence rendue intolérable et incompréhensible. L'assujettissement (Foucault, 1975) à ce trio par une catégorisation médicale, et même souvent politique, a cloisonné la considération de la moindre différence possible dans le jugement, par ailleurs revendiqué comme moral et pleinement légitime.

Distinguer et expliciter ces notions permet de saisir les mécanismes mis en œuvre dans la question trans*. Cela permettra également d'appréhender de manière précise les questionnements posés à la lumière des entretiens et ceci avec, en toile de fond, la question de la hiérarchisation et donc ses rapports de pouvoirs qui peuvent surgir.

1. Genre

La question du genre n'est pas née du mouvement féministe, mais du corps médical, dans la 1ère moitié du XXème siècle, et ce, afin d'élaborer la prise en charge des nouveau-nés hermaphrodites, aujourd'hui appelés inter-sexes. « L'enjeu était de réassigner un sexe à un enfant qui témoigne d'une ambiguïté médicale » (Dorlin, 2008, p.33)

Par cet acte, on pose ainsi clairement la nécessité d'appartenir à un genre. Pourtant, le genre questionne la binarité mâle/femelle catégorisant homme/femme, et non pas sous l'unique aspect des organes génitaux externes qui semblent du coup définir, voire orienter, ce que nous sommes dans notre entièreté, mais plutôt dans ce qui est attendu implicitement d'une femme ou d'un homme, dans un contexte donné. Le genre serait donc un axe d'interprétation qui dépasse largement les assignations ou les injonctions prescrites.

Le concept de genre pourrait, dans un premier temps, être défini comme « l'ensemble des attributs et conduites qui vont être assignés aux personnes identifiées comme mâle ou femelle » (Dayer, 2014, p.46); on postule donc des tâches et des rôles qui seront attribués à un individu mâle ou à un individu femelle en fonction d'un contexte historique et culturel. Dans cette optique, « si les personnes inter-sexes et trans* sont des révélateurs d'autant plus puissants de cette mise en lumière, ces aspects soulignent la socialisation différenciée qui est effectuée dans nos sociétés en fonction de l'anatomie de l'enfant » (Dayer, 2014, p.46). Ce point-ci sera développé en point 1.3.

Le genre peut être pensé selon un « archipel du sexe » (Dayer, 2014, p.38) où la dualité mâle/femelle et masculin/féminin ne suit pas cette correspondance imposée et rassurante. Cela permet de quitter une fixation dichotomique pour permettre un brouillage et une liberté. On parle ici d'expression de genre que Butler (2005) nomme « identité performative ». Pour elle, tout comme les rôles traditionnellement attribués à une femme ou à un homme, le pôle féminin et masculin est une construction sociale. Construction donc « performative » car « les normes sexuelles ne seraient pas tant descriptives que prescriptives, pas tant régulatrices que constitutives » (Searl, cité par Ambroise, 1998). D'un point de vue

historique et culturel, il est intéressant de noter que, par exemple, face à des personnalités historiques comme Jeanne D'Arc, qui aurait pu « susciter un changement significatif à l'égard des femmes en général », la lecture de ses exploits a été « systématiquement reliée au caractère ″masculin″ de sa personnalité. » (Dubar, p. 60)

Dans le cadre théorique psychanalytique, la pensée jungienne contribue pourtant à une réflexion dont la subtilité met bien en relief la complexité de la dyade féminin-masculin, à travers les concepts d'anima et d'animus. « L'anima, c'est l'image de l'âme chez l'homme, représentée dans les rêves ou les fantasmes par une figure féminine…L'animus, c'est l'image des forces spirituelles de la femme, symbolisée par une figure masculine » (Jung, 1995) explique Jung en 1957. Figure inconsciente de l'autre, le sexe socialement défini comme opposé, apparait dans les rêves, les mythes, les arts, les religions. L'animus comme l'anima sont deux images archétypiques, images porteuses de symboles universels.

Si l'on se penche maintenant sur des recherches médicales et plus précisément neurologiques, il existe aussi, au sein même de cette discipline, de grandes disparités dans la volonté de concevoir le genre et donc d'appréhender la notion du trans*. En effet, selon Lise Eliot (2011), Professeur de neuroscience, il y a une part importante de l'inné dans l'aspect du genre. Dans son ouvrage « Cerveau rose, cerveau bleu, les neurones ont-ils un sexe », Eliot (2011) expose l'impact de l'environnement, mais argumente la part importante d'un processus d'assignation déjà in utero[3] au niveau neurologique de la construction de la masculinité ou de la féminité. Par ailleurs, Vidal (2009) met en avant la plasticité du cerveau humain à reconstruire des connections neuronales. Vidal (2009) s'oppose donc à l'idée d'Eliott (2011) par les concepts et non par débat ouvert, car pour elle « les différences entre les individus d'un même sexe sont tellement importantes, qu'elles dépassent les différences entre les deux sexes ».

Alors qu'en est-il de la notion du trans* dans le milieu médical ? Car, de toute évidence, nous sommes confrontés à une norme sociale selon laquelle devrait appartenir un individu en fonction de ses organes génitaux externes.

[3] On entend par là que le fœtus se construit neurologiquement dans le ventre de la maman selon une prédéfinition d'une identité de genre.

2. Sexe

Le questionnement posé par la confrontation des deux neurologues évoquée ci-dessus, amène à la nécessité d'une clarification du terme ″sexe″.

Le sexe qui est assigné à la naissance sur la base des organes génitaux externes (mâle/femelle), ne prend pas en considération les autre niveaux de sexuation. De là, naît malheureusement, une valorisation du pôle mâle sur la dyade vue comme morphologiquement naturelle et ceci sur le simple faite que « bien des discours idéologiques fondent cette hiérarchisation en s'appuyant sur la ″nature″ alors qu'il n'y a aucune raison, naturelle ou autre, qui légitime ce rapport de domination » (Dayer, 2014, p.38). Par ailleurs, et comme le souligne Anne Fausto-Sterling, biologiste et féministe, la science est aussi une question politique. Elle va même jusqu'à mettre en exergue que « les savants ne se contentent pas de lire la nature pour y trouver des vérités à appliquer au monde social, mais qu'ils se servent des vérités issues de nos relations sociales pour structurer, lire et interpréter la nature » (Fausto-Sterling, cité par Rebreyend, 2013, p.256). Il n'est donc pas question de déterminismes cohérents et objectivables, mais bien d'une construction sociale rassurante. Mais rassurante pour qui ?

Comme l'explicite Dayer, nous sommes là dans une construction sociale, et ceci « à des fins de pouvoirs » (Dayer, 2014, p.38). La possibilité de rattacher des qualificatifs au sexe contribue à garantir un ordre social et à éviter, par exemple, une perte de contrôle sur « la femelle » qui a déjà « la maîtrise de la procréation » (Dubar, p.57). Alors que c'est la femelle qui porte et permet une perpétuité de l'humanité, il semble alors qu'un rapport de pouvoir s'établit en expliquant, par exemple, que « le spermatozoïde est actif tandis que l'ovule passif » (Dayer, 2014, p.41). Pour contrecarrer cette image ″mâle/femelle″ définie par deux pôles, avec des caractéristiques semble-t-il très distinctes, nombre d'auteurs ont démontré que les divergences au sein du groupe sont largement supérieures à celle de l'exo groupe (Vidal, 2009). Le terme ″sexe″ est ainsi malencontreusement lié à celui de ″sexualité″, et ce à des fins de procréation ; nous allons donc tenter un explicatif de ce que signifie concrètement ce terme selon des critères sociologiques.

3. Sexualité

Le terme ″sexualité″ est utilisé pour définir l'usage que la personne fait de son corps dans une pratique sexuelle. Ce terme renvoie une fois encore à une binarité, celle de l'hétérosexualité *vs* l'homosexualité. Et, une fois encore, les normes sociales et culturelles démontrent clairement que ces deux termes ne sont pas porteurs des mêmes valeurs, « l'hétérosexualité reproductrice, en tant qu'organisation sociale dominante de la sexualité, est la norme légale, sociale, mais aussi médicale, à l'aune de laquelle les catégories de sexe, comme de genre, peuvent être examinées, voir contestées. » (Dorlin, 2008, p.6), vision bien réductrice et critiquée.

La sexualité, alors qu'elle fait partie de la vie intime de la personne, se retrouve ainsi exposée sur la place publique pour permettre la définition d'une appartenance ou non à une norme statuée comme acceptable; par ailleurs, l'impact de la culture religieuse et de ses traditions est massif dans cette définition directement liée aussi bien à la dimension du couple, de l'alliance de l'homme avec la femme et, par conséquence, avec l'implicite de la dimension procréative de cette union. L'hétérosexualité étant ce qui est attendu, on ne trouve pas une «hiérarchisation entre hétéro et homo mais entre hétéro et toute autre forme de sexualité. En effet, ce sont toutes les formes non hétérosexuelles qui sont dévalorisées » (Dayer, 2014. P.55).

Pour en revenir à notre objectif de recherche, Butler (2005) précise, à propos de la triade sexe-genre-sexualité, qu'il n'y a pas dissociation, mais un amalgame, voire une symbiose, entre ces 3 termes formant un système, et ceci puisque « le rôle social construirait performativement le genre (et la sexualité correspondante) : il amènerait à la réalisation ce dont il dit rendre compte ». Cette performativité, et pour reprendre ce concept inauguré par Austin (1976) dans sa théorie des actes et des paroles, serait présente « pour dénaturaliser le sexe lui-même en tant que catégorie biologique et pour renverser le rapport de dépendance entre genre et sexe : ce n'est plus le genre qui se base sur un sexe biologiquement donné, mais le sexe qui se construit en fonction d'un genre socialement assigné » (Ambroise, 2010, p.146).

Face à de telles représentations si solidement ancrées, pour ne pas dire institutionnalisées, les étapes du processus que traverse une personne trans* peuvent se révéler aliénantes, et donc violentes. En effet, quels repères et quelles ressources trouver face à de telles équations que Dayer (2014, p.57) codifie ainsi :

+ masculin ; masculin ; hétéro/femelle ; féminin : homo –

La question de cette binarité est une source intarissable de réflexion. Nous verrons tout au long de cet écrit la nécessité de déconstruire le genre et les significations qui lui sont attribuées, afin d'ouvrir un questionnement plus profond sur la question trans* et sur ce qu'elle bouleverse.

1.3. Socialisation de genre

Pour donner suite à ce qui a été exposé sous le terme genre, il sera question ici de saisir par quel processus, simple ou multiple, la personne intègre ou non ce qui est socialement attendu d'elle. Selon Bereni (2008) et ses collègues, « apprendre le genre signifie être peu à peu pris dans un régime de vérité qui implique une certaine manière de tracer des frontières entre sexe , genre et sexualité et, au niveau subjectif, un certain ″sens ″ du genre : un être correctement socialisé dans un pays occidental du début du XXème siècle ″ saura ″ ainsi qu'il n'y a que deux sexes, qu'on ne peut pas vraiment en changer, qu'on peut être homosexuel et pourtant masculin, qu'un homme efféminé n'est pas la même chose qu'une femme, mais qu'en même temps, une femme très masculine est ″peut-être″ lesbienne. Ce sont toutes ces dimensions que la socialisation de genre met en jeu simultanément » (Bereni et al. 2008, p.77-78). Quels sont les paramètres et les vecteurs de l'imprégnation de ce ″régime de vérité″? Les différentes institutions de socialisation? Oui, mais pas que… En effet, ces apprentissages sont portés d'une part, par des variables interactionnelles très variées et étendues mais aussi d'autre part, par des « agents périphériques de socialisation qui leur sont destinés » (Dafflon Novelle, 2006, p.361).

Au niveau interactionnel, Mayeur (1981) montre que les pratiques éducatives genrées font partie intégrante des us et coutumes, ainsi que des attentes qui y sont relatives. Lorsque l'on parle d'attentes, différentes études scientifiques ont déterminé que ces attentes sont véhiculées de manières invisibles par des projections sur l'enfant, et ceci même avant sa venue au monde. Même si le destin d'une petite fille n'est plus de nos jours de ne devenir

″qu'une épouse et une mère″, peut-on dès lors supposer que l'éducation a pu (su ?) évoluer et se transformer au rythme de l'émancipation du statut de la femme ?

D'autres études montrent (Sidorowicz & Lumney 1980, Stern & Karrakter 1989) qu'inconsciemment, nous associons à nos expectatives des stéréotypes liés à l'un ou l'autre sexe (fort/fragile, grand/petite, cascadeur/créative) ; on peut donc dire que « le genre affecte les interactions des adultes avec les enfants plus qu'il n'affecte leurs perceptions des enfants » (Rouyer & Zaouche-Gaudron, 2006, pp.29-30) et que dans les situations du quotidien, il y a confrontation entre les stéréotypes de genre véhiculés par l'adulte et les différences objectives et rationnelles entre un bébé garçon et un bébé fille (Dafflon Novelle, 2006).

La société dans son ensemble favorise et renforce ces attentes stéréotypées également par des ″agents périphériques″ comme nommé ci-dessus : qu'il s'agisse de la littérature enfantine, des médias, ou de l'association des jouets et de leur fonction au sexe de l'enfant. En effet, les histoires anthropomorphiques mettant en scène un héro plutôt qu'une héroïne est 10 fois plus fréquent (Dafflon Novelle, 2006), et ceci pour la littérature des 0 à 3 ans ; l'apprentissage du code genré s'effectuerait ainsi pour un bébé entre 20 mois et 3 ans.

Les médias ont également une responsabilité non négligeable : Goffman a été le premier à se pencher sur le sexisme publicitaire et la position des femme dans ce type de messages ; en guise de suite à la recherche pionnière des années 70, Karine Espineira (2014) étudie les processus complexes qui se jouent dans l'aspect médiatique de la construction trans*.

Enfin, les jouets ont un pouvoir de socialisation extrêmement puissant. Dans son étude, Baerlocher (2006) montre comment les enfants intègrent et perpétuent ce qui semble être attendu d'un garçon ou d'une fille. L'auteure s'interroge également sur le lien entre le sexe et le genre: « si les adultes pouvaient ne plus utiliser l'excuse de l'identité sexuée pervertie et arrivaient à comprendre que jouer à la poupée ou avec un camion n'a pas d'influence sur l'identité sexuée, peut-être que la société en arriverait à ne plus ségréguer au niveau du sexe dès la naissance » (Baerlocher, 2006, p.284). Elle précise que le jouet n'est pas la cause de cette socialisation, mais la manifestation du besoin social de classer, et qu'il y a «le risque que la différenciation continue de rimer avec hiérarchisation » (Baerlocher, p. 387).

On peut donc, à travers ces différents écrits, attester que « ces ″rôles de genre″ ne sont pas symétriques : garçons et filles ne se développent pas indépendamment les uns des autres

mais au sein d'un rapport social inégalitaire. Ce qui est appris par chaque individu lors de la socialisation de genre n'est donc pas uniquement son propre ″rôle″, mais aussi toute l'″économie politique″ qui donne sens à ce dernier. Or, cette économie asymétrique organise la construction du masculin comme une rupture avec le féminin, alors que l'inverse est moins vrai » (Bereni et al., 2008, p.77).

Si le genre dépend en partie d'une socialisation tributaire d'un corps sexué, comment peut-on alors penser la question trans* ? Pour approfondir la question de construction, un détour par celle du façonnement identitaire devrait permettre de mettre en relief les complexités en jeu dans la partie analytique de cet écrit à travers, entre autre, les écrits de Kaufmann (2004) qui tente d'articuler les liens conséquents entre socialisation et processus identitaire.

1.4. Construction identitaire

Il existe une multitude d'approches et de définitions sur la signification de la construction identitaire ; afin de rester au plus proche de la thématique abordée et des choix épistémologiques ciblés, décision a été prise d'utiliser les écrit d'auteurs comme Kaufmann et Dubar, qui se situent dans une approche compréhensive prenant également en compte les éléments historiques. Mead sera également mobilisé car il est d'une part un des précurseurs de cette thématique et d'autre part, il se situe dans la genèse de l'interactionnisme symbolique. Avant d'entrer dans la complexité de cette terminologie, il est d'abord nécessaire de poser la notion d'identité qui se veut polymorphe en fonction du contexte où elle est utilisée.

Le terme ″identité ″ semble à première vue très simple à définir, et pourtant...

Selon le Larousse : du latin *identitas*, du lat. *idem,* le même, l'identité est définie de la manière suivante en ce qui concerne la notion qui nous intéresse : « Caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe. *Affirmer son identité. Crise d'identité*. »

Selon Mead (1963), trois instances doivent être mobilisées pour saisir la complexité de l'identité : le moi, le je et le soi. Le *moi* étant l'intégration des normes sociales en vigueur, le *je* , les actions spontanées, et le *soi* l'association de ces deux premières instances. La limite de la pensée de Mead est qu'il n'y a identité personnelle qu'en fonction d'un collectif. Par ailleurs, il admet que la personne peut être capable d'innovation et donc être acteur de ses actions. Dubar (2000), défend quant à lui la perspective selon laquelle : « l'identité n'est pas

ce qui reste nécessairement identique, mais le résultat d'une identification contingente. C'est le résultat d'une double opération langagière : différenciation et généralisation. La première est celle qui vise à définir la différence, ce qui fait la singularité de quelque chose ou de quelqu'un par rapport à quelqu'un ou quelque chose d'autre : l'identité c'est la différence. La seconde est celle qui cherche à définir le point commun à une classe d'éléments tous différents d'un même autre : l'identité c'est l'appartenance commune » (p.3). Cette double articulation amène l'aspect paradoxal de l'identité : une *unicité* pourtant partagée à travers une identification *de et par l'autre*. Ainsi, « Il n'y a pas, dans cette perspective, d'identité sans altérité. Les identités, comme les altérités, varient historiquement et dépendent de leur contexte de définition » (Dubar, 2000, p.28).

Selon Kaufmann (2004), et c'est cette approche qui prend tout son sens dans la question trans*, car « il est indispensable de sortir d'une approche substantialiste, où l'identité est définie comme une entité, faite de stabilité et de totalité, vision résultant tant de ses origines administratives et étatiques - la carte d'identité de papier censée résumer à elle seule tout l'individu, alors qu'elle n'est en réalité qu'un ensemble d'identifiants - que ses origines théoriques » (p.102)

La façon dont la notion d'identité se façonne, s'affirme ou se déploie, permettra de réfléchir sur l'importance qui est attribuée au regard de l'autre, et sur l'équilibre qui s'opère alors sur la perception de sa propre identité. Goffman (1963) a largement mesuré cet impact dans ce qu'il nomme « identité visuelle », identité susceptible de conduire au stigmate. Ce concept sera élaboré plus loin dans cet écrit.

Enfin, Kaufmann décrit de façon parlante la fascinante, mais oh combien déstabilisante, étape du ″passage″ dans la quête identitaire d'une personne trans : « entre l'identité d'hier socialement accessoire et celle socialement motrice d'aujourd'hui, une révolution s'est produite » (p.78). Par révolution, il est entendu que d'une part, il y a un renversement de la socialisation qui entre dans une phase individuelle, et donc difficilement cernable par des critères normatifs et que d'autre part, la possibilité d'une rassurante prédictibilité s'évanouit. Or le fait qu' « une des caractéristique majeure du processus identitaire est sa versatilité protéiforme » (Kaufmann, 2004, p.79), pourrait favoriser une réflexion constructive sur un espace possible de reconnaissance pour la question trans*.

2. Lien social et reconnaissance, une question de normes ?

« Je suis une substance si je suis une personne. Je suis une personne si je me lie à une personne. »

Bachelard

Les concepts propres à la question trans* ayant été posés, il est maintenant nécessaire de se pencher sur ceux qui nous permettront de réfléchir à la problématique de départ, à savoir celle des significations plurielles construites par les personnes lors de l'étape de la transition, étape que l'on peut également dénommer – passage-[4]. Ces significations sont toutes à la fois singulières et inscrites dans l'activité collective. Ces significations s'inscrivent dans une dynamique de mouvement où « l'action est donc toujours le point de rencontre des expériences passées individuelles qui ont été incorporées sous formes de schèmes d'action (schèmes sensori-moteurs, schème de perception, d'évaluation, d'appréciation), d'habitudes de manières (de voir, de sentir, de dire et de faire) et d'une situation sociale présente » (Lahire, 1998, p.82, cité par Durand, 1999).

La situation sociale temporellement inscrite, ces points de rencontres, cet autre qui me construit va être pensé à travers deux concept qui semblent les mieux à même de saisir les vécus des personnes trans* durant la transition sont: « le lien social » et la « reconnaissance ». Ces deux concepts amèneront à considérer la question des normes et de certaines notions qui s'y articulent, comme par exemple la déviance et la stigmatisation.

[4] Comme explicité dans la problématique à la page 3, lorsqu'il sera question de passage, à savoir une étape « culturellement organisée entre des mondes habituellement étanches » (Sironi, 2011, p.219)

2.1. Lien social

> *« La catégorie de "lien social » n'est cependant pas, en dépit des apparences, une catégorie évidente, qui se donne à connaître immédiatement et spontanément ; mais une catégorie qui, au contraire, relève d'une véritable construction, qui a une histoire, une épaisseur sociologique, qui s'est conquise contre les traditions hostiles ou aliénante, et qui relève d'une élaboration de nature profondément scientifique »*
>
> *Farrugia, 1997*

A travers cette citation de Farrugia (1997), c'est bien la complexité d'une définition et de ses enjeux qui est mise en relief. Bien que le propos de cet écrit ne soit pas de reprendre la réflexion critique élaborée par cet auteur au sujet des différents courants sociologiques ayant traité cette explicitation, et encore moins de tenter ce que l'auteur nomme « la sociologie de la sociologie » (p.208), la pertinence de sa réflexion est toutefois retenue pour approcher une définition de ce que véhicule ce terme qui « fonctionne comme l'analogue d'un mythe tout en étant catégorie rationnelle » (p.30).

Il n'y a pas de construction sociale du lien puisqu'il est "essence[5] " de la société. Partons donc du principe que le lien social, entendu comme lien communautaire, est un vaste champ qui peut être repensé, mais non recréé. Farrugia (1997) écrit : « La pertinence de la notion du lien social se situe donc entre nature et convention, laissant transparaître l'ancienneté, et le lourd héritage campé dans sa modernité » (p.21).

L'expression « lien social » n'est pas courante dans la littérature sociologique ; Durkheim (2013) l'évoque à travers deux types de solidarités (mécanique/organique), tandis que Tönnies passe par la différenciation « communauté/ société ». Enfin, pour ne citer que quelques auteurs, Weber (1992) s'appuie sur la dualité « autorité traditionnelle/autorité rationnelle ». Comme le souligne Farrugia (1997) en citant Levi-Strauss, toutes ces

[5] Par essence, Farrugia s'appuie sur la définition de Spinoza qui est la suivante : « Constitue nécessairement l'essence d'une chose ce qui est, étant donné, fait que la chose est posée, et qui, étant supprimée, fait que la chose est supprimée, autrement dit ce que sans quoi la chose ne peut ni être ni être conçue, et qui inversement, sans la chose, ni être, ni être conçu. » (Spinoza, 1677).

méthodologies, toutes ces identifications théoriques construites afin de saisir ce qui se joue au sein d'une société, font office de « matrice d'intelligibilité » apte à créer la distance d'une nature profonde trop idéalisatrice.

Farrugia (1997) propose ainsi de réfléchir à un dénominateur commun propre à tous ces termes en revenant aux origines «juridico-philosophiques » (p.25) de l'expression « lien social ». Dans cette perspective, le lien social peut être pensé de manière dialectique et il s'agit de « mettre en jeu sa bipolarisation (communauté/société, statut/contrat), en vue d'éclairer un certain nombre de situations concrètes qui tiennent au vécu social lui-même » (p.212).

Les aspects théoriques exposés jusqu'ici tendent à donner une valeur positive à ce qui renforce le lien social et négative à ce qui sous-tend une déliaison. Par déliaison, il est question, notamment, d'exclusion. Selon Paugam (1996), « il n'existe pas d'exclusion dans l'absolu - exclusion de quoi ?-, il existe des dialectiques de l'inclusion/exclusion. Toute organisation sociale, quel que soit son niveau -de la famille à l'entreprise ou à la nation-, implique par définition l'inclusion des uns et l'exclusion des autres » (p.23).

Il est de ce fait important d'aborder un point que Rancière (1995) questionne par la notion de « La Mésentente » ou de conflit permettant à l'individu de ne pas se soumettre à ce qui lui apparaît comme lui étant imposé, mais de se revendiquer en tant qu'acteur. Par ce mouvement de « subjectivation », actionné en deux temps indissociables, l'auteur prend à contre-pied la possibilité de penser les tensions uniquement sous l'angle d'un seul projet de déliaison, introduisant la perspective d'une rupture agie avec un état imposé par des normes institutionnelles ou politiques. Cet état est rejeté sans pour autant que cela empêche de participer à un questionnement primaire exposé par Aron (1965) : « comment rétablir les liens d'interdépendance dans les sociétés modernes menacées d'anomie ? » (Aron, 1967, p.132). Nous reviendrons plus tard sur la question de l'exclusion, de sa construction et de ses effets à propos des personnes trans*.

Avant d'aborder la manière dont Paugam (2008) a explicité, par une sorte de vulgarisation intellectuelle, le lien social, il convient ici de proposer la définition finale de ce terme proposée par Farrugia. Cette définition servira de fil conducteur aux propos de Paugam. Pour Farrugia (1997), « Le lien social est constitué d'une agrégation de valeurs distinctes, intégrées ou dissociées, centripètes et centrifuges. Ces valeurs associées ou

dissociées qui composent le lien social sont de cinq sortes : affectives, éthiques, religieuses, politiques et économiques. » (Farrugia, 1997, p.30)

Pour Paugam (2008), « L'expression ″lien social″ est aujourd'hui employée pour désigner tout à la fois le désir de vivre ensemble, la volonté de relier les individus dispersés, l'ambition d'une cohésion plus profonde de la société dans son ensemble » (p.4). On découvre ici la complexité d'une représentation du ″je″ dans ce ″nous″ puisque n'apparaissent pas des liens identifiables susceptibles de relier ″je″ et ″nous″.

Pour reprendre une partie de ce que Durkheim (2013) avança dans sa thèse, nous sommes dans une société dite moderne (organique). L'aspect organique est la métaphore d'une complémentarité des individus qui fonctionne à l'intérieur d'une société comme les organes à l'intérieur du corps. Partant du principe qu'il y a une spécialisation attribuée à chaque organe, les croyances communes ne sont plus aussi importantes que dans les sociétés traditionnelles. Il y a donc une individualisation croissante au détriment du collectif. Dans une société dite moderne, le lien social doit être vu comme un enchevêtrement de liens sociaux qui unissent les individus les uns aux autres. Dans cette optique, Paugam (2008) définit 4 types de liens qui permettent de penser les items discutés précédemment : le lien de filiation, celui de la participation élective, celui qui touche à la participation organique et pour terminer, le lien de citoyenneté.

Le tableau 1 permet, premièrement de visualiser les quatre types de lien. Ceux-ci peuvent être explicités de la manière suivante :

- *Lien de filiation* : c'est celui qui « constitue le fondement absolu de l'appartenance sociale » (p.65). Il est représenté, d'une part par la reconnaissance biologique ou adoptive d'une mère et d'un père et d'autre part par un « attachement » intense et fiable à la famille.
- *Lien de participation élective* : ce lien fait appel au cercle de socialisation extrafamiliale (voisinage, institution, association, etc.). La spécificité de ce lien est qu'il « laisse aux individus la liberté réelle d'établir des relations interpersonnelles selon leurs désirs, leurs aspirations et les valences émotionnelles » (p.69)
- *Lien de participation organique* : ce lien réfère à l'explicatif proposé par Durkheim dans la complémentarité des rôles. Il a donc une place importante dans une société moderne dite industrielle. Ce niveau de lien est directement relié à la sphère professionnelle.

- *Lien de citoyenneté* : Ce lien repose sur la relation à la nation et donc au statut qui y est associé. Il est aussi celui qui garantit les droits accessibles à tous et devant être d'une part respectés et d'autre part jouant le rôle de « protecteur ».

Tableau 1 : Définition des différents types de lien en fonction des formes de protection et de reconnaissance (Paugam, 2008, p.64)

Types de lien	Formes de protection	Formes de reconnaissance
Lien de filiation	• Compter sur la solidarité intergénérationnelle • Protection rapprochée	Compter pour ses parents et ses enfants - Reconnaissance affective
Lien de participation élective	Compter sur la solidarité de l'entre soi électif – Protection rapprochée	Compter pour l'entre soi électif – Reconnaissance affective ou par similitude
Lien de participation organique	Emploi stable – Protection contractualisée	Reconnaissance par le travail et l'estime sociale qui en découle
Lien de citoyenneté	Protection juridique (droits civils, politiques et sociaux) au titre du principe d'égalité	Reconnaissance de l'individu souverain

Deuxièmement, au-delà du fait que Paugam (2008) distingue quatre types de liens sociaux, ce tableau permet également un double niveau d'analyse des points qui sont nécessaires à l'existence sociale de l'individu, et donc à sa construction identitaire. Ainsi, la reconnaissance renvoie à la nécessité de prouver son existence, et cette valorisation est rendue possible par le regard de « l'autre approbateur » (″de compter pour″) ; la reconnaissance renvoie donc aussi à la protection, qui prend en compte tous les supports auxquels la personne peut se référer pour faire face aux aléas de la vie (″compter sur″). La société exerce parfois une contrainte morale et mentale sur les individus, « il est donc possible de faire l'hypothèse que ces courants pénètrent aussi les consciences individuelles » (Paugam, 2008, p.87).

Lors des analyses, la lecture des entretiens se focalisera principalement sur le lien de filiation et de participation élective. Nous verrons plus tard dans cet écrit que les deux autres niveaux proposés par Paugam ont été élaborés de manière plus pertinente si l'on souhaite se pencher sur les significations lors des différents passage chez une personne trans*.

Pour revenir à la citation proposée par Farrugia (1997), l'aspect religieux n'est pas abordé par Paugam (2008) et ceci car à l'instar du symptôme dans une maladie, la différence, le stigmate « [qui] peut être considéré comme le signifiant d'une attaque pathogène par une

divinité hostile ou malveillante, est cette fois interprété comme une élection, ce qui permet de mesurer le pouvoir de réversibilité et d'ambivalence que l'on attribue au sacré : ce dernier, en effet, agresse et sauve, voire agresse et sauve simultanément, mais de toute façon appelle… ne serait-ce qu'à la recherche d'un sens » (Laplantine, 1993). Dans la question trans*, il est alors impossible de faire l'impasse sur une forme de culture et les normes qui s'y rattachent de manière implicite ou qui sont au contraire clairement visibilisées pour rappeler à chacun d'entre nous ce qui semble être notre destinée, bien au-delà d'une croyance, d'une foi.

Les différents liens mentionnés sont fragiles et interdépendants. En effet, une fragilité peut amener à une rupture d'un ou de plusieurs liens. La rupture cependant n'est pas à penser uniquement sous l'angle de la souffrance psychique dans laquelle peut se retrouver l'individu soumis à une mise à mal sociale. La rupture peut en effet également être source d'un état libératoire et de soulagement, tel qu'explicité par Rancière (2008). Ces césures peuvent se manifester de manières diverses, suivant où elles se produisent et en fonction de leur construction historique et sociale. Cette lutte pour la reconnaissance nous amène à devoir saisir ce qui se joue derrière ce terme fréquemment employé dans les sciences sociales.

2.2. Reconnaissance, redistribution

Avant de débuter un essai d'analyse des significations du terme reconnaissance, il est à noter qu'il n'est nullement ici question de mobiliser, et ce de façon exhaustive, les différentes tentatives d'intellectualiser « la reconnaissance ». Ma démarche épistémologique référant principalement au courant de l'interactionnisme historico-social, la prise en considération de l'apport philosophique me semble la plus pertinente dans le cadre de ma problématique. Cependant, comme toute autre démarche de compréhension, la philosophie n'est pas uniquement emprunte d'un principe théorique, elle est aussi pragmatique. Il sera donc ici question de confronter une philosophie sociale, celle défendue par Honneth (2000), 2006), à la philosophie politique appréhendée par Fraser (2011), Rancière (1995, 1998, 2008) et Foucault (1975) ; cette confrontation apparaît d'autant plus intéressante vu l'importance accordée à ces deux dimensions dans cet écrit.

Le terme de reconnaissance est très prisé depuis quelques décennies, faisant maintenant partie intégrante du lexique utilisé pour exposer les revendications qui s'opèrent ou s'expriment sur la place publique. Dans les milieux intellectuels, la reconnaissance a fait l'objet d'une considération et d'une mise en valeur ces 30 dernières années. Cet attrait a mené

à une réflexion variée mais ne pouvant réellement s'unifier ; en Europe, sous l'influence de la sociologie critique et plus spécifiquement, la philosophie allemande prenant racine dans une conception hégélienne, une « réflexion est née sur la reconfiguration des conflits sociaux dans des sociétés post-industrielles soumises à une radicalisation de la modernité. Le débat s'est ensuite focalisé sur la pertinence d'une description de ces nouvelles dominations et injustices sous la catégorie de la reconnaissance» (Payet, 2008, p.24). Cette conception et ce débat ont largement été alimentés par Honneth (2006) et Fraser (2011). C'est donc principalement sur ces deux auteurs que cet essai autour de ce champ théorique prendra ancrage.

Pour donner suite aux thèmes explicités, la socialisation d'une personne par l'intermédiaire du regard d'autrui et de son identification ainsi que la reconnaissance qu'on lui accorde, constituent une production sociale de sa construction. C'est en cela qu'Honneth (2002) définit le principe de reconnaissance au cœur même du social, et ceci par des attentes réciproques. Pour que ces relations intersubjectives puissent se construire, il est sous-entendu que les sociétés reposent sur des liens permettant ou tout du moins favorisant l'émancipation. Chaque personne est donc tributaire de l'identification par et à autrui, à travers un mouvement circulaire ordonné par une dichotomie « reconnaissance *vs* mépris ». Dans ses écrits, Honneth (2002) dépasse ses prédécesseurs de l'Ecole de Francfort et va au-delà des théories proposées jusqu'alors : Habermas considérait la reconnaissance au niveau langagier, alors que Honneth introduit une nécessité de dynamique plus large, à savoir la prise en considération indispensable de la notion de conflit dans la reconnaissance, qu'il définit comme réciproque. Cette nécessité de conflit nous amène à l'intitulé de son livre sur lequel je vais m'appuyer, « La lutte pour la reconnaissance » (2002), mais également à l'impact d'un ajustement de sa théorie élaborée dans « La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique » (2006). Il explicite en effet que la reconnaissance est une formation du rapport pratique à soi à travers des attentes formulées à l'égard d'un autrui approbateur. Pour lui, ces attentes sont inhérentes aux différentes interactions sociales, ainsi qu'à leur caractère normatif qui régule l'ordre social. De ce fait, ces normes de reconnaissance sont, pour lui, au fondement du lien social.

Dans son ouvrage « La lutte pour la reconnaissance », Honneth (2002) distingue 3 niveaux de sphères de reconnaissance. Celle de l'amour, celle présentée sous le terme juridico-politique (du droit) et la troisième, qu'il nomme sphère de l'estime sociale (de la solidarité). La prise en compte de l'ensemble de sa définition ne sous-tend pas une symétrie entre ces différentes entités qui construisent, selon lui, le concept de reconnaissance. Ainsi, le développement rigoureux des composantes de la reconnaissance permet « un réseau de

différentes relations de reconnaissance, à travers lesquelles les individu peuvent à chaque fois se savoir confirmés dans l'une et l'autre des dimensions de leur autoréalisation » (p.210)

Cette conception de la reconnaissance est extrêmement intéressante et nous la retenons en vue de l'analyse. Par ailleurs, il est néanmoins impossible de ne pas remarquer les manques et peut-être les faiblesses de cette théorie centrée sur la personne et son estime, ceci d'autant plus lorsque l'on se réclame d'une approche historico-sociale. En effet, est-ce possible de faire l'impasse sur le système socio-politique ? Est-ce possible de ne pas prendre en considération d'autres facteurs de mise à mal comme la répartition inégalitaire des matières premières ? Pour ce faire, il est nécessaire de ne pas occulter la pertinente démarche intellectuelle proposée par Fraser (2011) afin d'aller plus loin dans cette période qu'elle nomme « post socialiste ».

Les revendications pour une reconnaissance juste et équitable ne sont plus à considérer au simple niveau de lutte des classes, mais également au niveau d'une redistribution économique et politique. Ces mouvements sociaux se mêlent et se chevauchent, entrant parfois même en conflit. Fraser (2011) définit deux conceptions de l'injustice, dont la deuxième sera principalement retenue pour cet écrit. La première est l'injustice socio-économique « qui est le produit de la structure économique (être confiné à des emplois pénibles ou mal payés ou se voir dénié l'accès à l'emploi) ou du dénuement» (Fraser, 2011, p.16). Tout comme Fraser, l'idée n'est pas ici de faire l'état des lieux de ce niveau d'injustice, mais d'avoir en tête qu'elles ont été réfléchies et intellectualisées au travers de théories comme celle de l'exploitation capitaliste de Marx, ou encore de «la théorie de la justice comme équité dans le choix des principes régissant la distribution ″des biens premiers″ de John Rawls» (Fraser, 2011, p.16).

La seconde conception de la justice est de type «culturel ou symbolique». C'est principalement celle qui va retenir mon attention pour cet écrit, car elle est «le produit des modèles sociaux de représentation, d'interprétation et de communication, et prend les formes de la domination culturelle, de la non-reconnaissance ou du mépris» (Fraser, 2011, p.17). Par non-reconnaissance, Fraser entend le fait de ne plus exister au regard de l'autre, d'être transparent, insignifiant, et ceci sous l'effet de pratiques institutionnalisées et autoritaires. Par mépris, il est entendu que c'est le fait de ne pas pouvoir entrer dans les stéréotypies imposées dans une représentation culturelle donnée. Que cela soit pour l'une ou l'autre de ces conceptions d'injustices, il y a nécessité de remède. Par remède, Fraser (2011) définit

«redistribution» pour ce qui est du pôle socio-économique, et «reconnaissance» pour celui culturel ou symbolique. La complexité qui émane de ces deux types de remèdes est que leurs finalités vont souvent dans le sens contraire. En effet, alors que la reconnaissance pousse à promouvoir la différenciation, la redistribution se bat quant à elle pour une abolition de traitement différencié. Il est alors complexe de se pencher sur les personnes qui vivent une double injustice... La question trans* fait partie de ces cas de figure qu'il est nécessaire de questionner. En effet, certaines personnes trans*, et peut-être plus particulièrement les MtF, se retrouvent d'une part face à la nécessité de se différencier de ce qui semble les construire extérieurement pour revendiquer cette injustice symbolique d'être retenu dans un corps ressenti comme étranger, de ne pas correspondre au « produit de la structure d'évaluation culturelle de la société » (Fraser, 2011, p.24). D'autre part, sur le plan redistributaire, les personne trans* se trouvent régulièrement confrontées à des injustices d'ordre professionnel, à travers un déclassement social ou des difficultés à accéder à des droits tels que la reconnaissance légale de leur statut du genre revendiqué. Dès lors, peut-on percevoir une opposition entre ces deux types de remèdes (redistribution et reconnaissance) qui se doivent normalement complémentaires et qui peuvent entrer en confrontation, en tension dans le vécu de la personne vivant ce passage. Fraser définit les personnes vivant cette double injustice comme mixtes, le genre faisant partie de ce groupe. Le fait qu'il y ait un aspect économique et culturel fait que les deux pôles « se renforcent dialectiquement, dans la mesure où les normes culturelles sexistes et androcentristes sont institutionnalisées dans l'Etat et dans l'économie et où le handicap économique des femmes restreint leurs possibilités de faire entendre leur voix » (Fraser, 2011, p.27). Pour dépasser cette impossible dialectique, Fraser expose la nécessité de distinguer « remèdes correctifs » et « remèdes transformateurs ». Les premiers « sont ceux qui visent à corriger les résultats inéquitables de l'organisation sociale sans toucher à leurs causes profondes » (p.31), par ailleurs ils tendent à « figer la différentiation » (p.32) tandis que «les remèdes transformateurs, visent les causes profondes et visent à déstabiliser afin d'ouvrir de nouvelles possibilités » (p.31). Il y a donc une opposition entre « les causes et les symptômes, et non entre le changement graduel et transformation radicale » (p.32). On voit donc la complexité de réfléchir à des niveaux différents en fonction des attentes qui divergent selon que l'on se trouve dans le pôle de la reconnaissance ou de la redistribution. C'est cette complexité de trouver un accordage qui plonge les groupe mixtes dans une position de dominé face à un système politique, économique et social parfois sclérosé.

De fait, Fraser (2005) définit trois problèmes inhérents aux « luttes pour la reconnaissance » réfléchies par Honneth (2002): l'évitement, la réification et la déformation de la perspective.

Pour Fraser (2011), il est impossible de faire l'impasse sur ces trois problématiques : «la politique de reconnaissance évince la politique de redistribution, elle peut favoriser l'inégalité économique. Dans la mesure où elle réifie les identités collectives, elle risque de sanctionner des violations des droits de l'homme et de geler les antagonismes mêmes qu'elle cherche à vaincre» (Fraser, 2011, p.73). Par ailleurs, il ne faut pas effacer toutes ces politiques de reconnaissances, qui sont des réponses émancipatrices à des problématiques qui ne peuvent être comprises que sous l'angle de la redistribution. Toutefois, il convient de repenser le système afin que reconnaissance et redistribution puisse couvrir l'ensemble des injustices en s'enchevêtrant sans plus se confronter. Pour Fraser (2011), «cela implique de développer une conception de la reconnaissance qui puisse accueillir la pleine complexité des identités sociales, plutôt qu'une conception qui favorise la réification et le séparatisme. Cela implique enfin de concevoir la reconnaissance sous une forme qui encourage la réflexion critique sur la déformation des perspectives» (p.75)

Pour donner suite aux travaux de Honneth (2002) et de Fraser (2011), Butler (2009) tente une réflexion prenant en considération encore d'autres variables, pour tenter de dépasser la fonction émancipatrice de Honneth (2000) et de justice sociale de Fraser (2011). Elle s'interroge non pas sur comment et jusqu'où reconnaître l'autre, mais sur ce qui fait ou non qu'une personne est reconnaissable. Pour elle, reconnaître l'autre est composé de reconnaissabilité et d'un processus de pouvoir. La reconnaissance est donc inscrite dans un système de pouvoir qui instaure les normes sociales. Ces cadres interprétatifs permettent d'établir la manière dont on va percevoir, accueillir l'autre, une situation, un évènement. Pour elle, « comprendre l'action des normes dans la vie humaine et la vie des normes dans les actions humaines, c'est alors s'engager dans une double réflexion sur le pouvoir de la norme dans la vie et sur le pouvoir de la vie dans les normes qui convoque, à l'intersection, la vie psychique » (Butler, 2009, p.9). Ferrarese (2009), s'appuyant passablement sur les écrits de Butler soutient, quant à elle, dans son article «Performativité, pourvoir, vulnérabilité. A propos de quelques immanquables corrélats de l'idée de reconnaissance», que l'idée selon laquelle la personne se construit par la reconnaissance de l'autre entraine deux conséquences : «d'une part qu'une relation de reconnaissance est toujours déjà une relation de pouvoir; d'autre part que l'acte de reconnaissance est un acte de type performatif» (Ferrarese, 2009,

p.303). Comme Foucault (1975), selon elle, les identités sont préconstruites de telle manière que les demandes de reconnaissance trouvent satisfaction que s'y elles subordonnent l'agent. Rancière (2008), voit une hypocrisie dans la vision de la philosophie sociale qui part de l'individu pour saisir la pathologie sociale et ceci en se dotant d'une tâche qui serait de « soigner les incapables, ceux qui ne savent pas voir, qui ne comprennent pas le sens de ce qu'ils voient, qui ne savent pas transformer le savoir acquis en action militante » (Rancière, 2008, p.54), « alors que parallèlement le médecin a besoin de ces malades à soigner » (Ritz, 2012, p.40). Selon Rancière (2008) toujours, à partir de son ancrage dans le courant de la philosophie politique, cette manière d'appréhender les choses décentre le problème entre besoins et demandes alors que l'on peut y voir une relation de co-dépendance. Deranty (2003) écrit à propos des conceptions de Rancière (1995) et d'Honneth (2000) : « La pensée politique de Rancière, aussi riche et subtile soit-elle, ne peut se mesurer à la systématique développée par Honneth » (p. 185). Il poursuit plus loin en affirmant : « Rancière ouvre des possibilités de critique originale, mais Honneth propose une vision pleinement articulée de la ″vie éthique″» (p.185). Mais il y a là encore, certainement, un problème terminologique rencontré dans le langage consensuel de ces différents auteurs sur leur position, tout simplement de l'individu, individu comme sujet, sujet social, sujet politique, agent, acteur.

S'il semble nécessaire d'avoir en tête ces postures antagonistes pour se décentrer de son modèle d'une manière figée lors des analyses, il faut relever que le concept d'Honneth réside dans une forme normative de la reconnaissance, et que sa théorisation de la reconnaissance n'avait pas comme objectifs d'intellectualiser les causes des injustices qui touchent à des sphère politico-économiques. Pour cette raison, mais également aussi parce que son système théorique se rapproche de celui de Farrugia décrit plus haut, je garderai le modèle d'Honneth basé sur les sphères. C'est donc dans cette perspective de prise de distance critique des manques relatifs aux propositions théoriques d'Honneth que les entretiens seront analysés.

Afin de permettre une lecture consensuelle lors des analyses, revenons aux trois sphères proposées par Honneth (2002) et évoquées dans l'introduction. Elles sont exposées dans le tableau 2 ci-dessous :

Tableau 2 : Modes de reconnaissance (Honneth, 2002)

Formes de reconnaissance	Relations primaires (amour, amitié)	Relations juridiques (droits)	Communauté de valeurs (solidarité)
Mode de reconnaissance	Sollicitude personnelle	Considération cognitive	Estime sociale
Dimension personnelle	Affect et besoins	Responsabilité morale	Capacités et qualités
Potentiel de développement		Généralisation, concrétisation	Individualisation, égalisation
Relation pratique à soi	Confiance en soi	Respect de soi	Estime de soi
Forme de mépris	Sévices et violences	Privations de droits et exclusion	Humiliation et offense
Forme d'identité menacée	Intégrité physique	Intégrité sociale	Honneur, dignité

Lorsqu'il parle de la sphère de l'**amour**, Honneth (2002) prend en compte toutes les relations proches de l'individu, qu'elles soient familiales, amoureuses ou amicales. Selon lui, cette sphère conditionne les autres sphères par son statut de nécessité réciproque, et il base son concept théorique sur les recherches de Winnicott. Ce dernier, à travers la mise en relief de la relation mère-enfant, a révélé la création d'un lien intersubjectif à travers différentes étapes de fusion, lien qui amène à une dépendance relative. Le fait que l'enfant assimile petit à petit que la mère ″n'est pas lui″, et qu'il expérimente des limites à la toute-puissance (omnipotence), lui permet de prendre conscience d'un possible ″retour à la mère″. Cette nouvelle réalité lui procurera satisfaction et ses besoins seront comblés malgré ce vécu de différenciation d'avec sa mère.

La sphère **juridico-politique** est celle qui renvoie à l'universel, sphère indissociable de la morale et du politique. On découvre ici une pensée collective qui se rattache aux droits civils, politiques et sociaux et qui ne prend pas en considération le statut ou la valeur individuelle. Il y donc indifférenciation des qualités intrinsèques de la personne, et ce pour lui permettre l'accès à une sorte de volonté collective. Chaque individu a donc accès à ces droits

de la même manière. Cette sphère prend toute sa dimension dans le cas des trans*, car elle applique la légitimité d'un mode de vie choisi par la personne.

Pour finir, la sphère de l'**estime sociale** est principalement mise en corrélation avec le monde du travail et les valeurs y relatives. En effet, dans cette sphère, l'individu est reconnu à travers son utilité et ses compétences, en lien avec le système de références propre à son contexte professionnel. Ce système est à son tour articulé à la dimension éthique des référentiels d'une société particulière. L'individu est donc confronté à un cadre culturel de valeurs préalablement défini et auquel il se réfère. Là encore, la notion de réciprocité est mise en avant, ce qui permet une sorte de solidarité au sein du groupe qui le constitue.

A travers ces trois sphères, il y a une visée d'émancipation personnelle. Cette relation pratique à soi se caractérise par la confiance en soi si on se réfère à l'amour, le respect de soi pour la sphère juridico-politique et l'estime de soi pour celle de l'estime sociale. Lorsque ces sphères sont touchées, Honneth (2002) explique sous quelles formes se manifestent ce qu'il nomme le mépris ainsi que les formes d'identité menacée. On remarque également un mouvement entre l'émancipation de soi, la relation à l'autre ainsi que les formes d'identités menacées suivant la sphère analysée. C'est principalement ces éléments qui seront mobilisés pour saisir les significations construites par les personnes trans* à partir de notre ancrage interactionniste.

2.3. Normes sociales : de la déviance à l'exclusion

La notion de norme a été évoquée en arrière-fond à l'occasion de l'exposé des différents concepts sollicités dans cette recherche. La singularité des vécus des personne interviewées nécessite de s'arrêter sur ce qui semble déterminer la norme. Mais comment et pourquoi la personne trans* se ressent, se soumet ou alors s'écarte des normes ? De même, pourquoi et comment cette même personne répondra à la pensée collective ? Etant également la base de ce qui amènera à la théorisation de la déviance et de la stigmatisation, saisir la construction du concept de norme est indispensable.

Tout d'abord, une norme sociale n'est ni universelle, ni naturelle. Elle est construite par une culture à un moment donné. Elle est le fruit « d'interactions et de négociations dans

un contexte donné […] elle correspond au produit d'une histoire sans cesse revisitée » (Dayer, 2014, p.10).

Les normes sociales sont un ensemble de règles adoptées par la société de manière plus ou moins explicite. Ces normes sont établies en fonction d'un référentiel de valeurs dominantes. Il faut faire la différence entre la notion de normalité et légalité ainsi qu'entre les normes dites formelles et informelles, qui, lors de leurs transgressions amènent en principe une sanction. Je vais, pour cet écrit, m'axer sur ces normes dites « informelles » qui lorsqu'elles ne sont pas respectées par l'individu sont susceptibles d'entrainer l'exclusion sociale de la personne. Pour définir la manière dont se constitue ce référentiel et comment il est construit, je vais m'appuyer sur des auteurs comme Becker (1985) et Goffman (1973, 1974, 1975), qui au travers d'une sociologie interactionniste, appuient des théories de mise à l'écart de l'autre, l'autre identifié comme différent. En effet, la question trans* semble provoquer une anomie dans la pensée populaire, il est donc à comprendre comment et pourquoi les personnes à la recherche de leur identité incomprise vont se jouer des règles en vigueur non seulement pour convaincre, mais surtout pour se protéger d'un regard malveillant et discriminant.

2.3.1 La déviance

« Le caractère déviant ou non d'un acte dépend donc de la manière dont les autres réagissent »

Becker

Pour qu'un comportement puisse être défini comme déviant, il est lu et interprété à travers un référentiel de normes préétablies, auquel la personne impliquée ne peut s'identifier ou auxquelles elle ne veut pas adhérer. Merton (1968) a établi que la déviance n'est pas une histoire proprement individuelle d'un non assujettissement. Pour pouvoir adopter un comportement dit conformiste, il faut que celui-ci puisse s'inscrire dans un ensemble de valeurs reconnues par le groupe auquel appartient la personne (objectifs culturels), mais aussi dans un ensemble de procédés permettant son application (moyens). Lorsqu'une personne ne détient pas les moyens légitimes pour atteindre la valorisation sociale, elle fera appel à des moyens illégitimes. Dans le courant interactionniste, un accent est mis sur la causalité sociétale. Selon Becker (1985) « La déviance n'est pas une qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application, par les autres, de normes et de

sanctions à un transgresseur… La déviance est, entre autres choses, une conséquence des réactions des autres à l'acte d'une personne » (p. 33). La société crée donc la déviance par l'imposition de normes, « c'est d'ailleurs ces déviances qui permettent de délimiter où se situent les normes » (Espineira, Thomas & Alessandrin, 2012, p.27).

2.3.2 Etiquetage

Ce rapport déviant à la norme est une succession d'étapes. Becker (1985) identifie 3 phases dans une carrière déviante, allant de la transgression occasionnelle à la désignation publique. Cette dernière phase amène un statut visible, « le fait d'être pris et stigmatisé déviant a des conséquences importantes sur la participation ultérieure à la vie sociale et sur l'évolution de l'image de soi de l'individu. La conséquence principale est un changement dans l'identité de l'individu aux yeux des autres» (Becker, 1985, p.55). Suite à ces trois phases, une dernière apparaît, lorsque la personne étiquetée déviante intègre un groupe déviant organisé. Becker (1985) montre aussi et surtout qu'on ne peut faire une analyse de la déviance au simple niveau de la personne, que la déviance n'est pas juste une mise en exergue de la violation d'une norme sociale, mais que cela amène un processus de considération de l'ensemble des personnes qui définissent le sujet comme déviant. Cette déviance que Becker (1985) qualifie de « secondaire » est un processus qui prend appui sur l'étiquetage établi suite à la transgression et le non retour à un comportement conformiste.

2.3.3 La métaphore théâtrale

« Toute est langage au théâtre, les mots, les gestes, les objets. Il n'y a pas que la parole. »

Eugène Ionesco

Pour Goffman (1973), l'individu joue un rôle afin de répondre aux attentes sociales. Dans ce but, et en dehors du facteur contextuel et environnemental, l'individu a une propre sphère que Goffman nomme « la façade personnelle » : son sexe, sa distinction raciale, ses vêtements, son comportement, sa gestuelle ou tout autre élément similaire. Certains de ces éléments sont stables, comme les origines ethniques, et d'autres modifiables, comme la gestuelle, les mimiques ou la manière de s'habiller mais aussi le sexe, le genre. Comme je le montrerai au moment de l'analyse, on peut ici faire un lien avec les personnes trans*

qui ″jouent″ avec ces différents tableaux en fonction de la phase de transition pour être crédibles aux yeux de la société.

Ce ″jeu″ introduit la notion de stigmate et la manière d'interagir avec l'autre. Pour Goffman (1975), «le terme stigmate fait référence chez le peuple grec aux marques corporelles que l'on faisait sur autrui pour mettre en avant ce qu'il y avait d'inhabituel et de détestable dans le statut moral de la personne ainsi signalée» (Goffman, 1975, p.11). Un stigmate est l'attribut qui rend l'individu différent du groupe auquel il voudrait se voir appartenir. Il y a stigmate lorsqu'il y a désaccord entre l'identité sociale réelle de la personne (ce qu'il est) et l'identité virtuelle (ce qu'il devrait être) ; l'être humain classifie « naturellement » l'autre de manière instantanée, ce qui conduit à cette double identité sociale. Je vais donc m'appuyer sur Goffman (1973, 1974, 1975) pour analyser ces interactions qu'il nomme mixtes entre les individus dits normaux et les individus stigmatisés.

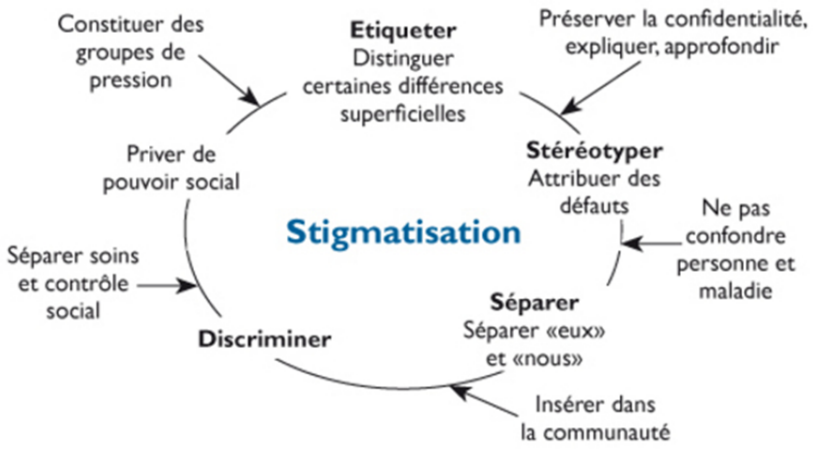

Figure 2 : Stigmatisation : mécanismes et points d'impact

A travers la figure 2, il est intéressant de relever la possibilité de procéder à des ruptures dans cette spirale de stigmatisation, et ce en élaborant des fonctions agissant sur des critères implicites. Nous verrons dans l'analyse comment les personnes trans* trouvent des moyens de s'écarter de cette spirale, comme par exemple en s'insérant au mieux dans la communauté, ou comment le corps médical, par le retrait des transsexuels dans le DSM-V, va œuvrer pour ne plus confondre personne et maladie.

Enfin, Goffman (1975) identifie trois types de stigmates : je vais utiliser la première de ses définitions, qu'il nomme par ailleurs «monstruosité du corps ». La particularité de ce type de stigmate est qu'il est visible. L'individu sera ce qu'on appelle « discrédité », tout comme il est susceptible de devenir « discréditable » selon les éléments d'un parcours plus ou moins simples à dissimuler. Pour les personnes trans*, le stigmate amène l'individu à être discrédité, car même avec l'aide de la médecine, il reste des marques physiques souvent permanentes de son ancien genre, et ce même individu devient également discréditable selon son histoire. En effet, au-delà du genre, une personne présente des caractéristiques qui lui sont propres et qui n'entrent pas dans une norme imposée, comme son orientation sexuelle, son passé, ou ses convictions religieuses. Il y a donc parfois un cumul de stigmates qui rendent la vie particulièrement complexe en termes de rapports aux autres.

La différenciation faite entre ces deux statuts, discrédité et discréditable, prend toute son importance dans la mise en scène de la relation et donc dans la façon de pouvoir cacher à l'autre ces stigmates lors d'interactions dites mixtes. En effet, une personne discréditée ne peut pas vraiment être crédible, même lorsque le stigmate se veut être camouflé. L'individu met alors en œuvre des stratégies de « faux-semblant » pour préserver son identité :

- « Dissimuler ou effacer tout signe révélant un symbole de stigmate » (Goffman, 1975, p.111)
- « Utiliser des désidentificateurs » (Goffman, 1975, p.115)
- « Faire passer les signes stigmatiques pour les caractères d'un stigmate moins grave » (Goffman, 1975, p.115)
- « Se confesser aux personnes les plus à même de l'identifier pour s'en faire des alliés » (Goffman, 1975, p.117)
- « Maintenir délibérément une certaine distance » (Goffman, 1975, p.120)
- « Se dévoiler volontairement et radicalement (suppose une certaine acceptation de soi) » (Goffman, 1975, p.121)

Nous verrons si les personnes trans* font nécessairement appel à ces stratégies, et de quelle manière elles sont alors acceptées et vues par le groupe normatif. Nous observerons surtout si ces personnes font appel à une seule stratégie de faux-semblant ou optent pour divers comportements, en fonction de la situation dans laquelle elles se trouvent, appuyant ainsi la vision de Goffman (1973) comme concevant la vie tel un jeu théâtral.

2.3.4 L'exclusion

Si l'on considère d'une part que l'exclusion « met l'accent, au moins implicitement, sur une crise du lien social » (Paugam, 1997,p.15) et d'autre part, si l'on s'interroge sur « comment entretenir ou restaurer les liens sociaux dans les sociétés fondées sur la souveraineté de l'individu » (Schnapper, 1996, p.23), on peut poser la questions suivante : comment penser un système juste et équitable, en articulant les besoins et les significations individuelles tout en tenant compte des contraintes du système collectif et de son fonctionnement ?

Face à une société dite moderne, une recherche d'autonomie et d'émancipation dans un cadre défini par des référentiels normatifs, voire traditionnels, induit un processus de reconnaissance qui « confère une marge plus grande d'interprétation des normes collectives mais fragilise en même temps son identité tant celle-ci est soumise au regard d'autrui et, par conséquent, aux menaces de déni ou de mépris. » (Paugam, 2008, p.79)

L'exclusion est un mécanisme complexe que met en lumière les sphères de reconnaissance (Honneth, 2002) abordées dans cet écrit ; l'auteur (Honneth, 2002) y explicite les trois formes de mépris pouvant s'en dégager et conduisant l'individu à l'ostracisme : atteinte à l'intégrité physique, exclusion juridique et dépréciation sociale (tableau 2, p. 29) et des manifestations effectives de mise à mal

La problématique développée dans le cadre de ce travail est plus particulièrement mise en exergue par l'exclusion juridique et la dépréciation sociale. En effet, l'exclusion juridique implique une privation de certains droits auxquels l'individu doit pouvoir faire appel en toute légitimité et la dépréciation sociale produit une mise à l'écart. Il y a par ailleurs l'exclusion basée sur les jugements de valeurs, établies comme dominantes et rendues perceptibles, identifiables à travers une stigmatisation de ce qui ne s'apparente pas à elles. Rendre visible et caractériser une différence revient à « la situer au sein de cet espace social, éloignée du foyer des valeurs dominantes, mais cependant reliées à elle puisque le marginal porte le signe inversé de la norme qu'il n'accomplit pas » (Castel, 1997, p.33). Cette forme d'exclusion se caractérise par « une fermeture de l'accès à certains biens ou ressources, certains rôles ou statuts, ou par un traitement différentiel et négatif » (Jodelet, 1997, p.66). Schnapper (1997) va quant à lui jusqu'à évoquer la crainte de « la dissolution de la nation traditionnelle » (p.24).

Si « l'exclusion traduit la crise structurelle et ses fondements » (Paugam,1997, p.8), il s'avère dès lors prioritaire de questionner « les caractéristiques les plus fondamentales des sociétés modernes » (Schnapper, 1997, p.25) et l'effet que cela produit lorsque leurs « stabilités » établies dans un système de valeurs dominantes sont mises à mal. Comme nous l'avons décrit précédemment, cette nécessaire stabilité à tout ordre social et à son implicite besoin d'ordre et de contrôle se base sur « un processus mis en évidence à propos de la perception et du classement d'objets physiques, à savoir l'assimilation entre éléments semblables et le contraste entre éléments différents » (Jodelet, 1997, p.72). Ce type de procédés provoque des phénomènes de discrimination dramatiques, discrimination articulée à des processus de stigmatisation dont la forme la plus extrême et la plus violente, en ce qui concerne les personnes trans*, est la transphobie.

L'étymologie du terme phobie nous apprend qu'il vient du grec ancien, « phobos », qui signifie crainte, frayeur. Martens (2010), dans son article « Xénophobie et intrusion : l'effet Remus » apporte un éclairage sur « le côté menaçant du proche par l'identité » (p. 193) : « plus l'autre, près de moi mais hors de moi, apparaîtra semblable à moi, et plus, dans son regard, je saisirai le reflet de cet autre qui en moi tenaille, vacillement qui peut me mettre à mon tour hors de moi » (p. 193). La confrontation à la question trans* est complexe et difficilement verbalisable, tant les référentiels habituels disparaissent subitement car « la fragilisation ressentie du territoire propre est liée autant à l'excès de concurrence, au sens commun du terme, qu'à un excès ressenti de proximité physique. La mise en danger de l'identité va de pair avec l'excès de similarité et avec le danger consécutif d'indifférenciation et d'intrusion par l'alter ego » (Martens, 2010, p.197).

On voit alors la complexité de cette exclusion qui, comme nous l'avons décrite, prend souvent racine dans un ébranlement des valeurs dites « fondamentales », d'une « dissolution de la nation traditionnelle » (Schnapper, 1997, p.24). Cette complexité de ce mouvement inclusion/exclusion repose sur le fait qu'il demande à la personne une force intense et de grandes ressources pour faire face au mépris. Le cumul de formes de mépris peut aller jusqu'à amener la personne à se sentir « exclue de l'intérieur » (Paugam, 2008, p.85). Or, « le risque de connaître le processus d'exclusion est étroitement lié à la solitude » (Schnapper, 1997, p.29).

2.4 Limites des concepts proposés

En vue de l'analyse, certains points sont à préciser concernant les théories mobilisées dans ce chapitre. Premièrement, concernant les différentes sphères de reconnaissance de Honneth (2002), la sphère de l'amour ne sera pas mobilisée. En effet, la manière d'interpréter les écrits de Winnicott (2006) par Honneth (2002) me semble être passablement réductrice et fortement centrée sur la relation fusionnelle mère-enfant (holdling), alors que Winnicott étend cette dépendance à des besoins primaires pouvant être comblés dans un environnement plus large au niveau familial. Lorsque Winnicott (2006) parle du lien maternel, il expose que « ce sont les caractéristiques personnelles (qualités difficiles à définir comme la sensibilité, la délicatesse, le caractère affectueux) qui constituent l'apport essentiel de l'adulte à la formation du lien, et non la parenté » (Davis & Wallbridge, 2009, p.84). De fait, « ce que l'on appelle lien de sang n'est qu'un mythe » (Davis & Wallbridge, 2009, p.84). Qui plus est, Winnicott met en avant que la conception selon laquelle la fonction maternelle n'est du ressort que du champ de compétence de la femme est « essentiellement un phénomène culturel [plus] que biologique », et pour conclure «qu'il n'est pas nécessaire que la mère soit une femme ! » (Davis & Wallbridge, 2009, p.84).

Deuxièmement, lorsque la sphère juridico-politique sera convoquée, il s'agira de se centrer sur les vécus administratifs et bureaucratiques des personnes interviewées. Même si Honneth explicite la place des normes dans les droits de chacun, il ne sera convoqué que les droits civils afin d'éviter les confusion avec l'analyse qui sera effectuée autour de la question des normes.

Il est également important de garder en tête que les auteurs mobilisés dans la question des normes se situent principalement dans le courant de l'interactionnisme symbolique, où l'historicité n'a pas de prévalence. Dès lors, je m'appuierai également sur le concept géopolitique développé par Sironi (2011) afin de répondre à l'impact culturel et politique dans un contexte donné, afin d'être au plus près des représentations collectives du contexte des interviews effectués.

Chapitre II. Considérations épistémologiques et méthodologiques

1. Epistémologie compréhensive

Au niveau épistémologique, l'approche compréhensive se caractérise par le fait que la dialectique individuel/collectif se doit d'être au centre de l'analyse tant au niveau du rapport à l'objet que de l'implication du chercheur. Il y a donc une remise en question de l'externalité du chercheur face à son objet d'étude. En effet l'histoire biographique de celui-ci se situe « dans un double mouvement : l'extériorité affecte la personne, participant ainsi de la constitution de l'intériorité; et l'intériorité, se constituant en permanence, affecte la personne. La troisième raison est une conséquence des deux premières : le mouvement d'intériorisation de l'extériorité affecte, à son tour, l'extériorité par le fait de la participation de la personne à l'interaction; celle-ci est, pour autrui, un autrui qui affecte » (Schurmans 2008). De fait, la confrontation des interprétations nécessite, d'une part, une « démocratisation de la posture herméneutique » (Charmillot & Dayer 2012, en référence à Bourdieu, 1996) et d'autre part, c'est elle qui rend une possibilité d'action aux acteurs dans une conception éthique de leur histoire.

L'approche compréhensive apporte aussi la possibilité d'affiner sans cesse les apports conceptuels, tant au niveau de leur constellation (Dayer, 2014) que de l'approche interdisciplinaire, ceci afin de permettre un mouvement circulaire dans la construction de l'objet de recherche.

Au sein de cette recherche, on ne peut faire abstraction de mon implication et la construction de mes connaissances en tant que chercheuse. Il y a donc une volonté de mise en avant des tensions qui surgissent en les intégrant comme une variable importante dans l'interaction avec les informateurs. La question trans* étant un sujet qui ne cesse de susciter de l'intérêt par son côté clairement énigmatique, la posture compréhensive semble la mieux à même de considérer épistémologiquement toutes les interactions qui surviennent lors du retour que je ferai sur le terrain dans le chapitre 3.

2. Théories de l'action

Dans la perspective d'une démarche compréhensive, il convient de s'appuyer sur les théories de l'action qui prennent en compte d'une part l'historicité, et d'autre part la singularité de la situation dans un contexte donné, aux travers des interactions qui façonnent cette dernière. En effet, pour reprendre la pensée d'Elias[6], il est nécessaire de « penser ensemble, et dans le temps long de l'histoire, l'évolution des structures psychiques, mentales et affectives des individus et celle des structures sociales et politiques des groupes qu'ils forment » (p. 29). Il y a donc un agir social, conscient ou non.

Si les individus sont contraints de se plier à des contraintes sociales et historiques, ils sont aussi en mesure, par l'action, d'agir sur ces contraintes, sur ces déterminismes. Par cette approche, je vais tenter de me détacher de l'interactionnisme symbolique car ce courant, centré sur l'ici et maintenant, ne prend pas suffisamment en considération l'histoire. La compréhension telle qu'adoptée dans cet écrit suppose que « l'individu est un acteur interagissant avec les éléments sociaux et non un agent passif subissant de plein fouet les structures sociales à cause de son habitus ou de la 'force' du système ou de sa culture d'appartenance » (Le Breton, 2004, p.46).

Cette perspective est d'autant plus intéressante dans le champ que je traite dans ce mémoire. Parler de féminisme, de genre, de socialisation au genre, de crise de la masculinité et du mouvement trans* ne me semble peu pensable si l'on ne considère pas l'historicité de ces concepts pour comprendre nos conventions sociales actuelles mais aussi pour permettre à l'individu d'entrer en mouvement pour avoir une prise sur ce qui se passe.

Comme le souligne Sironi (2011), dans une recherche-action « il n'y a pas d'hypothèses de départ mais des questions de recherche. La recherche, le chercheur et les protagonistes acceptent d'être modifiés », la recherche « produit inévitablement des modifications puisque tel est précisément son objectif, et ce sont ces modifications qu'il conviendra d'analyser comme résultats de recherche » (p.72). Enfin, cela permet de ne pas « tomber dans une conception de l'être humain qui ne serait pas totalement assujetti ou totalement libre » (Dayer, 2014, p. 33) et ceci en découvrant « comment l'être humain

[6] Je me réfère ici à un numéro spécial de la revue Vingtième siècle Revue d'histoire : « Termes clés de la sociologie de Norbert Elias », Vingtième Siècle. Revue d'histoire 2/2010 (n°106), p.29-36. URL : http://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2010-2-page-29.htm

reproduit son environnement ; comment il fait preuve d'innovation ; comment il ouvre des marges de manœuvre sur une scène de contraintes et les modifie en retour » (Dayer, 2014, p. 33)

3. Options méthodologiques

3.1. Production des données : l'entretien de recherche

Prenant appui sur la sociologie interactionniste de l'Ecole de Chicago, il est possible de mettre en évidence la pertinence de la démarche compréhensive. Pour ce faire, Kaufmann (1996) préconise le canevas d'entretien comme un fil conducteur de la parole mais sans imposer un discours rigide, offrant ainsi à l'interviewé une liberté dans son récit.

« L'objet des sciences humaines, ce n'est donc pas le langage (parlé pourtant par les seuls hommes), c'est cet être qui, de l'intérieur du langage par lequel il est entouré, se représente, en parlant, le sens des mots ou des propositions qu'il énonce, et se donne finalement la représentation du langage lui-même » (Foucault, 1966, p.364).

Le style utilisé initialement dans mes entretiens était dans un premier temps conçu à travers un canevas semi-directif se basant principalement sur les différents niveaux de lien selon Paugam (2008). Puis les entretiens ont se sont orientés vers le mode du récit biographique, permettant ainsi de ne pas enfermer la personne dans ce qu'elle aurait envie de communiquer et donc de la libérer de toute contrainte. Le canevas d'entretien a plutôt été là comme soutien dans les relances. Nous avons pu observer que le fait que ces entrevues avaient une dimension scientifique a permis aux interviewés de transmettre des informations très privées, qu'ils n'auraient pas forcément émises à n'importe quelle fin. Nous avons aussi pu voir que le discours biographique permet de comprendre que « le parcours de vie est fait non pas de la somme des trajectoires qui se cumulent et se juxtaposent, mais de leur intégration dans une configuration d'ensemble qui est à la fois psychique (elle relève d'une construction individuelle) et sociale (elle porte la marque des environnements culturels et sociaux dans lesquels elle s'inscrit) » (Delory-Momberger, 2009, pp. 19-20). Ce type d'échange a également permis de parler de sujets qui fâchent, de casser les stéréotypes construits au fil du temps, mais aussi d'exprimer une certaine colère parfois, et souvent beaucoup de souffrance dans les vécus du processus de reconnaissance de (et par) l'autre. Pour terminer, l'entretien compréhensif à caractère biographique tel qu'il a été employé ici

permet de répondre au souci de l'épistémologie compréhensive, à savoir ne pas imposer la définition de l'objet de recherche. Souci exprimé ainsi par Laplantine (1995) : « Chercher à faire advenir avec les autres ce qu'on ne pense pas plutôt que vérifier sur les autres ce qu'on pense » (1995, p.186).

3.1.1 Déroulement et conditions de production du discours

Durant cette année académique 2012-2013, j'ai été amenée à interviewer quatre personnes trans* : deux femmes de 43 et 62 ans, deux hommes de 23 et 26 ans. L'identité de genre ici utilisée est celle définie par la personne elle-même. Quant au mode de rencontre, il s'agit d'une une succession d'opportunités, qui a certainement permis que la « proximité sociale et la familiarité assurent en effet deux des conditions principales d'une communication non violente » (Bourdieu, 1993, p.907)

Je n'ai donc pas « choisi » les informateurs et informatrices, mais j'ai accueilli les témoignages des personnes qui étaient d'accord de m'accompagner dans une réflexion au sujet de ces questionnements sociaux qui par ailleurs dépassent certainement la question trans* que je traite dans ce mémoire. J'ai en outre eu la chance d'avoir des profils très variés, que cela soit par l'âge, par l'histoire de vie (marié avant d'être réassigné par exemple), et par la manière de s'approprier ce corps tant attendu.

Si l'on part du postulat que l'observateur joue un rôle prépondérant dans les implicites guidant la rencontre avec l'informateur, différents repères sont à poser afin d'expliciter le contexte de la manière la plus objectivable qui soit. On ne peut négliger que chaque entretien est unique et que, malgré les similitudes qui peuvent les relier, la mise en exergue des différences générales doit être clairement relevée. En effet, « chaque rôle joué au cours du travail de terrain est à la fois un ensemble de procédés d'interaction sociale destinés à se procurer des informations à des fins scientifiques et un ensemble qui engage le soi de l'observateur » (Gold, 2003, p.340), et c'est pour cela qu' il est nécessaire que celui-ci se pose les questions du lien qu'il entretient avec l'informateur, et ceci dans le but de garder une posture adéquate pour comprendre le récit de façon la plus objective possible.

3.1.2 Situation sociale des informateurs

Agnès[7]

Agnès est une femme de 42 ans. Elle est père de deux enfants qui sont âgés de 4 et 8 ans. Elle occupe actuellement un poste important dans une association faîtière. Agnès a commencé sa transition hormonale il y a 3 ans et a effectué une opération chirurgicale de réassignation il y a un peu plus d'une année. Encore mariée à sa femme, elle est par ailleurs en couple avec une femme qui s'identifie lesbienne.

Noé

Noé est un homme 23 ans, il est étudiant en histoire contemporaine. Il est actuellement en couple avec un homme de 50 ans qui s'identifie comme gay.

Christine

Christine est une femme de 64 ans, elle est père d'une fille de 18 ans. Elle est enseignante dans une grande école. Christine a commencé sa transition à 58 ans et a effectué l'opération de réassignation il y a 2 ans en Thaïlande.

Yves

Yves est un homme de 28 ans, il est maître de sport. Il est en couple avec la femme qui partageait sa vie avant le début de sa transition physique. Il est l'ainé d'une fratrie de 3 enfants. Il a grandi dans une petite ville du Jura bernois. Yves a été un enfant HP diagnostiqué.

Cheffe de clinique[8]

Je me suis également entretenue avec une cheffe de clinique responsable du suivi thérapeutique des personnes trans* lors du processus de réassignation dans un hôpital universitaire.

---

[7] Afin de respecter l'anonymat, les prénoms utilisés sont des prénoms d'emprunt

[8] Cet entretien avec cette personne-ressource n'ayant pas le même statut que les autres interviews, il a été décidé ne pas le retranscrire

3.2 Analyse : procédure et retour sur les éléments théoriques mobilisés

Dans un premier temps, l'analyse dresse un portrait de chaque entretien à travers des items propres au cadre théorique précédemment exposé. Dans un second temps, l'analyse croise les portraits de manière à dégager des points de convergence et de divergence.

Ayant exposé les limites et questionnements des théories mobilisées, pour des raisons épistémologiques et d'adhérence aux pensées des auteurs sollicités, il a été décidé d'utiliser ce qui semblait le plus à même de répondre à la problématique générale de cet écrit concernant les significations singulières de l'expérience trans* construites par les personnes interviewées. De ce fait, la citation du lien social de Farrugia (1997) mise en exergue à la page 21 de cet écrit[9], servira de fil conducteur pour les éléments qui concernent le lien social et la reconnaissance. Pour ce qui est des normes, il y aura tout d'abord un arrêt sur la socialisation au genre et la socialisation effectuée lors la transition ainsi que la manière dont les personnes trans* interviewées identifient leur sexualité. Nous regarderons également la vision qu'elles ont de la société et du genre pour terminer sur la mise en place ou non de « faux semblants » (Goffman, 1975). Nous nous attarderons aussi sur leur coming out. Les portraits, au final, sont décomposés en 8 items:

1. Le lien de filiation et de participation élective
2. La sphère juridico-politique et d'estime sociale
3. La sphère de l'estime sociale
4. La religion
5. La redistribution
6. Les normes
7. Le coming out social
8. La sexualité

En ce qui concerne les portraits, ceux-ci sont réalisés selon une narration chronologique. Il s'agit d'appréhender le mouvement, la mise en action du sujet pour se

[9] « Le lien social est constitué d'une agrégation de valeurs distinctes, intégrées ou dissociées, centripètes et centrifuges. Ces valeurs associées ou dissociées qui composent le lien social sont de cinq sortes : affectives, éthiques, religieuses, politiques et économiques. » (Farrugia, 1997, p.30)

réapproprier son corps, sa vie et ceci afin de quitter « cette assignation à résidence » (Sironi, 2009).

Pour permettre, dans un second temps, les regards croisés, il est pertinent de s'appuyer sur les écrits de Van Gennep (1909), précurseur de l'explicitation des différentes étapes d'un rite de passage. Dans la société occidentale, les rites d'émancipation de soi sont présents mais souvent dans le champ de la pédagogie. Dans ce type de processus, les règles sont pré-connues, préconçues. Conçues et imaginées pour être intégrées mais jouant aussi le rôle sécurisant d'un après incertain. Dans le cas des rites de passage des personnes trans*, ce qui est complexe est que «les règles sont révélées après le changement opéré. C'est le sujet lui-même qui découvre la règle, après-coup » (Sironi, 2009, p. 90).

De fait, et pour tenter le parallèle que Sironi (2011) propose entre les rite de passage et la transition, étant donné qu'il n'y a « aucune explication de type culturel, social, spirituel qui ne préexiste, dans les sociétés modernes, eu égard à ces manières d'être au monde » (p. 205), les trois phases de Van Gennep (1909) seront le fil conducteur des regards croisés tel que définit dans le déroulement d'un rite de passage. Van Gennep (1909) distingue trois phases dans le déroulement d'un rite de passage :

- La séparation avec le lieu antérieur (prise de conscience de la nécessité de changement)
- La marginalisation (entre-deux, coming out social)
- L'agrégation (moment où la personne intègre socialement son nouveau genre)

Nous verrons dans quelle mesure nous pouvons opérer une telle distinction dans les parcours de personnes trans* interviewées. Penchons-nous maintenant sur la construction des portraits afin de donner la parole aux personnes qui ont accepté de nous raconter leur histoire, en soulignant notre intention épistémique et méthodologique, à savoir relever que la personne « est douée de pensée (…) sur ce qui lui arrive » et qu'il ne faut pas la « priver de toute possibilité de produire » (Sironi, 2009, p.59).

Chapitre III. Portraits

> « *Chaque transsexuel est unique. Quelle étrange manie que celle que cultive l'individu qui s'exprime à son compte sur une condition humaine donnée, de s'autoproclamer instantanément porte-parole de ses semblables « ... » L'état transsexuel et le vécu qui l'accompagne sont toujours une sensation individuelle qui se déploie par un destin singulier et dans des contextes successifs particuliers.* »
>
> Marie Edith Cypris, p.50

Christine

1. Lien filiation/électif

C se définit comme une personne qui se « *pose beaucoup de questions* » mais qui « *n'a pas trouvé toutes les réponses à celles-ci* ». Elle dit également qu'elle souhaite surtout avoir *« une vie normale »*.

Elle a été suivie par son premier psychiatre à l'âge de 16 ans, puis a fait une psychothérapie freudienne mais estime aujourd'hui qu'elle aurait « *mieux fait de faire une analyse youngienne* ». Au vu des perspectives d'exploration qu'offrent les référentiels youngiens sur la construction de soi et sur sa compréhension, notamment en lien avec la notion de genre. (c.f. p.11 du mémoire)

Parents :

C entretient actuellement de bonnes relations avec son père et sa compagne, ce qui n'a pas été le cas durant toute la démarche de transition. Son père a appris fortuitement le changement de sexe de C en lisant un mail imprimé par la maison de retraite où apparaissait le nouveau prénom de C. Il a alors demandé « *tu n'as tout de même pas changé de sexe ?* ». C explique qu'elle n'a pas souhaité se « *ré-enterrer dans un nouveau mensonge* ». Le père a, au début, été «*très ouvert et très compréhensif et après ça s'est étiolé et maintenant c'est de nouveau bon* ». Elle pense que cette bonne relation est certainement due au fait qu'elle est la plus présente et certainement la plus aimante de la fratrie.

Fratrie:

C a trois frères. Avec l'un d'eux, elle n'avait déjà plus de contact avant sa transition donc *« il le sait mais on ne s'est encore jamais vu et ça ne doit pas l'intéresser »*. Pour ce qui est de ses deux autres frères adoptifs, l'un « *a parfaitement bien intégré* » son nouveau prénom féminin et « *l'autre s'est toujours arrangé pour qu'on ne se voit jamais* ». Dans la tentative de « *mettre un pied dans la porte* », C s'est présentée incognito à une réunion de famille qui se tient annuellement et c'est un de ces neveux qui l'a reconnue.

Amis :

C a trouvé beaucoup de soutien dans un groupe de ses étudiants (car au-delà d'avoir mis sur pied une formation universitaire, elle est chargée d'enseignement dans cette faculté). Ils l'ont accompagnée tout au long de sa transition : « *c'est ce groupe d'étudiants qui a été pour moi porteur d'énergie* ».

Couple:

C était mariée, aujourd'hui divorcée ; elle explique qu'elle a complètement coupé les ponts avec son ex-femme.

Enfant :

C a une fille âgée de 18 ans. Elle n'a aujourd'hui plus aucune nouvelle d'elle : « *ça c'est douloureux, ça m'a fait passablement souffrir parce que j'aurais eu besoin… dans le futur…* ». La dernière fois qu'il l'a vue en photo, c'était chez son père et C lui a demandé : « *tu t'intéresses de nouveau aux jeunes filles ? Et il m'a répondu : c'est ta fille* ». C ne sait plus qui est sa fille après ces trois années de coupure, alors « *si un jour elle voudra quelque chose, il faudra se réapproprier ou s'apprivoiser l'un l'autre* ».

Communauté :

La communauté trans * a été très présente lors de son procès : « *beaucoup, beaucoup ! Y en a beaucoup et qui sont venus de loin* ».

Suite à sa transition, C a été appelée pour faire partie d'un vaste projet et du comité d'un organisme faîtier féministe. Plus tard, elle a appris comment s'était passée sa nomination : lorsque son nom est apparu, plusieurs personnes ont dit qu'elles connaissaient un certain M.C mais pas une madame C. La conseillère nationale a rétorqué « « ja, das ist ja

wunderbar, das können wir viel lernen ! ». Cette femme a ainsi déclaré : « '*Je sais ce qui s'est passé, elle a changé d'identité de genre.' Et crac, le sujet a été plié et on n'en a plus jamais parlé, jamais ! Tous le savent, bien entendu, mais jamais on n'en a parlé !* » .

2. Sphère juridico-politique

Médical :

C explicite le fait qu'elle trouve le terme transsexuel très mal choisi car « *ce n'est pas une question de sexe en premier lieu mais une question d'identité. C'est un bouillon que la psychiatre a pris pendant des années, c'est de dire que les transsexuels sont des homosexuels qui s'ignorent* ». C déplore la méconnaissance des psychiatres suisses qui délivrent la lettre permettant le début de la transition hormonale. Elle dit être allée chercher un professionnel à l'étranger, car elle ne voyait pas pourquoi elle devait payer pour « *finir son éducation scientifique* » ; C cherchait en effet une personne qui lui *« amenait quelque chose* » qu'elle ne savait pas déjà et qui l'aide « *à avancer sur son chemin* ». « *Il n'y a pas de compétences ici, mais au niveau de la psychiatrie, ça commence à s'améliorer. Mais au niveau de la chirurgie c'est du travail manuel que tu dois gagner durement au fil de la pratique* ». C explique qu'à Zürich, le chirurgien en charge n'avait pratiqué que 12 opérations, alors qu'en Thaïlande, l'équipe pluridisciplinaire présente lors de l'opération s'est révélée être un plus non négligeable pour une prise en charge adéquate et performante selon C. Il n'est pas question d'un chirurgien présent dans la salle d'opération mais de 6, ainsi que de l'anesthésiste et de deux instrumentistes. C explique que des pays comme la Suède qui font appel à l'expérience des chirurgiens thaïlandais sont « *moins arrogants au niveau médical* ». Quand C a demandé qui prendrait la succession du Professeur en place dans cet hôpital suisse, et d'une potentielle reprise par une personne étrangère, la réponse a été la suivante : « *vous vous imaginez quelqu'un qui vient d'un pays comme ça, qui n'a pas étudié dans une université suisse, il ne va pas aller dans une salle d'opération* ». Selon C, c'est aussi là-dessus que se base l'assurance pour les remboursements pour des traitements effectués hors sol helvétique, mais C se positionne en disant de l'assurance : « *ils se sont trompés avec moi, ils se sont trompés de patiente. Parce qu'ils pensaient que ça allait en rester là, j'allais pleurer un bon coup. Mais non, j'ai une protection juridique… ils sont vraiment mal tombés…* ». Suite à un échange avec sa protection juridique qui lui a demandé si elle était prête à aller jusqu'au bout et à ne pas accepter un arrangement à l'amiable, C explique clairement qu'elle ira jusqu'au bout, car deux choses l'insupportent : « *deux boutons sur lesquels il ne faut pas appuyer, la*

mauvaise foi et la paresse intellectuelle, eux ont poussé sur les deux boutons à la fois. S'il y a des coups de pieds qui sont perdus au passage on va s'en occuper. ». Sa protection juridique a répondu : « *Formidable ! Choisissez le meilleur avocat !* » .

C est donc actuellement en procédure contre son assurance pour qu'ils prennent en charge l'opération qu'elle a elle-même financée : « *le démarrage a été très difficile… ils se sont même fondus d'excuses en public, sur le mauvais traitement qu'ils m'avaient fait subir* » et C explique par exemple le fait que le courrier arrivait toujours au nom de « *Monsieur* ». Elle déplore la qualité des soins en Suisse pour ce type d'opération qui « *fabrique des catastrophes* » ; lors du début de son procès contre son assurance maladie, elle a « *fait venir deux témoins … c'était très touchant ce qu'elles avaient à raconter… elles ont terriblement ébranlé la partie adverse* ». En effet, C avait demandé que son procès soit public car elle voulait « *que tout le monde puisse entendre, écouter* ». C a également demandé à prendre la parole « *car normalement, la partie qui est défendue par un avocat ne parle pas. Ça a été un tel massacre que même l'horrible Docteur X, qui est un médecin de confiance, un des personnages malfamés de la médecine officielle, a dit 'si c'est comme ça, il faudra vraiment qu'on considère, s'il y a un manque de prestation, je vous propose une expertise'. Cette expertise est sortie et l'hôpital a refusé de présenter les chiffres. La Présidente a dû menacer l'hôpital de suites pénales s'ils ne sortaient pas les chiffres* ». Elle fait référence au nombre important d'opérations et de prise en charge pas adéquate sur le territoire helvétique et qui ne sont pas visibilisés aux assurances par exemple. Cette visibilité, permettrait sans doute selon C, que les personnes trans* puisse avoir accès aux soins plus pointus dans d'autres pays.

C a communiqué dans un mail de décembre 2014 que la procédure est toujours en cours.

<u>Administration</u> :

C estime avoir été chanceuse « *d'être allemande et de vivre à l'étranger* », car en Allemagne, la démarche est très complexe. C a dû fournir un dossier, certes important, mais n'a pas eu besoin de passer par tout le processus psychiatrique.

3. Sphère de l'estime sociale

C a vécu un moment très compliqué au niveau professionnel quand elle a fait sa transition. A l'occasion de sa première réapparition, lors d'une séance, elle raconte : « *J'ai*

risqué un blâme, en plus de ça pour des histoires complétement à côté de la plaque, pour lesquelles on m'avait encensée de louanges, et tout d'un coup on voulait me faire un machin de tout ça ». Par contre, elle ne sait pas si sa transition et le contenu de cette séance ont un lien.

Lorsque la question du pouvoir dans la sphère professionnelle est abordée, C explique qu'elle avait préparé sa succession (en tant que directrice de la formation universitaire qu'elle a mise en place) mais que la personne qu'elle avait choisie n'a pas convenu à l'école et que par conséquent, c'est sa propre assistante qui a récupéré le poste. C estime qu'elle est «*probablement trop peau de vache* » pour se laisser « *marcher sur les pieds, quel que soit le genre, de quel genre* » elle s'habille.

4. Religion

C se questionne sur la position du dieu chrétien, ce « *Dieu qui a toujours son nez sous la couette pour voir ce que les gens font… C'est hautement agaçant* ». C évoque La Sainte Cène où aucune femme n'est représentée et où Jésus est représenté avec des traits très féminins. Elle trouve également qu'il existe une pression importante dans les codes : «*Dieu fit l'homme et la femme, ça nous anime tous violemment* ».

C fait souvent référence au chamanisme, d'ailleurs un de ses étudiants a tapé le tambour dans la forêt au moment de son opération.

C raconte par ailleurs une anecdote avec un étudiant : « *C'était un étudiant qui était fondamentaliste protestant. Qui avait beaucoup de peine avec… A un certain moment, j'ai discuté un peu avec lui… 'Je t'ai posé une question, pourquoi à un certain moment de l'humanité, les pratiques sexuelles non reproductives prennent le dessus ? Tu n'as jamais pensé à… qu'est-ce que pourrait être la fonctionnalité alors que chez moi, la systémique et tout ça ? Quel était le défi quand la bible a été écrite ? Le défi était la disparition de l'humanité, il y a eu les grandes pestes, ça aurait pu basculer. Il y a eu des choses où l'humanité aurait pu disparaître… ' Et il me disait ' Sodome et Gomorrhe et puis le Seigneur et tout ça… ' Je lui disais 'Tu devrais réfléchir une fois à un choix fondamentalement… C'est contempler ces œuvres au lieu de bavarder à leur place, tu peux juste regarder ce que fait l'existence, Dieu n'a écrit qu'un seul livre c'est la nature, alors réfléchis une fois ce qu'est la fonctionnalité, comporte-toi aussi au niveau du questionnement de tes valeurs comme systémicien... '. Ca lui a pris plusieurs années, là il m'a abordée l'autre jour avec bisous et*

tout ça, donc il a fait le pas… Mais cette fonctionnalité de voir pourquoi est-ce que cela arrive. Qui est une question éminemment systémique et qui a une tournure épistémologique parce que la systémique à sa propre épistémologie. Donc fonctionnelle, opérationnelle, etc. C'est une chose qu'il faut regarder, pourquoi ceci arrive, quelle est la fonction que ceci arrive dans une société. Dans le passé et aujourd'hui. On pourrait aussi se poser la question pour donner du grain à moudre aux statisticiens, est-ce que ces dernières années, les pratiques sexuelles non reconnues ont-elles augmenté ? En prévalence, je pense que oui. Je pense qu'il y a une question de répression qui joue certainement son rôle mais on pourrait à la limite comparer des sociétés qui sont très tolérantes avec des sociétés qui ne l'ont pas été. Donc pour dire qu'il y a peut-être une fonctionnalité qui est en croissance. Le plus gros défi de l'humanité, ce n'est plus de survivre, le plus gros défi c'est de disparaitre parce qu'on est trop nombreux ! Donc 'regarde ses œuvres au lieu de bavarder à sa place'. Si déjà on veut prendre une tournure religieuse, c'est ce chemin qu'on devrait prendre. ».

5. Redistribution

L'aspect de la redistribution chez C est en lien avec les torts qu'elle a pu vivre au niveau professionnel. En effet, C semble d'une part avoir vécu une injustice au niveau socio-économique où au delà du fait qu'on ne semblait plus lui accorder la reconnaissance et le respect qui lui était accordée avant la transition, elle a du changer de poste « c'est assez cocasse d'être prise de haut par mon ex-assistante, n'est-ce pas, qu'elle te donne ses travaux de secrétariat à faire »

6. Normes

<u>Socialisation</u> :

C ne parle pas de son enfance ou de son éducation dans l'interview.

<u>Socialisation au nouveau genre :</u>

C a dû apprendre à apprivoiser les nouveaux signes de son corps, comme la peau qui est plus fine et plus sensible ; elle définit cela en constatant : « *je dois apprendre, c'est nouveau, je suis dans un nouveau style de vie, ne pas se casser les ongles, il faut faire un peu plus attention à soi* ». L'apprentissage des nouveaux codes s'est particulièrement fait dans des discussions entre filles.

Perte/gain :

C voit des changements dans la manière dont les autres appréhendent une femme ou un homme, en effet « *cela arrive souvent chez les femmes, on te coupe la parole, on te laisse pas finir, on te traite un peu comme ça… Oui, oui, ça j'ai vécu ça* ». Elle tente de considérer avec amusement que « *c'est ça d'être une femme, donc je comprends bien, ils se font plaisir, ils me traitent comme une femme maintenant* ». Mais ce constat la renvoie aussi au fait que sa transition est une réussite tant au niveau de l'aspect purement esthétique que de la manière de ressentir son corps.

C évoque également la violence de s'entendre dire 'bonjour monsieur', alors qu'il n'est finalement question que de mots et de formules de politesse. Le jour où elle s'est faite appeler 'Madame', « *je me suis enfin dit : ils arrêtent de se tromper.* ».

Vision de la société :

C fait un parallèle avec certaines cultures qui perçoivent l'arrivée d'un enfant 'né dans le mauvais corps' comme une bénédiction, alors que dans le monde occidental « *tu es stigmatisé toi-même car la société est peu accueillante par rapport à ce genre de choses.*».

C se questionne sur la vision du genre véhiculée par la société occidentale : « *est-ce que les différences entre les hommes et les femmes, est-ce que c'est vraiment quelque chose qui est fondamental pour la société telle que nous la mettons en scène aujourd'hui ? Que l'identité de genre, n'est- ce pas quelque chose qui va disparaître ?* ». C fait également un parallèle avec des films de science fiction où les héros sont androgynes.

Au sujet de la manière de psychiatriser les personnes trans*, C estime que : « *ces pathologies sont induites par la façon que la société a de traiter cette particularité. Alors évidemment, quand vous stigmatisez la personne trans*, elle va finir pathologique* ».

Vision du genre :

C trouve du sens dans la conception bouddhiste, « *la voie du milieu, on n'est pas des extrémistes, ni d'un côté ni de l'autre, mais c'est la voie du milieu* ». Par ailleurs, elle s'identifie comme femme maintenant. Suite à sa transition, de nombreux échanges ont été possibles avec ses étudiants sur la question de l'identité de genre car « *tout le monde se la pose, peut-être que les filles se la posent un peu moins, parce que c'est la pente naturelle de l'être humain, c'est de devenir femme, donc génétiquement parlant, ou morphologiquement*

parlant, devenir homme, il faut poser l'aiguillage juste ». La question du genre est, selon C, très ancrée dans la société et dans les gestes du quotidien : « *il y a des milliers de petits signaux qui t'indiquent à quel côté, dans la société, tu appartiens.*». Elle dit également qu'elle est partie prenante « *de cette bêtise de la société, la bipolarité des genres* » en choisissant de « *devenir l'autre* ».

Faux-semblants :

A l'occasion de sa première apparition sur son lieu de travail, lors d'une réunion, elle explicite comment elle a dû faire face à la situation : « *comment j'aurais dû faire, j'aurais dû me mettre à pleurer ? Une typique réaction de nana, ou à supplier, ou à faire du charme, ou des choses comme ça ? Je me suis dit non, là, ils cherchent la bagarre, ils me cherchent, ils vont voir ! Je peux livrer bataille, et puis voilà, les 95 décibels !* ». Puis C raconte le feedback de la secrétaire qui prenait le PV : « *Oui, C, ouais, d'ailleurs elle est pas si mal que ça, et ça va encore s'améliorer, non, une femme très féminine d'ailleurs, sauf quand elle s'énerve, alors là, le vieux macho est dehors !* ».

7. Coming out social

C se demande si son coming out aurait pu se réaliser plus rapidement qu'à l'aube de ses 58 ans, si elle avait vécu « *dans une société qui aurait été bien acceptante, bien tolérante* ». Alors que C est abasourdie par la manière dont le corps médical psychiatrise la personne trans*, C explicite que : « *quelqu'un qui a vécu ça de l'intérieur, il le sait, il le sait avec une totale certitude* », et qu'il est impossible de dire qu'une personne trans* est un homosexuel qui se cache.

C'est sa maladie dorsale qui a poussé C « *à faire face à mon destin* ». Alitée, elle a commencé à faire certaines démarches et chaque pas la faisait aller mieux : en effet « *une fois que je me disais 'je ne peux pas aller jusqu'au bout', le lendemain c'était la rechute, jusqu'au jour où j'ai dit ok…* ». Lorsque dans l'entretien les doutes par rapport à cette contrainte à la métamorphose sont évoqués, C explique que « *les gens qui te disent qu'ils ne se sont pas posé la question, c'est des menteurs, bien sûr que tu te poses la question* », mais « *me mettre deux minutes dans l'optique … je ne l'avais pas fait, j'étais dans l'ancien rôle… Mon dieu, quel cauchemar…* ».

C a choisi de se faire opérer en Thaïlande car « *c'est un des grands centres de compétences du monde pour ce genre de chirurgie qui est une chirurgie très complexe* ». Le

fait que cela soit dans un pays à philosophie bouddhiste « *est le goodies en plus* ». De plus, en Thaïlande, « *il y avait une équipe qui pouvait faire en même temps la SRS (Opération de réassignation sexuelle) et la FFS (chirurgie de la féminisation faciale) durant la même anesthésie ».*

C apporte un éclairage sur la fonction sociale des personnes trans* qui pourraient être assimilées à des pionnières. Selon elle, les trans* ne choisissent pas de l'être : « *J'ai pas choisi… Mais c'est vrai qu'une fois que tu es dedans, tu dois faire face à ton destin… On est chacun porteur de quelque chose de magnifique, d'un message, et c'est ça qu'on doit vivre…* ». En référence à Oscar Wilde (auteur dont on a parlé durant l'entretien) qui oppose le monde antique –Connais-toi toi-même– au monde moderne –Sois toi-même– : « *C'est d'être soi-même souvent dans un parcours très difficile, comme tu dis… Dans tous les cas, il y a des choses que l'on apprend, et après l'apprentissage, on se dit que ça valait la peine d'apprendre mais j'aurais payé moins cher pour ça et j'aurais fait quelque chose de plus agréable. Ouais… ouais… y a beaucoup de gens qui me disent 'Quel courage' et je réponds ' Non, ce n'est pas du courage, c'était de la nécessité'* ».

8. Sexualité

C était mariée à une femme et se définissait comme hétérosexuelle. Elle explique « *avoir toujours aimé les femmes, le côté féminin qui lui manquait »* mais ces relations *« finissaient toujours dans un rapport de jalousie »* car C n'était pas elle-même. Elle a également essayé des relations homosexuelles mais « *cela n'a pas été particulièrement satisfaisant* ». Aujourd'hui, C pourrait se considérer bisexuelle.

Agnès

1. Lien filiation/électif

<u>Parents</u> :

Sa mère a souvent fait référence à son envie d'être une fille lorsque A avait 5 ans. Vers ses 8 ans, A raconte l'épisode « *qui marque le dernier jour de liberté* » : un matin, A descend habillée en princesse et « *la réponse, elle a été, elle a été terrible dans le sens où vraiment, ce jour-là, ils se sont moqués pendant très longtemps, pendant ce qui m'a semblé être une éternité* ». A explique que son père a « *toujours été extrêmement sexiste en paroles »* et qu'il est *« l'archétype même de mon bourreau* » ; après le divorce, il « *était toujours sur les nerfs,*

criait beaucoup, nous tapait en général avec un juste motif ». Ce jour-là, le père lui donne un prénom de fille : « *c'est ce collage d'un nouveau prénom qui m'a fait le plus mal parce que finalement, je n'étais pas plus en phase avec celui-là qu'avec celui que l'on m'a donné à la naissance. Bien plus, il était vraiment utilisé toujours pour me rabaisser* ». Ce prénom sera utilisé 20 ans plus tard lors de la naissance de sa demi-sœur. A lui rappelle alors l'épisode mais lui dit ne plus s'en souvenir.

Un autre épisode marque la relation de A avec son père. Il la voit discuter avec une fille et lui demande si elle a des sentiments pour elle. Fort déçu de sa réponse, il « *lâche rageusement : 'mais c'est quand même dommage parce que tu es tout le temps avec des mecs, tu es tout le temps qu'avec tes copains'. Et là, il marque une hésitation et il se lance et il me dit 'mon fils, si tu es homosexuel, tu sais, tu as le droit de me le dire*'. ».

Ses parents ont divorcé quand A avait 14 ans. Dès lors sa maman «*a toujours eu une attitude ambivalente* » ; en effet, « *d'un côté il y a plein de choses qu'elle ne voulait pas savoir, mais qu'elle savait quand même, et finalement, elle a toujours réagi pour me recadrer uniquement au moment où on pourrait tomber sur un signe extérieur de travestissement* ».

Lors de sa première tentative de coming out, ses parents convoquent la famille « *où chaque membre de la famille va remettre en cause aussi cette identité de genre que je cherche à affirmer, 'parce que tu n'as jamais joué à la poupée, parce que tu n'as jamais fait ci, parce qu'on n'a jamais rien remarqué, parce que tu n'as pas les comportements stéréotypés qu'on attend d'une personne, d'une folle'* ».

« *Sans soutien familial, avec le décret que pose le psychiatre, avec des amis qui sont capables de m'écouter, mais en tout cas pas de me venir en aide d'une manière ou d'une autre, je fais un choix conscient, un peu suicidaire, mais je réprime cette tendance à vouloir vivre mon identité de genre réelle. Et la seule manière que j'ai de la réprimer, c'est d'effacer de ma mémoire des années et des années entières de vie d'interrogation, de choses qui pourraient me faire douter de cette identité de genre* ».

Quand A déménage avec sa femme, ils se retrouvent très proches de son père au niveau géographique et ceci même « *si c'est compliqué pour moi de laisser rentrer mon père dans ma vie* ». Quand A démarre sa vie de femme, son papa montait chez eux « pour s'excuser » que A « *laisse tomber sa femme* ». Et il disait « *T'as choisi d'être une femme, tu*

ne peux pas être un père pour tes enfants donc je vais assumer ce rôle auprès des tiens, je vais pallier à ta carence. Ben je l'ai foutu dehors et j'ai refermé la porte. ».

Elle explique qu'il a été complexe de ne pas être reconnue par sa famille qui portait un regard sur sa personne de « *cerveau brillant* » mais qui « *n'en fera jamais rien de bien* », qui « *n'en sera jamais capable d'en faire quoi que ce soit.* ».

Grands parents :

« *L'autre environnement favorable et accueillant, c'est chez mes grands-parents maternels que je l'ai trouvé. Parce que là aussi, il y avait possibilité sans tabou, sans jugement, d'explorer les contraintes vestimentaires, ou plutôt de s'en affranchir, avec un regard toujours bienveillant de la grand-mère, je dirais qui m'a laissé faire quasiment ce que je voulais jusqu'à l'âge de 12 ans, et là elle met un coup d'arrêt, finalement plus tardif que le coup d'arrêt que j'ai eu dans mon environnement familial de la part de mon père et de ma mère.*».

Ses grands-parents paternels faisaient partie de la « *petite bourgeoisie neuchâteloise* », ils se disaient 'vous', et avaient une vision de « *cette position de femme, dominée, soumise, faisant de la merde et étant prise pour de la merde.* ». A est âgée de 15 ans quand son grand-père maternel lui annonce qu'elle va devoir aller habiter avec son père, et « *ce contexte-là, j'avais un peu l'impression d'être punie trois fois, privée de ma mère, placée en camp de concentration, parce que chez mes grands-parents paternels, je ne les ai jamais supportés, je ne les ai jamais appréciés.* ». Elle explique par ailleurs que cette situation a créé un quiproquo, car sa mère pensait que A était allée vivre avec son père de sa propre initiative.

Fratrie:

A a un frère ainé et un deuxième frère plus jeune de 11 ans ; son père a eu une fille avec sa nouvelle compagne quand A avait 20 ans. A n'a jamais compris pourquoi son grand frère « *qui avait deux ans de plus, qui était infiniment plus baraque que moi et jouait de la lopette au fin fond du bus, il ne voulait pas savoir, pas voir et rien dire aux parents.*» à propos des coups et des humiliations qu'Agnès vivait dans le bus.

Amis :

A l'école primaire, A a une amie et un ami « *avec qui je faisais les 400 coups, à l'exception des périodes que je prenais pour moi, mais dans le cadre scolaire on était toujours fourrés ensemble.* ».

Dans la deuxième école secondaire qu'elle fréquente « *la première amitié que j'arrive à tisser dans ce collège, c'est au travers d'une bagarre pour une peccadille, avec un garçon qui est devenu mon meilleur ami…* ». Lui, ainsi que quelques autres garçons, sont restés de très bons amis qu'elle voit encore de manière hebdomadaire. Elle remarque que « *c'est vrai que c'est une constante que je dois à la formation de mes amitiés masculines, je crois qu'on s'est à peu près toujours d'abord foutu sur la gueule avant d'être potes.* ». Ses amis l'ont accompagnée dans le cheminement de sa première tentative de coming out, mais ils n'en ont ensuite plus reparlé lorsque A s'est mariée. Récemment, elle en a rediscuté avec eux et ils lui ont dit «'*on n'a jamais compris pourquoi tu t'es mariée, parce que tout du long de ton mariage, tu as joué à être une autre personne, et on t'a retrouvée aussi bizarre qu'on te voyait à l'école secondaire, avec les mêmes tics, avec la même façon de surjouer une virilité qui ne t'appartient pas –Je jouais les gros bras– et ce qui est beau aujourd'hui, c'est que tu as fini ton processus, c'est que finalement, tu t'es débarrassée de tout ça et tu es enfin toi-même. C'est beaucoup plus agréable de te voir enfin toi-même, que tout ce qu'on a pu traverser avant avec toi au travers de cette espèce de masque que tu portais en continu, et auquel on a fait semblant d'adhérer parce qu'on ne voulait pas te faire de la peine'* ».

Actuellement elle dit avoir plusieurs cercles d'amis, « *les anciens* » et ceux « *liés à sa sphère professionnelle*».

Enseignante :

A nomme sa maîtresse d'école quand elle était enfant qui « *peut-être même sans savoir pourquoi, laissait, ou me laissait la possibilité d'exprimer une certaine fluidité de genre* ». En classe, elle a l'impression qu'il n'y avait pas vraiment de séparation entre les filles et les garçons, à part pour les cours de gym.

Camarades de classes/école :

A explique qu'elle a des difficulté avec les garçons « *qui ont les meilleurs résultats en athlétisme* ». Elle ne se décrit pas comme une victime, car elle donnait *« plus de coups que*

j'en recevais… ». Elle comprend que « *ceux qui ne m'aimaient pas trop, plus tard j'ai appris que certains me trouvaient franchement bizarre, ceux-là je les tenais vraiment à distance, essentiellement au travers des bagarres* ».

A l'école secondaire, « *c'était l'horreur, car on faisait des déplacements en bus* » puisque l'école n'était pas dans le village. « *Le bus, ça a toujours été l'endroit où les plus grands du village, que je n'avais pas côtoyés en primaire et qui, manque de bol, redoublaient des années terminales, utilisaient pour me mettre sur la gueule, en bon français…* ». Ils se mettaient à plusieurs pour la frapper. Elle tentait de se défendre mais n'arrivait pas à les « *mettre les quatre au tapis* ». Les bagarres débutaient tout le temps avec des provocations sur son aspect physique : « *trop petit, trop chétif, avec une grosse tête en forme de boule, et eux étaient exactement l'inverse : très grands, très musclés, cons comme leurs pieds, mais très virils, et l'altercation venait en général d'eux* », mais elle répondait car « *il valait mieux avoir un physique chétif plutôt qu'être dans l'indigence mentale permanente* ». Ces altercations étaient quotidiennes et se sont arrêtées le jour où ils ont quitté l'école. Elle se souvient particulièrement d'un jour où « *après que l'on se soit battu, que je me sois fait aussi un peu rosser, ce jour-là ils ont décidé de me mettre du vernis à ongles sur les mains et les pieds. Il y a eu, je ne suis pas certaine s'il y a eu d'autres épisodes comme ça, où tout d'un coup on m'a eu collé des signes d'appartenance féminine sur le corps, peut-être une fois un peu de maquillage sur le visage, mais c'était vraiment une chose bizarre ce qui arrivait…* ».

Elle a terminé ses 2 dernières années d'école après avoir redoublé dans un autre collège où il y avait moins de bagarres, et tombe dans une classe « *d'attardés mentaux qui avaient certainement des quotients intellectuels décents*». A pense que son avantage était « *qu'ils sont tous persuadés que l'école d'où je viens, on est tous des brutes* », du coup on la laisse tranquille, «*on ne sait pas si je suis un type dangereux, si je suis un hurluberlu de première, mais au moins on me laisse tranquille…* » .

<u>Couple</u>:

Elle rencontre sa future femme à 28 ans, suite à sa première tentative de transition. Cette femme est mise au courant de cette tentative le lendemain de leur rencontre. A lui a « *raconté tant bien que se peut l'errance identitaire* » qu'elle a traversée, mais en la rassurant « *si tu es dans mes bras c'est que je dois être guéri.* » ; elles n'en ont plus reparlé par la suite. A se sent « *vachement bien avec cette fille* ». En 2006, lorsque A change de travail, petit-à-petit, elle « *commence à fuir* » et « *les laisse se démerder les deux (sa femme et son fils)* ». Ils

décident de déménager pour se donner un nouvel élan. Peu de temps après, sa femme est enceinte du 2ème enfant. A explique : « *J'entre dans une période extrêmement déprimée, systématiquement fatiguée, où je fuis les emmerdes, notamment en fumant des joints et en retrouvant mes vieux amis qui m'attendaient…* ».

Suite a ses premiers entretiens avec le docteur au département de sexologie dans un hôpital universitaire, A attend trois mois avant de l'annoncer à sa femme. Lorsque A est venue vers sa femme pour lui révéler qu'en fin de compte, « *elle n'était pas guérie* », « *ça n'a pas été une claque, ça a été un coup de batte de baseball…* ». Malgré cela, et après « *des phases classiques du deuil, le rejet, la colère, la recherche d'une autre solution, elle a toujours cherché à me prodiguer quelques conseils. Aujourd'hui c'est une amie.* ».

Enfant :

Son premier enfant arrive en « *2005 ou 6, excellente question ! J'aurais plutôt dit 2005 grosso modo…* ». A et sa femme font en sorte que l'enfant soit gardé par les 2 parents, et non à la crèche ou par les grands-parents.

Son deuxième enfant arrive en 2008, pendant la phase de remise en question du genre de A. Quand il arrive, « *ça doit être une des époques de ma vie je dois dire la plus lamentable…* ». Le bébé est aux soins intensifs et A rend visite à sa femme un quart d'heure par jour, mais ne passe pas voir son fils. Durant cette période, A explique avoir « *des réfléxes de plus en plus sexistes* » vis-à-vis de son épouse. A la tient à distance.

Pour A, l'avantage d'avoir des enfants aussi petits, c'est que « *finalement, les parents ne sont pas vraiment genrés. Alors maman, on sait qui c'est parce qu'elle n'arrête pas de te raconter qu'elle t'a porté dans son ventre, et papa c'est celui qui est à côté de maman.* ». Donc pour A « *le passage de il en elle n'a pas d'importance, il n'y a pas eu de tabou là-dessus* ». Il y a encore 6 mois, ils l'appelaient papa partout, et aujourd'hui, quand A les emmène avec son amie actuelle et que les enfants ont certainement bien saisi « *que papa et maman vont finalement se séparer et qu'ils entendent mon amie m'appeler par mon prénom, c'est plutôt A qui vient en premier, et puis à la maison ça reste vraiment papa.* ». L'ainé « *commence à se dire, socialement, mieux vaut l'appeler A –comme ça, ni vu ni connu, papa, personne sait que c'est mon papa, et comme ça tout le monde nous fout la paix. Je pense qu'il y a quelque chose là-dedans de plus simple à gérer.* ».

Amie actuelle :

Son amie ne l'a jamais « *vue autrement qu'en fille, ou que sous cette apparence féminine* ». A exprime aussi le fait qu'elle « *trouve formidable qu'une lesbienne se mette en couple avec une femme dotée d'un pénis…* ».

Communauté :

Lorsqu'elle se met en couple avec son amie actuelle, la communauté lesbienne trouvait que ce couple avait « *une configuration assez drôle* », parce que « *finalement, comment coucher avec une fille avec une génitalité mâle.. ?* ».

Dans les moments compliqués, elle a trouvé du soutien auprès d'hommes trans* en échangeant « *dans ces destins croisés, dans cette socialisation mouvante.* ».

2. Sphère juridico-politique

Médical :

Lors de sa première tentative de transition, elle croise un psychiatre avec qui elle *« essaie d'expliquer qui je suis, ce que je ressens, pourquoi je ne suis pas un mec dans un contexte où, pour la psychiatrie, il faudrait pouvoir donner une preuve matérielle physique indéniable qu'on est une femme, alors qu'on n'en possède ni l'éducation, ni la socialisation, encore moins le corps* ». Mais c'est une période où l'on sépare, au niveau psychiatrique, les trans primaires des trans secondaires. Les trans primaires sont ceux « *qui s'annoncent au psychiatre avant l'âge de 25 ans et qui ont toujours voulu être une fille et qui l'affirment, qui sont totalement efféminées, comme si on était, désolée du terme, mais une jolie petite lopette ou une tarlouze de première, parce qu'ils plaquent tout ce qu'ils voient sur des homosexuels très efféminés, et l'attendent de la part d'une femme transidentitaire*». Que cela soit au niveau de sa sexualité, de sa situation familiale ou de son âge, A « *ne correspond pas à tous ces stéréotypes, ni dans mon histoire de vie, ni surtout dans ce que je suis capable de lui dire…* ». Le psychiatre, suite à une évaluation, débouche sur le diagnostic « *où on est encore dans l'optique qu'on peut guérir les personnes d'une identité de genre ou de leur orientation sexuelle…* », en lui disant qu'après « *une bonne thérapie de renforcement de vos comportements masculins, vous allez voir que dans une année, il n'y paraîtra plus.* ».

Lors de sa deuxième transition, le docteur refuse la prise d'hormone après 9 mois de thérapie. Avec la « *la complicité* » de son généraliste, A peut s'en procurer.

Elle explique aussi les opérations de réassignation « *râtées* » car « *la qualité intrinsèque de l'opération va aussi conditionner l'accueil favorable ou pas que tu as de tout le processus de transition. Les personnes qui se suicident, c'est les personnes dont on a massacré l'opération génitale, alors que c'est ce qu'elles désiraient le plus au monde…* ».

Administration :

Pour A, « *le premier droit que j'ai gagné est celui d'être traitée comme une malade mentale ou comme un monstre, au sens de la définition de Michel Foucault. Et quand t'es un monstre ou une malade mentale dans cette société, ta parole, elle perd tout son crédit. Donc finalement, aujourd'hui, d'être assimilée aux autres femmes, ça me fait regrimper d'un rang dans ma classe sociale. En tant que femme, ma parole n'a pas énormément de crédit, en tout cas moins que celle d'un homme, mais nettement plus que celle d'une malade mentale, donc on peut choisir…* ». Pour elle, rien n'est prévu dans la société helvétique pour les LGBT. Sur le plan factuel, changer de prénom a été un travail intense qui a amené « *une dose d'énervement conséquent* » mais qui a certainement ouvert une voie facilitée pour les prochains. En effet, faire bouger la bureaucratie est un travail de longue haleine. Le plus beau cadeau qu'elle ait reçu c'est « *cet avis de droit à l'Office Fédéral de l'Etat Civil qui permet aux personne trans* de changer de sexe, d'état civil, sans mesure hormono-chirurgicale et qui permet de conserver des mariages préexistants, sans forcer les gens au divorce ou sans les forcer à commuer ce mariage en partenariat enregistré* ».

3. Sphère de l'estime sociale

Suite à la rencontre avec sa femme, A réussit à se réinsérer dans le monde du travail. Elle devient chef d'atelier mécanique, et *« donc brutalement, j'ai roulé dans un milieu professionnel où on parle de Monsieur P., pas forcément toujours avec respect, en tout cas pas toujours forcément avec du respect ressenti, mais au moins avec une certaine crainte, une certaine déférence…* » ; ce métier, A le considère comme un métier « *entre mecs* » et « *viril* ».

A l'arrivée du premier enfant, A souhaite baisser son pourcentage de travail, mais le patron « *attire mon attention sur le fait que je vais ruiner mon avenir pour les beaux yeux de cet enfant* », et que c'est hors de question qu'elle assume un poste à responsabilité à ce taux-là. Elle se retrouve alors dans une situation complexe, se sentant « *mobbée par tout le monde* ». Elle retrouve, en 2006, un autre travail.

Le chef de cette entreprise acceuille bien sa transition. Le moment où elle s'assume complètement en femme correspond au moment où le patron vend la société. Elle demamde à la nouvelle direction de pouvoir alors être insérée en tant que femme mais « *la réponse ne se fait pas attendre, tu pars ou on te vire ?* ». Etant très bien protégée juridiquement et par les associations, ils lui trouvent « *un poste alibi dans une société fille de l'entreprise. Et finalement, c'est en mars 2011 que je démarre ma vie de femme à plein temps, y compris sur le plan professionnel* ». Elle pense que la nouvelle direction « *ne voulait pas prendre le risque de faire travailler une personne trans* en relation avec la clientèle* ».

A explique qu'elle a vécu des situations « *ubuesques à l'interne de l'entreprise* ». En effet, sur 2 jours de formation et de team building, elle a par exemple donné un cours le mercredi, où elle « *était priée de le faire en costume-cravate, Monsieur A, le type qu'on respecte –celui qui sait, celui dont les amitiés avec certains sous-directeurs font qu'il peut bosser en dehors du règlement de l'entreprise– et qu'il n'y a qu'une seule chose qui est importante : le résultat, et puis le fait qu'il a beaucoup de connaissances…* » et le jeudi, dans un exercice de team building, A est en femme et il a suffi « *d'être en robe, en jupe, en tailleur, pour perdre brutalement 95% de son intelligence par rapport au jour d'avant où on travaillait en costume-cravate !* ». A explique que le rapport avec ses collègues était le suivant : « *le mercredi, c'est moi qui donne les cours. Je ne ressemblais même pas à un homosexuel très efféminé. Je ressemblais à une femme costume-cravate, c'était ça qui était hallucinant. Mais tout le monde faisait mine de croire que j'étais encore un homme alors que le lendemain, lors d'un exercice en groupe, le but du formateur, ce qu'il veut voir, c'est comment la hiérarchie s'organise dans le groupe, quels sont les liens entre les individus, les rapports de force et au cours de l'exercice, c'est marrant, parce que d'un côté, j'ai un de mes collègue ultra viril, ultra masculin, qui brutalement a surgi de la masse, qui n'avait pas les bonnes solutions mais qui parlait très fort, et de l'autre côté, y avait moi qui, avec ce timbre de voix féminin, a plus de peine à s'imposer qu'un homme, surtout dans un contexte un peu bruyant et qui suis aussi un leader naturel* », pour se faire entendre, elle doit faire appel à des postures physiques masculines.

A a également pu expérimenter ce type de situation dans son travail actuel au sein d'une association faitière LGBT. Par ailleurs, elle dit « *bénéficier de la reconnaissance de ce que j'ai pu faire et de mes qualités politiques* ». Elle nomme tout de même le fait que sa candidature en tant que femme trans* n'a pas premièrement été retenue et/ou fait l'unanimité, et qu'elle « *a du en faire 2 fois plus* » qu'une homme. Ça lui donne « *envie de péter la gueule*

au mec qu'on félicite alors qu'il a rien foutu. Putain, n'essayez pas de me prendre mes lauriers ! ». Par contre elle trouve « le challenge intéressant ».

Par ses actions politiques, A espère avoir sa revanche « *au travers d'une citation dans un livre d'histoire contemporaine ! D'avoir laissé une trace ! A c'est pas de la merde ! Elle s'est donnée, elle a droit à une note en bas de page !* ».

Elle dit avoir trouvé de la reconnaissance dans la sphère professionnelle, «*j'ai le sentiment, par ces échanges que j'ai avec un certain nombre de femmes et d'hommes, d'être enfin reconnue comme personne brillante, et que ça sert à quelque chose… ».*

4. Religion

A ayant « *un côté très spirituel* » et s'étant « *donné les moyens d'approfondir la foi chrétienne* », elle voit l'arrivée de sa femme dans sa vie comme « *un don de Dieu, une réponse à toutes mes prières ».*

5. Redistribution

A explique qu'elle n'aurait pas eu la carrière actuelle qu'elle a en tant qu'homme, qu'elle n'aurait « *jamais eu le courage de le faire* ». Au sujet de la médiatisation qui entoure sa profession : « *il faut être tarée pour s'exposer comme ça* ». Elle ne l'aurait donc « *jamais fait* ». A l'exprime ainsi : «*j'avais tellement peur, par rapport à mon statut d'employé, je veux dire, je suis pas quelqu'un qui a les couilles d'être entrepreneur. Parce que je n'ai pas ce génie du business… j'ai pas envie et j'ai trop peur. Même si j'avais une idée de génie, j'aurais trop peur de la commercialiser par moi-même, et donc ne plus être employée. Et l'avantage, ce qui m'a permis de me réaliser, c'est d'être employée de XXX (organisation faitière) en tant que militante, et tout en me disant que c'est ton dernier job en tant qu'employée. Parce qu'il n'y a plus aucun patron qui voudra de toi ! Pas parce que tu n'es pas capable, mais parce que tous sauront que tu es capable…* ». A ne s'estime donc « *plus employable* » car trop « *dangereuse et trop affirmée* ». Elle conclut que son prochain emploi, « *c'est conseillère nationale.* ».

6. Normes

Socialisation :

A raconte qu'à 5 ans, elle a évoqué « *cette idée folle, cette envie d'être une fille comme les autres* ». Pour le père de A, «*les filles, c'est quand même toujours le statut inférieur, c'est quand même toujours celles qui font à manger, qui s'occupent de tout, c'est celles qu'il ne faut pas être pour lui…* », et il lui fait *« comprendre que ce désir d'être une fille, il ne peut pas l'entendre, il ne peut pas l'accepter. Par certains autres côtés, il me met en garde en disant 'voilà quelle est la position réelle des filles dans la société. Toi mon fils tu ne vas certainement pas descendre d'une classe sociale, tu ne vas quand même pas finir comme ta mère, ce n'est pas un exemple. Moi je suis un exemple !' ».* A se questionne sur la propre socialisation au genre de son père et l'impact de l'éducation qu'il a reçue au vu de son sexisme. A bénéficiait de beaucoup de liberté avec sa mère, « *une fois les devoirs faits, elle nous laissait aller jouer dehors, non seulement sans surveillance, mais où on voulait dans le village* ».

Après sa première tentative de transition, A essaie de « *ne pas penser, gommer, repartir le plus possible dans une certaine forme de virilité en société.* ».

Socialisation au nouveau genre :

Elle a eu la possibilité « *d'explorer durant l'enfance, parce que dans le village où je vivais, et surtout ça remonte maintenant gentiment à 34 ans, les circonstances étaient que les garçons et les filles se ressemblaient beaucoup : les jeux, l'environnement étaient très fluides…* ». La mère de A l'inscrit « *d'office* » à un cours de danse classique où elle a pu « *exprimer pleinement une fluidité de genre* ». Cette période, qu'elle nomme « *de liberté* » et « *sans tabou* », lui permet même « *de mettre des ballerines pour aller en classe* ». Cette exploration « *sans vraiment savoir ce que je faisais, ce qui était à ma portée. J'ai exploré ce que l'on appelle de manière très stéréotypée 'j'étais jeune fille'* ».

Vers 11 ans, un 3ème enfant arrive dans la famille, ce qui lui permet d'avoir plus de liberté, « *je l'ai mise à profit pour être souvent en forêt, toute seule, généralement habillée en fille avec une robe et compagnie…* ». Elle va régulièrement à vélo dans les villages avoisinants où elle n'est pas connue, reconnue, et vivre « *un ballon d'oxygène* » en volant des habits « *sur des cordes à linges* » pour vivre ses expériences de travestissements.

Après la prise d'hormones et les séance d'épilation au laser, au moment où « *je perds complètement ma barbe après une séance d'épilation laser, j'ai enfin la possibilité de me réapproprier mon visage, et petit à petit le reste du corps. C'est un processus qui prend facilement trois ans de se réapproprier son corps. Mais je dirais qu'à partir du moment où j'arrive à retrouver mon visage, celui que j'aime, celui avec lequel j'ai du lien, ça a du sens, à partir de ce moment-là, effectivement, mon expression de genre vire complètement fémini.* ». A continue à aller travailler en costume-cravatte, mais en s'octroyant des plages « *de liberté… je ne les vis déjà plus en mec, ou de moins en moins.* ».

Le fait que sa transition soit bien acceptée par son patron lui permet de continuer sa féminisation, « *tout en essayant de garder les 2 aspects* » ; « *finalememt, c'est une période où j'utilise tous ces moments libres et où je peux enfin commencer de profiter de mon physique féminin pour approfondir les liens sociaux, commencer à faire mon éducation de femme dans ce bas monde…* ». Au bout de quelques mois, A se rend compte qu'il est complexe de garder ces deux aspects. Se sentant très bien en femme, elle pense que « *c'est le moment de tuer le mec* ». Son appropriation de son nouveau genre, elle la définit ainsi : « *ma construction identitaire, ça a été quelque chose de particulièrement important, parce que c'est un déracinement total, on ne vit pas en tant que femme comme on vit en tant qu'homme. Ça n'a juste aucun rapport. Ce n'est pas le même rapport au monde, le même rapport au corps, pas le même rapport dans les relations inter-personnelles. En tant que femme, c'est génial, tu peux regarder tout le monde, tu peux regarder les filles, tu peux les détailler comme tu ne pourrais jamais le faire en tant qu'homme, en tant qu'homme, la fille, elle appelle les flics !* ». Etre une femme pour une personne trans* est compliqué d'après A, et elle met en avant différentes étapes pour quitter le genre « *d'avant* » : « *c'est une question de fringues au départ, c'est une question de caractère sexuel secondaire en 2ème lieu. Tout d'un coup, on voit que les difficultés sociales arrivent à cause de la voix, et puis on s'imagine que ça suffit. Mais quand on a fait que ces 3 choses-là, on est complètement handicapé socialement parlant, on doit entrer en relation avec l'autre, on n'est jamais juste. Et tout ce travail de réapprentissage, comment je dois m'adresser à quelqu'un quand je suis joyeuse, quand j'ai quelque chose d'important à dire, comment couper la parole, comment argumenter sans être agressive et passer pour une castratrice, comment ne pas attirer la jalousie des autres femmes sur moi à peine j'ai ouvert la bouche, c'est compliqué, et donc ça façonne vraiment les deux côtés du miroir…* ». A parle donc « *de perte de repères* » puisque ce qui marchait avant ne fonctionne plus, tout est « *déconstruit* ».

Sa femme lui a « *donné les règles basiques pour une femme qui arrive dans sa vie à 40 ans, elle m'a évité les fautes de goûts, les gamineries, toutes ces étapes de petite fille entre 8 et 20 ans, je les évitées…* ». De manière générale, elle voit sa socialisation ainsi : « *j'ai changé les aspects cosmétiques, j'évite les gros mots, j'utilise la grossièreté en dernier recours et à bon escient, j'évite la confrontation physique même si, franchement, je crois que j'aimerais bien me friter physiquement de nouveau !* ».

A explicite que la dernière phase de sa transition, qui est la vaginoplastie, a été effectuée principalement à cause de « *la pression sociale* », car elle ne voyait pas « *où est le problème d'être une femme à pénis, tant sur le plan émotionnel que sur le plan factuel, car ça n'empêche pas de s'identifier pleinement à une femme.* ». Par contre, suite à l'opération « *il faut réapprendre à découvrir une partie de son corps* ». Appréhender ce nouveau corps construit « *de quelque chose qui n'existait pas* » est complexe pour elle et son amie.

Perte/gains :

Elle parle de la relation homme/femme lors de réunions : « *j'ai vu les mecs commencer à me couper systématiquement la parole. Finalement, j'ai trouvé qu'une seule solution, parce que je ne voulais pas m'énerver et réutiliser quelque chose qui pouvait me raccrocher à une expression de genre masculin, j'ai donc attendu un trou, un blanc dans la conversation de ces messieurs. Tout d'un coup, je me suis levée, je les ai regardés, je leur ai expliqué gentiment, clairement, en disant 'je vous rappelle une notion de base, Messieurs, quand maman parle, les enfants se taisent, toujours ! Je ne supporte pas l'impolitesse !'* ». Par ailleurs, ce qui la satisfait vraiment dans le fait d'être une femme c'est « *la liberté de parole* » car « *un mec ça doit être sérieux* », alors « *qu'une fille, on va lui demander de s'épancher par la parole, de laisser sortir ses émotions…* ». A pense que c'est ce qui fait qu'elle est passée « *d'une personne introvertie stade maximum à extravertie, c'est une véritable libération !* ».

Vision de la société :

A explique que les filles actuelles ne peuvent pas saisir ce qu'est vraiment le féminisme, car nous sommes dans une certaine « *intériorisation de l'homophobie ou du sexisme* » ; pour elle, le sexisme est « *insidieux* ». C'est un travail de longue haleine car *« c'est tous les jours en continu, une petite goutte qui vient dire aux filles, t'es moins bien que les mecs, tu vaux moins qu'un mec, t'arriveras moins loin qu'un mec, tu sais pas faire les*

choses aussi bien qu'un mec, et ça ruine la confiance en soi depuis le plus jeune âge. Et aujourd'hui, la majeure partie des filles, elles ont juste intégré qu'elles étaient pas les égales des hommes et qu'elles ne le seront jamais… ». Lorsque nous abordons les noms donnés aux différents corps de métier, apparaît celui de sage-femme, utilisé pour les hommes au lieu de maïeuticien ; A déclare : « *quel est l'homme sain d'esprit qui aurait envie d'occuper un métier éminemment féminin ?* ».

Enfin, pour A, cet « *hétérocentrisme* » de la société « *rend toute la population LGBT invisible »,* et elle a ainsi *« adapté sa génitalité pour satisfaire les normes légale*s » afin de correspondre corporellement à ce qui est censée composé le corps d'une femme. Elle est également triste de voir que « *l'être humain a perdu en quasi totalité la faculté* » de décoder les attentes par rapport au langage non-verbal. Ce qu'elle entend par-là, et faisant le parallèle avec le monde animalier est que, selon elle, nous ne sommes plus à même de saisir ce qui peut se jouer chez une personne au-delà de la communication purement verbale.

Vision du genre :

A retrouve, en 2006, un autre travail mais se « *considère très rapidement en porte-à-faux vis à vis de mon identité de genre, par rapport à ces attentes du masculin, je me retrouve dans le même schéma de vie que mon père que je déteste à cette époque…* ». « *Je sens la pression de mon épouse, de ses parents, de mes propres parents, qui m'incitent à accomplir ma destinée d'homme qui pourvoit à l'entretien. Je me retrouve à singer des stéréotypes sexistes, je suis totalement coupée du lien que j'avais pu tisser avec mon enfant.* ».

Elle explique qu'elle s'entend très bien avec les garçons mais qu'en groupe, « *c'est pollué par les réflexes sexistes qu'ils ne perçoivent pas à quelque part, moi avant, je ne les percevais pas forcément non plus, j'en percevais certains, et de loin pas tous, et certainement pas avec la même acuité que je les perçois aujourd'hui !* ».

Même si A s'estime bisexuelle, elle trouve « *psychologiquement insupportable d'avoir un mec* » à ses côtés, et ceci par « *la manière dont je vois les hommes, la manière dont j'ai partagé le vécu, l'éducation. La gestuelle, le langage gestuel que je perçois, me déplaît souverainement. Ce que je vois dans leurs yeux, la manière dont ils voient les femmes, dont ils envisagent les femmes, me déplaît…* ». Elle ne se verrait pas vivre avec un homme, car c'est elle qui « *devrait vivre avec lui dans ce rapport de force inférieure* ». Dès lors, A se sent plus à l'aise en couple avec une femme, car elle ne « *rentre pas dans cette compétition, et on peut*

faire valoir nos individualités par nos qualités personnelles intrinsèques ». Parlant de la condition féminine, elle ajoute : « *tu es un être de moins de valeur qu'un homme intrinsèquement parlant* ». Pour ce qui est de la construction du genre, A pense que voir son *« sexe entre les jambes et pas le voir, y a quand même une différence dans l'appropriation du corps* ». Selon elle, la femme « *porte la culotte à l'intérieur de la maison* » et passe « *à celle qui est soumise, à celle qui est le faire-valoir* » à l'extérieur. Tandis que pour l'homme, « *l'expression de la masculinité est complexe, d'autant plus que la société attend d'un mec qu'il soit fort* ». A a eu l'impression qu'elle devait « *intérioriser le sexisme ambiant et se dévaloriser* » pour être femme. Ce qui est compliqué selon elle, c'est que « *les filles sont très fortes pour entretenir des liens très basiques. Mais l'enrichissement intellectuel, de développement mutuel tel qu'on le retrouve dans des groupes de garçons, où ça partage beaucoup les expériences autour d'une bière au bistrot, c'est un truc socialement qui n'existe pas chez les filles* ». D'après A, la femme « *n'est pas censée penser… il reste une injonction de la société, elle est là pour procréer…* ». Mais ceci *« c'est de la construction* », parce que la société continue à fonctionner « *sur ces stéréotypes de l'émotionnel chez la femme, de ses qualités linguistiques, de son empathie.* ». Par ailleurs, A évoque le fait que *« les filles aujourd'hui, comme par le passé, on parle toujours à leur place. Elles sont rares les adultes, les vraies femmes adultes*». En tant que femme, dans une situation complexe, on peut « *systématiquement tirer son épingle du jeu de toutes les situations de la vie* » en jouant « *la potiche* » : « *il suffit de rien faire et de faire un sourire, et en général, il se passe quelque chose quand tu es une femme…* ».

Même si A se questionne sur ces considérations sexistes, en lien peut-être avec son enfance, elle « *n'arrive pas à les dépasser* ». Pour elle, une personne trans* reste une personne trans*, elle se définit comme une femme trans* car «*l'éducation que j'ai reçue pendant l'enfance, elle pèse encore de tout son poids* » et donc « *la personne qui m'appréhende uniquement sous le prisme de la femme dont j'ai l'air, se trompe lourdement* ». Selon A, il faudrait l'appréhender « *avec les deux prismes, masculin/féminin.* ».

Faux-semblants :

Lors d'un exercice de team building, n'étant pas écoutée, A se rappelle : « *je m'énerve à fond, toujours avec ma petite voix et vraiment je prends des postures physiques, postures vocales très masculines, quand même, 'mais putain, nom de Dieu, vous allez m'écouter quand même, bande de couillons ou bien ? C'est pas parce que l'autre gros con, qui est un collègue*

que j'aime et que je respecte beaucoup, est en train de vous induire en erreur qu'il faut vous dispenser d'écouter celle qui sait ! Alors je sais que ça vous fait mal, parce que dans le groupe d'en face, vous êtes tous des mecs et que ça vous fait mal au sac d'écouter une gonzesse ! Mais écoutez-moi quand même ! Je vous rappelle qu'il y a 48 heures en arrière, vous me considériez comme étant pleinement un mec ! Donc suivez ce que je vous dis maintenant !' ».

A explique comment, lors de la transition, la personne se retrouve dans une position de fragilité : « *ce qui rend les personnes trans* identitaires rarement crédibles, c'est que justement, sous l'action hormonale, on est dans cette période de 2ème adolescence avec des souhaits d'adolescent, et puis qu'on les suit et tout ça, ça crée tout un environnement vestimentaire, dialectal, postural, qui nous rend pas crédibles, alors que c'est un moment où on a justement besoin d'être tout de suite crédible et ça, grâce au conseils de ma femme, je l'ai évité en grande partie !* ».

En poste pour une organisation faitière, A doit régulièrement préparer des argumentaires politiques et dit que, dans ces phases-là, étonnement elle n'est « *pas régulière dans sa prise d'hormones d'œstrogènes, alors que les compléments de testostérones* », elle ne les oublie pas. Ceci l'amène à « *certaines pertes de sensibilité* » dans ses propos politiques.

7. Coming out social

Le premier souvenir de A remonte à ses 5 ans. Elle a eu « *l'opportunité d'exprimer une seule et unique fois* » à sa mère, et c'est « *quelque chose qui est sorti avec violence et qui a fait l'objet d'un tabou intégral par la suite* » et ceci jusqu'à la fin de sa transition. Elle a l'impression que son « *histoire de personne trans* démarre à l'orée de ses 5 ans, brutalement.* ».

Elle fait une première « *tentative de transition à l'aube des années 2000, avec tout le processus de coming out* ». Elle ne trouve pas de modèles pour s'identifier avec une personne vivant la même chose qu'elle : « *de tant à autres on a besoin d'un modèle positif pour se lancer dans des choses scabreuses…* ».

Elle explique « *que le miracle de l'ocytocine* » permet de « *mettre en sommeil ce qui pourrait encore faire mal* » et de se cacher « *derrière un petit nuage* ». Elle continue ses travestissements, mais cela n'engendre pas « *toutes ces interrogations en continu* ». Elle ressent moins les symptômes de sa fibromyalgie.

En 2005, A fait un pneumothorax qui l'envoie à l'hôpital plusieurs mois. Quand elle revient, elle n'a « *plus l'envie de continuer comme par le passé, plus la force physique de le faire* ».

Lors de l'arrivée de son 2ème enfant, c'est une période de sa vie qu'elle qualifie ainsi : « *je suis ultra inconfortable dans mon identité de genre masculin, je ne me supporte plus comme ça, je ne supporte plus d'avoir perdu ma place, 'd'avoir perdu ma femme', voilà t'y pas qu'on m'annonce qu'il y a un deuxième mioche qui va encore complexifier la donne. Et là, je me sens juste pas la force de continuer toute cette comédie…* ». Elle tombe sur une émission à la TV, un témoignage auquel elle peut s'identifier, et là, elle « *s'effondre* ». Deux jours après, elle appelle une unité hospitalière spécialisée mais « *Non pas pour leur dire 'Je veux faire une transition, j'aimerais pouvoir vivre mon identité de genre, non, je fais exactement l'inverse. Je les appelle en leur disant voilà, aujourd'hui j'ai une situation de vie, j'ai une femme, j'ai deux enfants, le deuxième est en route. Il y a dix ans en arrière, quand j'ai consulté, le médecin avait parlé de guérir de ma transidentité et bien je crois que c'est le moment de rentrer en thérapie, guérissez-moi, parce que là, je mets tout le monde dans la merde !* ».

A nomme le fait que de « *ne pas pouvoir exprimer son genre, ne pas pouvoir exprimer son ressenti le plus profond, je crois que je ne connais pas de peine plus sévère. C'est comme être amputée de soi-même et d'être condamnée à vivre dans un corps qui ne t'appartient pas, parce que tu ne peux pas faire de liens avec* ».

Pour elle, « *je l'ai caché, et du moment que je vole en éclats, au moment où je prends conscience que mon identité de genre masculine est un simulacre, malgré toutes mes tentatives pour raccommoder les trous que… Que j'arrive plus à empêcher cet écran de fumée de se lézarder et compagnie… Que j'arrive plus à maintenir cette intégrité mentale, à ce moment-là, j'ai pas le choix… Du coup, tu l'affrontes parce que d'un côté, dans mon passé, j'ai quand même fait un certain nombre de TS réelles ou fantoches, et au fond de moi-même, je sais aussi que je ne suis pas capable de me supprimer. J'en ai ni la force, ni le courage. Et à quelque part, quand j'arrive plus à maintenir cette intégrité mentale, le plus simple, c'est juste affronter le problème…* ».

A explique la prise de conscience de comment on se ressent homme ou femme : « *la première piste c'est le ressenti, je veux dire, quand même, depuis mon plus jeune âge, je suis très symptomatique d'une personne trans*… du fait qu'avant même d'être pleinement*

consciente qu'il y a un truc qui cloche, et que je préfèrerais être l'autre, et l'autre point, c'est la capacité d'adaptation par rapport au corporel, le problème il est pas dans la tête, il est vraiment sur le corps, et quand ça colle d'entrée de jeu et que ton identification se fait, c'est à mes yeux un peu dommage, parce qu'on apprend nettement mieux quand ça colle pas tout de suite et qu'on cherche, mais c'est certainement les 2 grosses différences majeures entre les cisgenre et les transgenres. C'est la première idée, idée qui surgit spontanément, et c'est la capacité d'adaptation par rapport à ce que le miroir nous renvoie. Mais du reste, l'éducation, les parents, l'entourage, on va chercher très loin ce qui se passe, parce que je ne vois pas où sont les différences. ».

Lorsque l'on aborde l'aspect « *irréversible* » de la transition, A nomme le fait que certains soirs, c'est compliqué de se sentir « *handicapée* », car elle n'a pas le même bagage que les autres petites filles. Pour A, il faut « *énormément de courage et de détermination pour aller contre la norme sociale, pour aller contre les autres… »*. Elle dit ne plus supporter que la société parle de la communauté LGBT « *en notre nom, en croyant savoir, en croyant bien faire !* »

8. Sexualité

A explique que c'est compliqué de faire face au fait que ses nouvelles parties génitales ne sont pas parfaites. A s'estime « *clairement bisexuelle, les êtres humains* » l'attirent. Mais elle explique, suite à ce qu'elle a pu évoquer sur sa vision des hommes, que « *ceux qui m'attirent le plus sont en général homosexuels. Je n'ai pas de limitations non plus, parce que je pourrais sortir avec un mec trans opéré ou pas, ça n'a pas d'importance. Je pourrais aussi sortir avec une fille trans, opérée ou pas. Je pourrais sortir avec une personne qui n'a pas de genre, qui ne se définit pas…* ». Au-delà de cette « *putain de monogamie* » qui est « *contre nature* », A estime que les personnes qui n'aiment qu'un « *phénotype* », elle leur dit : « *vous n'êtes pas fini, il vous manque un bout* !».

<u>Autres points émergents</u> :

« *Penser pouvoir catégoriser les personnes trans, la manière dont on l'a fait en séparant travestis, transgenres, transsexuels opérés, c'est une foutaise monumentale. Parce que c'est un continuum, c'est le même continuum qui mène de l'hétérosexualité à l'homosexualité ou inversement. Je veux dire, on est tous et toutes légèrement bi, ou plus*

clairement, des études ont montré qu'il n'y a que 10% qui ne sont que purement hétéro et 10% purement homo, tout le reste, on est bi mais on le dit pas, on le fait pas, on ne passe pas à l'acte tout le temps. Et pour finir, il n'y a qu'une toute petite tranche qui comprend qu'on a un peu le cul entre 2 chaises, mais qu'on va le vivre bien. Et la question trans-identitaire, elle est comme ça, on est obligé de jongler et de composer entre des choses qu'on a acquises de manière inconsciente pendant l'enfance. ».

Quant à la définition de la personne trans * : est-ce un genre à part entière ? « *ça ne dépend pas d'une étiquette, ça dépend pas d'une nouvelle norme qu'on a envie de coller sur les personnes transgenres, ça dépend de la personne transgenre, de qui elle est, de comment elle se ressent. C'est vraiment… c'est de l'autodéfinition. C'est pas l'étiquette qu'on te colle dessus, et je connais autant de personne trans* qui vont te dire que l'état transgenre, c'est juste pendant la transition et qu'après, ils sont ou des hommes, ou des femmes issues de ce phénomène. Alors que moi, je me ressens comme n'étant ni l'un ni l'autre. Je ne suis pas plus homme que femme, je suis une femme trans*. Je ne suis pas schizophrène, j'ai eu 2 vies, 2 expériences de la vie diamétralement opposées, 2 manières de concevoir la vie, 2 éducations, j'ai encore aujourd'hui, 2 manières possibles de pouvoir réfléchir…* »

Yves

1. Lien filiation/électif

Il évoque une enfance difficile. Il ne se sentait pas à sa place. Y est un enfant diagnostiqué par la suite HPI. Il se décrit comme un enfant « *extrêmement sensible, extrêmement vulnérable en fait face aux émotions* ». Durant l'adolescence, il vit une période très compliquée : « *c'était un peu la catastrophe, je ne savais plus où j'en étais. En fait, j'ai été hospitalisé dans un centre psychiatrique pour adultes alors que je n'étais qu'un adolescent* ».

<u>Parents</u> :

Ils l'ont très vite orienté vers un psychologue car il faisait des crises. Il se sent plus en lien avec eux depuis qu'il a fait son coming out social. Il dit qu'ils avaient des difficultés avec lui, que sa maman lui a avoué un jour : « *je n'arrivais pas à t'aimer, je n'arrivais pas à être bien avec toi, il y avait quelque chose qui n'allait pas* ». Le fait qu'il ne se laissait pas coiffer

ou habiller poussait sa maman à penser qu'il la rejetait. Il explique qu'il n'a pas communiqué énormément et les a plutôt mis « *devant le fait accompli* » ; « *j'ai plutôt fait les choses et puis je les ai mis devant le fait accompli. Si c'était à refaire, je ferais autrement. Mais en fait, si c'était à refaire, je n'arriverais pas à refaire autrement* ». Ils ont maintenant d'excellentes relations.

Frères :

Il était très jaloux de ses frères. Jusqu'à l'âge de treize ans, il a eu une très bonne relation avec un de ses petits frères qui a 16 mois de moins que lui : « *on a été élevés presque comme des jumeaux* ». Leur relation se détériore quand Y commence à sortir avec sa copine actuelle. « *En fait, on s'est ensuite un peu perdus de vue. Je n'ai pas retrouvé une relation avec lui encore maintenant. C'est quelqu'un de très bizarre, un grand mathématicien, on a de la peine à discuter. Après, est-ce à cause de moi ?* ». Il entretient une bonne relation avec son autre frère cadet : « *avec lui, ça va très bien, extrêmement bien, même si… y a des non-dits parce qu'on communique pas, mais on s'entend extrêmement bien.* ».

Amis :

Quand il a pu rejoindre l'équipe de foot, « *à partir de là, je me sentais assez bien parce que j'avais des copains* ». Y entretient encore maintenant de bonnes relations avec ses camarades d'université qui faisaient en sorte de l'entourer : « *ils voulaient pas me mettre dans d'autres situations. Ils voulaient pas que je doive aller avec un gars que je ne connais pas, qui était pas au courant* ». Y parle également d'amis qu'il côtoie depuis longtemps, avec la sensation qu'ils lui parlent davantage des problèmes qu'ils peuvent rencontrer avec les femmes.

Petite amie :

Son amie a une place importante. Elle est là depuis le début de son voyage : « *ça fait 7 ans qu'on est ensemble, elle a toujours été au courant que je me sentais garçon* ». Ils font les mêmes études, ce qui a facilité les absences lors des opérations par exemple. Il dit également qu'elle l'a aidé face aux autres. Elle a joué un rôle important dans des moments « stratégiques » comme les vestiaires, les douches, les camps de ski, afin que Y puisse préserver son intimité. « *Elle est incroyable, elle est différente des autres personnes* ».

Il ne se voit pas porter un enfant : « *j'ai une amie moi, c'est pas comme si j'étais homosexuel* », lorsqu'il évoque la possibilité de congeler des ovules. Ils ont le projet de faire des enfants mais « *il faut réfléchir à comment amener la chose pour les enfants pour ne pas cacher de choses* ».

Famille élargie :

Il entretient actuellement une très bonne relation avec ses beaux-parents. Auparavant, le lien avec sa belle-mère était compliqué : « *on ne s'entendait pas du tout bien avant, elle me rentrait tout le temps dedans, et puis je lui ai dit 'écoute, ça fait 23-24 ans que je vis avec moi-même, et j'en sais un peu plus où j'en suis que toi tu le sais' et puis elle s'est tout de suite tue et depuis, ça va extrêmement bien.* ». Son beau-père le considère « *presque comme son fils* », avec qui il entretient des relations hebdomadaires. Mais Y ne parle pas de sa situation avec eux.

Communauté :

Il dit avoir très peur d'être militant ; il verse de l'argent à l'association mais en reste là. « *Jamais j'irai tenir un stand parce que je suis très content d'avoir ma vie comme ça.* ». Il ne ressent pas le besoin d'appartenir à ce cercle social.

2. Sphère juridico-politique

Administration :

A l'université, les démarches ont été faciles. Dans le canton de Berne *« j'ai eu mon changement de prénom avant l'hystérectomie, ce qui normalement n'est pas possible. J'ai eu une juge, que j'ai réussi à convaincre, elle m'a invité à venir la voir et je lui ai expliqué et puis voilà* ». En effet, il devait s'inscrire dans une haute école et il lui fallait une pièce d'identité rapidement, « *je devais réussir à contourner le fait que dans la loi, on ne peut pas changer d'état civil si on n'est pas stérile* ». Il a pu s'appuyer sur la politique zurichoise en obtenant les documents par le biais d'une cousine de sa copine qui se trouve être procureur. Il a dû défendre sa vie actuelle, mais dit aussi qu'il a certainement eu de la chance de devoir faire ces changements dans le jura bernois car « *dans les cantons lémaniques, l'administration est un peu fermée* ». Il a « *même eu les faveurs après pour le passeport. Ils ont fait plein de trucs chouettes* ».

Médical :

Il a vécu ce rapport aux administrations de manière positive, sauf avec son assurance médicale de l'époque : « *c'est la catastrophe* ». Il est très satisfait par ailleurs de celle qu'il a actuellement, « *ils acceptent tout alors que chez l'ancienne, j'ai dû faire des recours, par le tribunal, etc., pour qu'ils acceptent de me rembourser parce qu'en fait, pour la mastectomie, je dois aller en privé parce qu'en public, je devais attendre 6 mois et ça me faisait louper une année d'uni* ». Suite à des recours, il a obtenu qu'on lui rembourse la moitié des frais il y a une année. Le remboursement effectif a eu lieu il y a peu, suite au fait qu'il a pris un avocat. Il explique que l'assurance pensait pouvoir jouer sur les délais : « *ça ne faisait pas deux ans que j'étais suivi par un psychiatre, sauf qu'en fait c'est valable que pour la chirurgie de réassignation, alors que la mastectomie c'est pas une opération de réassignation* ». Y a eu très peu de contact avec son psychiatre, et ils en entretiennent juste pour satisfaire l'assurance.

3. Sphère de l'estime sociale

La scolarité a été compliquée. Y a fait par la suite des apprentissages, puis après avoir mis des mots sur la question de la transidentité vers 20 ans : « *j'ai mis la priorité sur ma vie professionnelle, maintenant si tu veux faire quelque chose, maintenant si tu veux pouvoir faire quelque chose* ». Il a dû faire la mastectomie rapidement car « *c'était obligé à cause des études de sports, parce que dans la pratique sportive, c'est clair que si tu dois faire des agrès, tu dois faire agrès fille ou agrès garçon. Je voulais faire agrès garçon alors que j'avais beaucoup moins de force que les autres garçons* ». Le fait d'avoir effectué son passage lorsqu'il était à l'université a certainement facilité les vécus : « *ce n'est pas le même milieu que si on est dans le bâtiment* ». La direction de l'université lui avait en outre donné les clés des vestiaires des profs.

Il met un point d'orgue sur sa vie professionnelle : « je fais passer avant ma vie professionnelle, avant l'opération, car sans vie professionnelle, les opérations elles servent à rien en soi. ».

4. Religion

Ne l'évoque pas.

5. Redistribution

Complexe à définir car Y est aux études.

6. Normes

Socialisation :

Enfant, Y voulait faire du foot mais ses parents n'étaient pas d'accord jusqu'à ce que 2 filles intègrent l'équipe de son frère : « *Non, les filles ne font pas de foot. Et puis pour moi, c'était difficile à accepter* ».

Sa maman le voyait comme une petite fille, « *elle voulait me coiffer, je ne voulais pas, elle voulait me mettre des petites robes, je ne voulais pas* ». Il dit avoir eu de la chance de grandir dans un village de campagne « *pas trop confiné dans des stéréotypes, même s'il y a eu l'histoire du foot, globalement tous les enfants du village allaient jouer ensemble* ».

Gain/perte :

Il parle du corps, du culturisme dans le sport « *je trouve que certains garçons se rendent pas compte à quel point c'est cool le fait de ne pas prendre de poids… Le fait d'avoir beaucoup plus de force… J'ai une autre vision du doping maintenant, j'ai fait l'expérience du doping* ».

Il dit avoir gagné beaucoup en force : « *je peux aller plus vite, je peux utiliser mes capacités, je suis nettement meilleur en sport en général* ».

Vision de la société :

Il estime que certaines professions médicales ne sont peut-être pas suffisamment formées pour appréhender cette problématique : « cela éviterait plein de souffrance si on prend en charge avant la puberté ». Y parle des magazines qui évoque la thématique trans* : « *ils parlent d'une femme transsexuelle et puis ils disent « il »* ».

Vision du genre :

Enfant, lorsqu'il se trouvait dans l'équipe de foot, il n'y avait pas de question, pas de renvoi à son statut de fille : « *Je me fichais de savoir si j'étais une fille ou un garçon, parce que pour moi, j'étais moi* ». En revanche, il ne se sentait pas du tout bien intégré parmi les filles : « *je me souviens même d'avoir eu une réunion d'équipe de vieilles crevures… qui ne m'aimaient pas, pour me dire que je ne m'intégrais pas, que je ne faisais aucun effort, mais je devais avoir 13 ans* ».

Il explique aussi les échanges avec des collègues ou avec les élèves, car « *si c'est une femme, pour eux c'est encore une maîtresse* ». Il se sent beaucoup plus crédible en tant qu'homme. Pour lui « *les garçons vis-à-vis des filles montrent moins leurs faiblesses* ».

Faux-semblants :

Il dit qu'avoir recours à une phalloplastie est un choix à double tranchant car il faut d'un côté affronter la lourdeur de l'opération, ce qui est complexe pour un sportif, mais d'un autre côté, cette étape faciliterait les gestes du quotidien, comme par exemple dans les vestiaires. Cette opération n'est pourtant pas déterminante.

Au delà de ça, Y espère avoir des enfants, même s'ils ne sont pas de son sang, et donc « *pouvoir me balader à poil et de ne pas avoir à me cacher devant mes enfants, parce que je pense que je ne serais pas à l'aise vis-à-vis d'eux… en fait je ne me vois pas si j'ai un garçon… que je vais à la piscine et puis dans le vestiaire… je ne me vois pas devoir me cacher* ». Par contre, l'élément qui le gêne est que ses arguments sont construits par rapport aux autres.

Il n'est pas questionné sur ses cicatrices sur le torse, « *je n'ai pas du tout eu de questions ou des regards spéciaux, parce que c'est moi qui suis extrêmement sévère avec moi-même. C'est vrai que l'image du corps dans le sport est disproportionnée* ».

7. Coming out social

Il dit avoir pris conscience vers 16-19 ans : « *je me suis rendu compte que j'étais un garçon, mais je ne savais pas que c'était possible de changer* ». Heureusement, selon lui, les changements pubertaires sont survenus tardivement, mais ce sont ces changements qui lui « *ont fait se rendre compte que ce n'était pas possible* ». Il se disait que cela n'existait pas. Il ne se souvient plus de la manière dont il a reçu, vers vingt ans, l'information de ce que signifiait la transidentité. « *A 24 ans, j'ai pris contact avec des gens pour avoir l'adresse d'un psychiatre, je suis allé à mon premier rendez-vous et il m'a dit 'c'est clair et net'* ». Il s'est donc rendu chez l'endocrinologue et 6 mois, après il faisait la mastectomie. Il y a 2 ans, il a fait l'hystérectomie et la première étape de la phalloplastie. « *J'arrive toujours assez bien à négocier, que ça rentre dans mes semestres* ».

Lorsqu'il évoque son coming out social : « *ce n'était pas un choix mais on doit faire avec et essayer de faire au mieux pour vivre normalement. Je n'avais plus d'énergie. Je ne pouvais plus avancer* ». Il explique qu'il prend beaucoup plus soin de son corps maintenant.

8. Sexualité

Y se considère hétérosexuel.

Autres points émergeants:

Y met en avant son souhait de ne pas faire connaître sa situation. Il fait appel à des stratégies avec le peu de personnes qui sont au courant. Il dit également ne pas vraiment communiquer.

Noé

1. Lien filiation/électif

N ne voit pas un avant et un après la transition, « *c'est un continuum* » car pour lui, il est « *toujours la même personne mais qui a une évolution radicale* ». Ce parcours est donc « *progressif, il n'y a pas vraiment de moment, parce que l'on est toujours en interaction avec plein de gens* ». Il trouve la définition de son ami extrêmement adéquate « *tu n'est pas une fille, tu n'est pas un homme, tu es juste N* ». Il ne se considère pas être « *un mélange de masculin et de féminin* » car cela renvoie à la binarité.

Parents :

N a toujours entretenu de très bons liens avec ses parents. Son annonce a « *de toute façon été un choc. Si quelqu'un vient me dire que ça n'a rien fait à sa famille, soit je ne le crois pas, soit c'est une famille qui en a rien à cirer* ». Il n'a pas été question pour ses parents *« des qu'en dira-t-on »* mais d'une peur que N fasse fausse route et que cela ne soit pas réversible.

Fratrie :

N ne parle pas de sa relation avec ses frères et sœurs.

Amis :

Les parents de ses amis d'enfance « *ils m'appellent au féminin, mais en même temps, ils ne m'ont jamais interdit d'aller chez eux, de dire bonjour à leur fils, donc c'est des compromis* ». Dans le cercle plus élargi de ses amis, il relève la complexité d'aborder toute cette question, car il faudrait « *un travail sur le vocabulaire, sur les représentations des normes* ». Il a un ami proche qui est à l'université avec lui et « *c'est une des rares personnes qu'il laisserait faire une présentation sur les personnes trans* * » à sa place.

Petit ami :

N est en couple avec un homme se définissant comme gay. Il a trouvé avec son compagnon un équilibre très important car cela « *se joue sur un autre niveau que l'apparence corporelle ou le mélange masculin/féminin* ». Il pense que le fait qu'il soit gay amène forcément « *des questions d'identité de genre et aussi de normes sociales parce que le gay c'est toujours le faux homme, la lesbienne la fausse femme* ».

Communauté :

Il a fait partie de groupes de parole pour poser ses questionnements.

2. Sphère juridico-politique

Médical :

N explique l'importance de répondre à certains critères qu'attendent par exemple les psychiatres pour valider la démarche, que si l'on souhaite aller rapidement « *on a meilleur temps de jouer le jeu* » et que cela empêche d'avoir certains questionnements de fond, comme celles des normes définies par exemple pour un homme, cela « *met en doute la crédibilité qu'on a en tant que personne trans** » et pour N, le problème réside dans ce qui est utilisé pour valider la démarche, « *c'est trouvé quelque chose qui est invisible, et on a que la parole pour ça* » ; la personne présente pour accueillir la démarche est elle-même emprunte de normes, conscientisées ou pas, et c'est le fait « *de ne pas avoir l'espace pour l'exprimer* » qui était parfois complexe dans les moments de questionnements. Il fallait « *toujours avoir l'air stable* » alors qu'il s'agit d'« *un travail de déconstruction* » et que poser ces questionnements aurait « *pu faire capoter quelque chose* ». N a par exemple dû faire face à des injections de

testostérone dont le dosage ne lui convenait pas, et l'endocrinologue a traduit cela par une remise en cause de N de sa condition de personne trans*.

N a également constaté la nécessité de renoncer à partager ce qu'il voulait exactement (mastectomie mais pas de phalloplastie), car cela ne correspondait pas à la vision du chirurgien de ce qu'est censé être un homme. Alors que N pourrait envisager de porter un enfant et n'a « *pas de problème du tout avec ses organes génitaux* », le chirurgien pense lui qu'il sera dès lors compliqué pour N d'assumer une relation avec une femme « *pénétrable* ». Pour N, cette violence médicale « *dépassait totalement le cadre d'une relation patient-médecin* ». Finalement, suite à des problèmes avec son endocrinologue et après la mastectomie, il a décidé de se faire suivre par son médecin de famille. Ce changement l'a soulagé car comme il l'explique : « *chez lui j'ai cet espace de parole et il m'a dit 'y a pas de souci quoi', il a juste vérifier dans le compendium que ça ne posait pas de problème d'allonger jusqu'à… il m'a dit 'y a pas de problème, jusqu'à 16 semaines il n'y a pas de souci, donc on peut faire comme ça' puis ben le chirurgien, ben je n'ai plus besoin de le voir quoi. Et j'ai vraiment eu besoin de faire ce vide, ça m'a fait un poids en moins, c'était impressionnant ouais. Donc, je n'aurais plus besoin de mentir, d'avoir l'impression de devoir aller bien quand ce n'était pas vraiment le cas, que si j'étais pas content, que je pouvais le dire, en tout cas que je prenais la responsabilité de le dire. Mon médecin de famille, c'est toujours le même depuis tout petit, c'est toujours le même. Et je le trouve aussi impressionnant par rapport aux autres expériences que j'ai faites dans le milieu médical, parce qu'il suit toute ma famille depuis très longtemps et cela ne l'empêche pas de continuer à me suivre* ».

<u>Administration</u> :

Face à la nécessité de faire ce changement, N dit qu'il « n'était pas fondamentalement embêté » mais qu'il l'a fait pour « qu'on lui fiche la paix socialement » car « mon identité à moi, je n'ai pas besoin d'un papier qui me le dit ». N a vécu des moments compliqués au cours des démarches administratives ; il explique que « *l'administratif, ouh là, c'est vraiment la galère. C'est vraiment la galère, car la 1e question que l'on pose, c'est 'vous êtes un homme ou une femme ?' et puis, comme tout est informatisé, aujourd'hui ils ne supportent pas que l'on réponde pas à la case, c'est obligatoire* » en fin de compte, « *c'est votre état civil qui va décider, le genre social ça compte pas* ». N exprime que « *c'est d'une violence, on dit que ce n'est pas trop grave, mais c'est tout le temps* », cette manière d'être traité et ceci

également au sein même du système administratif hospitalier. Il nomme une situation où il a été appelé dans la salle d'attente au nom de Madame alors que la secrétaire était au courant de sa situation. Cette situation est d'autant plus étonnante selon lui qu'il n'y a aucune « *obligation légale d'enregistrer sous le sexe de l'Etat civil* ». N est sûr qu'au niveau législatif, c'est « *le nom de l'assurance, le numéro de l'assuré, le numéro AVS* » qui font foi, l'hôpital étant dans la démarche permettant à l'assurance d'« *arriver à identifier clairement l'assuré pour qu'il puisse être remboursé* ». De ce fait, le numéro AVS pourrait être un bon système « *car c'est toujours le même tout au long de votre vie* ».

Le problème majeur reste cependant que ce changement administratif, ainsi que la manière dont la procédure va se dérouler, sont très dépendants de la personne qui va suivre le dossier, car peu de personnes osent en effet prendre le risque « *de faire autrement que de vous enregistrer sous le genre légal* ».

3. Sphère de l'estime sociale

N est aux études et il ne parle pas non plus de sa relation avec la sphère académique.

4. Religion

N parle du mariage de ses parents, il explique que son papa est protestant et sa maman catholique, mais « *dans les année 90, ce n'est plus aussi fort qu'une catholique épouse un protestant* ». Il explique que ceux-ci « *étaient habillés comme tous les jours* » lors du mariage et « *qu'ils ne se souviennent plus du nom d'une des témoin, c'est presque comme s'ils étaient allés dans la rue* » pour demander à des passants de jouer ce rôle. Il explique donc que « *le qu'en dira-t-on n'est pas quelque chose qui les porte vraiment* »

5. Redistribution

N est aux études. Il n'aborde pas son travail qu'il fait à côté.

6. Normes

<u>Socialisation</u> :

N a grandi dans une famille peu « *stéréotypée* » où « *le sexisme était nettement moins fort que dans une famille traditionnelle* ». Il dit de sa maman que c'est une personne qui a du caractère ; il explique également qu'il était compliqué de différencier le sexe de ses différents frères et sœurs car par exemple, la longueur des cheveux n'était pas liée au genre et les habits

étaient portés à la suite par toute la fratrie : « *quand on est les trois alignés, sur aucun des trois on arrive à dire si on est un garçon ou une fille* ». Il a aussi été « *éduqué dans le fait qu'une femme ça vaut pas moins* », mais il a pris conscience de cela dans son « *parcours transidentitaire* » et que par conséquent, il n'a pas « *envie de faire les mêmes conneries que les mecs cisgenres* ». Enfant, il s'entendait mieux avec les garçons et il a fait « *beaucoup de jeux typés garçons, mais aussi parce que dans mon âge à moi dans mon village, j'étais un peu la seule fille, alors il y en avait qui était un peu plus âgé ou un peu plus jeune mais…* ». Il explique que « *j'ai été une fille mais je ne suis pas une femme, du moment que je n'ai pas accepté de devenir femme, je n'en ai pas été une. Mais j'ai eu la condition de grandir avec un corps féminin et d'avoir été éduquée comme une fille mais sans le passage* ». N ne se considère ni homme ni femme, car le fait de s'identifier à un homme le contraint trop fortement « *à certaines normes que l'on attend* » de lui. Cette liberté lui permet de ne pas devoir nécessairement correspondre à ce qui semble attendu socialement et il l'explicite en disant que « *c'est un espace où je me sens libre* ».

Socialisation au nouveau genre :

N estime « ne pas travailler dessus » et qu'il n'est « pas doué, justement pour la gestuelle ». Par ailleurs, même s'il ne sait pas à «*quel point cela ne le gêne pas de paraître bizarre ou pas en adéquation avec le comportement auquel on s'attend* », il estime que « *c'est une richesse, une adaptabilité* » qui lui permet d'être en interaction similaire avec une femme ou un homme, et ceci même « au sein de la communauté trans ». Avec une amie trans*, il lui arrive de se maquiller car « *c'est presqu'un défi de le faire* ». De fait, il n'estime pas vouloir apprendre ces codes et que ce qu'il a assimilé, il l'a «*fait spontanément, sans faire un gros travail d'observation* ». « *Le fait que j'aie des gestes typés comme féminins moi je ne le ressens pas comme féminin. Mais je sais que socialement ils sont compris comme féminins, dans mon nouveau système le féminin et le masculin perdent leurs valeurs, c'est d'autres repères, d'autres valeurs* ». Il suppose que cela tient certainement au fait qu'il est fréquemment « *aussi avec les gays, dont une partie du cliché du gay efféminé* » et qu'en soi, il n'est « *même pas le plus examiné du groupe* ».

Perte/gain :

N explique ce qu'il a ressenti face à une place sociale et à son mouvement lors de la transition: « *Oui, clairement, même si d'être passé d'une position inférieure à une position supérieure, théoriquement j'aurais du moins m'en rendre compte que de faire l'inverse, mais*

ouais si… Je crois qu'on m'embête moins. Si je réclame quelque chose dans un bureau on me donne tout de suite ce que je veux. Alors qu'une femme, elle va tout de suite passer pour une chieuse j'ai l'impression. On m'écoute plus à mon avis. Et ça c'est aussi mon expérience en ayant discuté avec des femmes trans par exemple, qui elles ont vécu la déclassification sociale* ».

Vision de la société :

« *Le système médical est fortement binaire* ». Pour N, la société a une vision hétérocentrée : « *dans le sens où quand on se décrit comme personne transidentitaire, que cette personne est née de sexe féminin et qu'elle va vers le masculin, dans les normes actuelles du masculin, on va attendre qu'elle corresponde à ça, et par-dessus ça, ça c'est moins fréquent, mais quand même, parce que je vais vers le masculin, j'aurais forcément une attirance sexuelle qui sera vers les femmes* ». Il explicite également que le sexisme est généralisé «*qu'on se promène dans la rue, qu'on soit dans le train, dans un magasin, à l'hôpital, à l'université, c'est un peu partout pareil quoi. C'est tellement généralisé et c'est invisible, c'est ça le pire* ». C'est ce ressenti qui fait aussi qu'il ne souhaite pas être assimilé à un homme, *« pour échapper, ou du moins essayer, à toutes les normes d'injonctions* ».

Lorsque qu'il va au restaurant avec son ami, ils sont souvent accueillis par un «*bonjour Madame, Monsieur* » car «*les gens viennent souvent en couple. Je ne le prends pas comme le fait que je ne passe pas. C'est une expression qui sort* ».

Selon lui, la femme n'est pas plus sensible mais « *c'est la société qui lui permet d'être plus sensible* ».

Vision du genre :

Au-delà de ce qui lui semble être inscrit derrière la figure de l'homme ou celle de la femme, N explique que « *l'on peut être une personne trans*, évoluer dans un rôle social masculin sans avoir de pénis par exemple* », mais que le souci est que notre société « *focalise l'attention sur les organes génitaux* ». « *Cette binarité des sexes* » est vécue avec beaucoup de violence par les personnes trans* et intersexe. N estime comprendre les repères de ce qui est associé au féminin et au masculin en lien avec « *comment ils fonctionnent mais qui ne lui correspondent plus* ». Il va donc ajouter qu'il se sent « *toujours en balance entre les deux* ». Attribuer des valences aux mâles ou aux femelles lui semble « *extrêmement artificiel* ». Il est étonné de voir que certains hommes trans*, au sujet desquels on pourrait imaginer qu'ils ont

expérimenté la position de la femme dans leur éducation, adoptent pourtant des comportements très sexistes, mais qu'il s'agit là « *certainement d'une manière de se justifier, de se légitimer* ».

Faux-semblants :

N explique qu'il faut intégrer certains codes pour que la transition puisse être acceptée par les psychiatres.

« *L'idée d'avoir un enfant n'est pas dans mes projets car je suis aux études et c'est pas du tout le bon moment et mon partenaire, c'est pas non plus un projet qu'il aimerait parce qu'il a déjà 2 enfants qui sont jeunes adultes, mais peut-être dans l'avenir. C'est quelque chose, moi personnellement je peux me le représenter. Mais après, ça serait une sacrée affaire par rapport à l'extérieur* ». N peut s'imaginer enceint mais qu'il ne souhaitera pas être « la mère de cet enfant » juste parce qu'il « *l'a porté* ». Donc « *par simplification sociale je dirais que je suis son père, sa mère, en soi je serai surtout un parent. Donc quelqu'un qui a fait le projet d'avoir un enfant* ». En effet, il explique que ce n'est pas parce « *que je l'ai porté dans mon utérus dans mon ventre, que j'ai forcément un rôle maternel, par rapport à cet enfant* ».

Etant dans une volonté de ne pas fixer les personnes dans un aspect genré, N explique son propre «*paradoxe* » par le fait qu'il se donne l'apparence extérieure d'un homme. En effet, «*depuis quelques mois, je dirais fondamentalement, corporellement je suis bien, après l'expression que j'en ai à l'extérieur, la manière dont je m'habille, c'est juste pour qu'on me fiche la paix* ». Alors que N avait en horreur toute marque pouvant être identifiée au genre féminin, « *aujourd'hui cela me plairait* ». Il se considère comme une personne à genre fluide mais que « *socialement, je n'aurais pas la force d'être androgyne tout le temps* ». « *Dans mes gestes, dans la manière dont je me comporte, il y a des raisons du féminin* », or ses expressions de féminité sont identifiées par l'extérieur à travers le jugement : N a « *l'air d'un pédé* ». Il fait le parallèle avec des hommes cisgenre qui ont monté une association « *d'hommes en jupe* » car « *ils sont obligés de faire des groupes de soutien de parole, parce que c'est tellement sanctionné socialement* ».

Tout ces paradoxes sont parfois vécus comme quelque chose de complexe à gérer mais finalement, « c'est une richesse, et c'est aussi une impression, dans le but de dire que je

n'aurai jamais fini de réfléchir sur qui je suis, comment je suis et qu'est- ce que je veux faire. J'aurais du mal à dire que mon identité est fixée pour une fois ».

7. Coming out social

Lorsque N est sorti de l'hôpital suite à sa mastectomie, il dit : « *c'était pour moi, médicalement parlant, fini la transition* ». Le fait de ne plus avoir à faire avec le système médical a été vécu comme un grand soulagement qu'il a ressenti dès son réveil de l'opération. Les premiers mots qui lui viennent à l'esprit sont : « *Je suis libre, ils ne peuvent plus rien contre moi. Dans le sens, je ne suis pas libre de mes seins mais je suis libre de tout le système de prise en charge médicale* ».

N explique que « *la transition c'est une grande souffrance mais fondamentalement, on s'adapte très vite, par rapport à soi-même, tous les défis, tous les obstacles viennent de l'extérieur quasiment* ».

Quand à la vision qu'on les autres de sa transition, il dit : « *Quand on me dit que j'ai eu beaucoup de courage de faire la transition, je dis non, en soi il n'y a pas besoin de courage pour faire la transition dans une société qui le permet, tout juste là c'est avoir du courage.* ».

« *On ne choisit pas d'être trans*. C'est quelque chose qu'on ressent, qu'on explique difficilement ou pas, mais on sent qu'il faut le faire. Et puis souvent, l'équation c'est « où je me suicide tout de suite, ou j'essaie et si ça va pas, je me suicide après ». C'est un peu trash amené comme ça, mais c'est souvent la réflexion qu'il y a derrière et on n'est pas du tout dans le choix* ».

8. Sexualité

N est en couple avec un homme cisgenre « *qui s'identifie comme gay* ». N ne se considère pas dans une relation homosexuelle, « *je ne suis pas gay, la relation n'est pas gay non plus. C'est assez complexe à la construction* ».

<u>Autres points émergeants</u>:

Noé parle aussi de la manière dont il se ressent, il dit :« Vous êtes complètement invisible ». Par là, il explicite la satisfaction de ne plus être vu comme différent mais répondant aux normes auxquelles il doit correspondre.

Chapitre IV. Regards croisés : convergences et divergences

1. La séparation

1.1 Le coming out social, une question de survie ?

> « *D'une même béance abyssale et silencieuse surgit le vide absolu : c'est lui le choc. Là où ta vie macère dans l'extrême malheur, dont personne d'autre que toi ne peut sentir l'intense angoisse. « … » Une souffrance qui oblige à congédier les illusions, à désagréger les prétentions, et qui, miraculeusement, convoque le courage, condamne au dépassement.* »
>
> Marie Edith Cypris

« Le coming out social » est ce qui définit le moment où la personne expose à un certain nombre de personnes, ou à la société en général, son nouveau statut. Ce passage ne va bien sûr pas sans engendrer des répercussions multiples sur la personne elle-même et sur les différentes sphères qui l'entourent. « Choisir » ou plutôt « éprouver l'impérieuse nécessité » de sortir du silence, du « scaphandre » ; les personnes que j'ai eu la chance d'interviewer ont toutes les mêmes phrases révélatrices d'une douleur sous-jacente. Il y a cette douleur et sa mise en mots, en maux. Ceci diffère selon les portraits.

En effet, Yves a eu une enfance complexe, avec un suivi thérapeutique précoce. Il se décrit comme un enfant « *extrêmement sensible et vulnérable face à ses émotions* », mais la prise en charge par un psychologue s'est orientée vers un diagnostic HP. Par conséquent, le travail thérapeutique n'a jamais porté sur une éventuelle incompatibilité entre son dedans et son dehors, incompatibilité qu'évoque Sironi (2011). C'est la puberté, heureusement tardive selon lui, qui a déclenché cette mise en exergue d'être dans le mauvais corps.

Noé ne parle pas du moment où il a eu le besoin de s'identifier à ce qu'il ressentait, moment complexe à expliquer. Néanmoins, l'équation « *ou je me suicide, ou j'essaie et si ça va pas, je me suicide après* » est très significative. Tout comme chez Agnès, qui parle « *de ne plus avoir envie de continuer* » à vivre cette vie derrière « *un écran de fumée* ». Agnès explicite, dans l'entretien, son histoire d'homme, de père, puis ce besoin de pouvoir « *coller*

le corps et la tête ». Pour terminer, Christine est parvenue à mettre en mots ce qu'elle a vécu, à passer de la souffrance physique à la compréhension psychique de son mal être, au moment où son corps a atteint des limites dans sa mise en action ; il s'est agi alors pour elle de « *faire face à son destin* ». Un point qui semble être commun est celui de se sentir seul dans cet inconfort, dans ce questionnement.

Selon Sironi (2011), cette impossibilité de pouvoir continuer à « nier » ce besoin fondamental peut être désigné comme « une contrainte à la métamorphose ». Par métamorphose, il est entendu « un changement de forme, une mise en adéquation entre un dedans et un dehors de soi » (Sironi, p.84).

Pour conclure avec cette notion de contrainte à la métamorphose, nous pouvons mettre en évidence que les symptômes physiques et psychiques qui accompagnent cette conscientisation sont extrêmement présents. Agnès, Christine, Noé et Yves expliquent avec des mots forts que cette nécessité d'accepter ce genre intérieurement revendiqué est de l'ordre du vital. Le fait que cette décision soit devenue intimement « obligatoire » ne peut être analysé qu'au travers du processus de l'émancipation de soi. Cette métamorphose a des conséquences massives sur toutes les interactions sociales qui composent le quotidien de l'individu. Et elle est surtout dépendante de l'acceuil qu'on lui porte. Nous verrons dans les deux prochaines questions que ces significations singulières dépendent de celles portées collectivement. En effet, comme l'explicite Noé en début d'entretien *« Ma construction personnelle du genre, et puis les répercussions extérieures qui ne sont pas forcément les mêmes* ». Il décrit par là, la manière dont il se construit *vs* ce qui semble être attendu de lui. Ce mouvement asymétrique complexifie la transition et engendre des difficultés à trouver un espace pour questionner ou tout du moins déposer les doutes qui peuvent apparaître dans l'interrogation des normes sociales auxquelles il lui semble devoir correspondre.

1.2 Faire le pas… Des besoins de sécurité pour oser ?

Lorsqu'on analyse les quatre entretiens, il est possible de se questionner sur l'instant choisi pour franchir le pas. Au-delà de l'aspect de cette contrainte à la métamorphose évoquée précedemment, la question reste ouverte quant au besoin ou non de pouvoir se rattacher à un espace acceuillant, espace susceptible de recevoir la personne dans son cheminement du moment. Agnès, par exemple, a fait « une première tentative » de coming out mais n'a pas réellement été entendue à hauteur de qu'elle espérait. Yves a montré dès son enfance un mal-

être important mais le doigt n'a pas été mis sur ce qui pouvait créer ces symptômes. Christine explique d'une manière intéressante que si elle avait « vécu dans une société qui avait été bien acceptante, bien tolérante », sa transition serait survenue bien avant ses 58 ans. Dès lors, comment ne pas interroger cette possible nécessité de béquilles, quelles qu'elles soient ?

Un point est intéressant à souligner à ce stade, avant même de questionner les différentes sphères des personnes interviewées, à propos de cette identification qu'évoquent plus précisément Agnès, Yves et Noé. Le fait de mettre des mots sur ces maux, de ne pas se sentir rongé par un mal-être incompris, a été salvateur. Agnès parle même d'une identification à un autre parcours de vie, un parcours de vie semblable, parralèle, qu'elle a découvert lors d'une émission à la télévision. En référence à Dubar (2000) dans son ouvrage « La crise des identités, l'interprétation d'une mutation », l'identification contingente fait appel à un double processus qui semble révélé dans les entretiens par ces trois personnes : le processus de la différenciation, donc de la mise à distance de l'Autre pour penser sa singularité (« *je ressens que quelque chose n'allait pas* ») celui de la généralisation afin de se sentir appartenir à une culture commune (« *je ne suis pas seule dans cette situation* »).

Nous voyons donc là la consubstantialité du singulier et du collectif, autrement dit cette impossibilité de se construire sans le nous. De cette difficulté de ne pouvoir correspondre à ce qu'attend cet Autre approbateur comme l'explicitait Honneth. Là encore, il ne semble pas y avoir de chemin tracé, de nécessité imposée, mais plutôt des ressources qui peuvent apparaître selon la construction sociale de la personne.

2. La marginalisation

2.1 Des stratégies de survie?

Face au corps médical

Les portraits esquissés par ces quatre entretiens révèlent que la majorité des préoccupations qui y sont exprimées, bien que définies sous l'aspect de l'individualité et de l'exigence personnelle, sont également rythmées par des injonctions collectives.

Cette perspective est particulièrement prégnante face à la parole du corps médical, au point qu'elle met en lumière une situation de dépendance : les constats, les conclusions et les décisions des médecins sont attendus et vécus comme irrévocables. Ce qui est intéressant dans

cette idée de dépendance, c'est qu'elle fait surgir deux types d'acteurs qui interpellent par leur impact éventuel : l'expert trans * vs l'expert médical.

En effet, dans un article paru sur le site du laboratoire des Transidentités, le psychiatre Tom Reucher (FtM) évoque l'importance du fait que la personne trans* puisse saisir parfaitement ce qui se passe, afin de ne pas être à « la merci d'un corps médical profane », car comme il le précise : « ils ne savent pas ce que l'on vit, ils ne le sauront jamais puisqu'ils ne sont pas trans ». Au-delà de cette connaissance « par le vécu », on peut aussi se demander, au vu des discours des interviewés, qui sont ces « experts médicaux » à qui les personnes trans* ont finalement l'impression de devoir faire « leur éducation scientifique ».

Dans le même ordre d'idée, un grand débat a récemment conduit la psychologue Collette Chiland à un procès, qui s'est retrouvée attaquée en justice pour des propos transphobes, alors qu'elle est perçue dans de nombreuses sphères, dont celle académique, comme une « spécialiste du sujet ». Comment imaginer dès lors qu'elle puisse être, en tant qu'experte, une porte-parole de la communauté trans* à travers, par exemple, l'écriture du « Que Sais-Je : Le transsexualisme », alors que la préface[10] du livre « changer de sexe » de cette même auteur, explicite ce qui suit :

« Que demande le transsexuel ? Qu'obtient-il de la médecine ? Est-il « guéri » ? Les « transformations » obtenues grâce à la chirurgie et aux hormones ne sont-elles pas un leurre ? Ne vaudrait-il pas mieux de changer « ce qu'il y a dans la tête » ? Parce qu'il souffre, on lui vient en aide. Et de palliatif en palliatif, on introduit des dispositions légales qui veulent respecter sa vie privée. Pourtant, ces mesures ne mettent-elles pas en cause ce qu'ont été jusqu'ici les fondements de notre culture et à la filiation ? » (Chiland, 1997).

Comment appréhender un corps médical qui « s'instruit et se forme » au travers de réflexions, notions ou constats que Sironi (année) qualifie de transphobiques, ou émanant de « contre-transferts haineux » qui ne sont pas compatibles et pertinents avec les référentiels singuliers et les vécus intimes des personne trans* qui, par ailleurs, disent traverser une phase où elles se perçoivent en « déconstruction », « vulnérables », « handicapées » ?

[10] Colette Chiland a changé sa préface dans la dernière version (2011) de son ouvrage « Changer de sexe. Illusions et réalités ». L'introduction explicite aussi la manière dont ses mots semblent avoir « fait l'objet d'interprétations qui ont complétement dénaturé ma pensée et sur lesquelles il est utile de faire le point » (p.9)

Quels espaces seraient donc susceptibles d'accueillir la parole des personnes trans* afin de créer et favoriser une relation patient-médecin qui ne soit pas tributaire de significations collectives préconstruites mettant à mal un parcours individuel ?

Dans les portraits, il est du reste possible de mettre en exergue cette nécessité de vouloir répondre à ce que le corps médical « attend ». Noé le nomme par exemple de manière explicite lorsqu'il précise qu'il « n'a pas eu d'espace » pour exprimer ses doutes et qu'en fin de compte : « on a meilleur temps de jouer le jeu ». Christine, quant à elle, est allée chercher de l'aide là où elle estimait que le corps médical était le mieux à même de la prendre en charge, se refusant ainsi à « faire l'éducation scientifique » de faiseurs de « catastrophes ». Le portrait d'Agnès révèle pour sa part que lors de sa première tentative de coming out social, le corps médical a rejeté l'expression de ses sentiments, la renvoyant à une mesure de « guérison alternative ». Quant à Yves, il met en avant des problèmes avec son assurance-maladie.

On peut lire dans le document thématique « Droit de l'homme et identités de genre » (Commisioner for human rights, 2012) que « Les personnes transgenres ont souvent une mauvaise expérience du système de santé qui les met en présence de professionnels non informés, de parti pris et parfois ouvertement grossiers (par exemple, certains s'adressent à elles en faisant référence au genre qu'elles rejettent). Toujours d'après l'enquête Transgender EuroStudy, lorsqu'elles ont cherché à se faire aider ou orienter en vue d'une conversion de genre, seulement 30 % des personnes interrogées ont bénéficié de ce qui a été défini dans le cadre de l'enquête comme le niveau minimum acceptable d'assistance – à savoir un praticien disposé à leur venir en aide mais insuffisamment informé des soins de santé à apporter aux personnes transgenres. Un tiers d'entre elles disent s'être vu refuser le traitement parce que le médecin n'approuvait pas leur démarche[11]. » (p.26).

Sur le site romand Agnodice, l'information suivante révèle les limites d'un corps médical souvent profane et peu ouvert, ou, comme le nomme Christine, « arrogant » quant à l'apport d'une aide extérieure : « les professionnels de la santé et les personnes concernées tendent souvent à se méfier, sinon à se défier, les uns des autres. En effet, les contraintes imposées par les standards de soins et les exigences légales liées aux assurances introduisent dans la relation thérapeutique des rapports de force difficiles à surmonter. C'est pourquoi Agnodice

[11] Transgender EuroStudy loc. Cit. p.55 et 58 ; voir aussi le rapport de Bence Solymár, The situation of Transgender People in the Hungarian Social and Health Care System (La situation des personnes transgenres dans le système sanitaire et social hongrois), A léöek mutétei (La chirurgie de l'âme), Editions Takács J., Budapest : Új Mandátum Kiadó, 2005.

cherche à multiplier les interfaces et les ponts pour les amener à mieux se connaître, se respecter, se comprendre et s'apprécier. ».

Sur quelles bases se construit le savoir d'un corps médical qui affiche parfois les manifestations d'une malveillance certes plus inconsciente que sciemment agie ? Peut-être uniquement par méconnaissance, mais certainement aussi en fonction d'une construction propre de la notion de genre. En effet, Noé mais aussi Yves, montrent comment il leur a fallu jouer avec les conceptions personnelles du chirurgien pour accéder à la mastectomie sans recourir à la phalloplastie.

Malgré l'existence de documents à disposition des professionnels, comme ceux pouvant être consultés sur le site chrysalidelyon.free.fr, il reste un questionnement ouvert posé sur le site de l'ODT quant à des formations universitaires proposées pour devenir « expert », à savoir quels contenus ainsi que quelles personnes mandatées pour enseigner ? En effet, cette formation, « ce diplôme d'expert en transsexualisme, est loin des attentes des associations qui se voient, une fois de plus, mises à l'écart de ces parcours formatifs qui excluent d'emblée les controverses, pourtant violentes, qui animent l'espace des transidentités. En ce sens, nous exprimons une crainte ainsi qu'une déception. Une crainte d'abord : celle de voir des futurs acteurs professionnels formés par une SOFECT[12] très largement critiquée. Une déception enfin : que la force de frappe institutionnelle de la SOFECT n'ait pour détracteur qu'un archipel d'associations trans non-unifiées » (Espineira, Thomas, & Alessandrin, 2013)

Comme le nomme Sironi (2011) « ce sont les psychiatres et les psychologues qui détiennent une vérité, qui se veut scientifiquement établie, sur ce qu'est le sujet ». Les personne trans* font donc face à un corps médical qui impose une certaine vérité « comme un pouvoir suprême sur la vie » (Sironi, 2011, p.31). En effet, « les professionnels en sciences humaine (psychologues, psychiatres, médecins, travailleurs sociaux, éducateurs, juges, anthropologues …) prétendent parfois agir au nom d'un savoir, celui qui s'est construit au sein de leur discipline, alors qu'en fait ils agissent en leur nom propre ; plus exactement, ils mettent leur intelligence au service d'une idéologie, d'une morale, d'un ordre social » (Sironi, 2011, p.37).

Nous voyons là encore la difficulté de pouvoir penser la personne en faisant abstraction de ce qui est socialement inscrit, avec un besoin social de classer (Dafflon, 2006), à des fins de pouvoir (Dorlin, 2008).

[12] Société Française d'Etudes et de prise en Charge du Transsexualisme

Face à la famille…

Noé explique qu'il est impossible que le lien de filiation ne soit pas chamboulé lors de l'annonce de cette volonté de transition. Dans les portraits, il ressort que les personnes concernées sentent pouvoir s'appuyer sur le regard plus ou moins accueillant du cercle affectif proche, ou alors mettent en place des stratégies pour déjouer ce qui est attendu d'eux, tout en tentant de construire un quotidien pourvu de certaines plages qu'Agnès appelle « ballon d'oxygène ». Noé a pu être acceuilli dans cette démarche par sa famille après le temps d'un « choc ». Yves explique qu'il a mis se parents devant le fait accompli, mais que rapidement cela a restaurer des liens jusqu'alors complexes avec sa maman. Christine a annoncé tardivement à ses parents sa volonté de changer de sexe et c'est putôt un concours de circonstance qui l'a « obligée » à le dire.

Les stratégies d'ajustement peuvent être également multiples dans la sphère familiale : il est possible de faire l'hypothèse qu'elles soient corrélées entre elles en fonction de deux types de socialisation, d'une part la socialisation au genre, donc une part de l'éducation reçue par la personne trans*, mais aussi, d'autre part, la socialisation qui a orienté les générations précédentes.

Face à la société, à soi…

Il est essentiel aussi de saisir le rapport à la norme, le besoin de correspondre à ce qui semble attendu. Quelles sont également les attentes que l'on a de soi-même, quelles sont les attentes de l'autre ? Agnès dit s'être enfermée dans des comportements sexistes certainement par envie de repousser au plus loin ce qu'elle pouvait ressentir. Ce qui a été complexe pour Yves est cette apparente nécessité de correspondre à « la fille ». Mais qu'est-ce qu'une fille ? Est-ce juste une histoire de socialisation au genre ou plutôt ce qui est inculqué socialement ? La responsabilité peut donc être comprise, véhiculée par une dimension collective comme nous avons pu le voir dans l'exposé de la socialisation au genre, d'une part de l'effet des variables interactionnelles et des agents périphériques qui construisent l'identité de la personne.

3. L'agrégation

3.1 Re-naissance ? Quels impacts ?

La décision étant prise, les personnes trans* commencent leur transformation physique et la concrétisation de leur changement de genre ; durant ce long processus, leur accompagnement varie selon les personnes interviewées. Christine est par exemple soutenue par ses étudiants, tandis que Yves choisit la proximité de sa compagne.

Cette étape tant convoitée révèle toutefois une tension permanente vécue par les personnes trans* entre d'une part, une volonté d'être en harmonie avec ce qu'elles ont toujours ressenti, en s'accordant précisément cette métamorphose, et d'autre part l'appréhension de devenir hors-norme. Pour faire face à ce changement de statut et d'apparence tout d'abord physique, on remarque qu'Agnès jongle entre deux faux-semblants pouvant être appréhendés comme paradoxaux : celui d'effacer le stigmate (par exemple par le maquillage) ou celui de se dévoiler délibérément. Tout comme Noé, elle tente de s'écarter de ceux qui jugent et imposent la norme ; de ce point de vue, ils ne désirent pas être identifiés suivant des règles explicites et exigent d'être reconnus comme différents. Il y a même une certaine « fierté » dans le discours de Noé à être une de ces personnes qui remettent en question la façon dont « nous » avons construit et pensé la société et ses normes définies avant tout comme « binaires » et « hétérocentrées ». Si l'on se penche enfin sur le portrait de Christine, elle fait preuve d'une certaine ambivalence dans sa manière de fonctionner, mais ceci de façon consciente et rationnalisée : dans la vie de tous les jours, elle est en effet très féminine, et se revendique femme. Toutefois, elle dissimule ses attributs extérieurs féminins lorsqu'elle va voir son père, et parvient ainsi à s'ajuster à une possible acceptation de l'autre. Quant à Yves, il souhaite que cela soit « le plus normal possible ». Il intègre complètement son statut d'homme et se considère également ainsi. Il n'est pas dans des revendications et ne remet pas en question les normes sociales.

Lorsque l'on aborde la question de la déviance, telle qu'explicitée par Becker (1985), le cheminement de la transition est intéressant à mettre en relief. Durant l'enfance il y a pour commencer, chez Agnès, des transgressions occasionnelles lorsqu'elle se travestit puis, lorsque la métamorphose devient visible et est officialisée, une désignation publique se produit pour Agnès, de même que pour Noé. Il est ensuite intéressant de constater qu'Agnès et Noé abordent la quatrième phase proposée par Becker (1985), celle de l'intégration d'un

groupe déviant organisé ; ils ont ainsi cherché du soutien dans des associations trans* pour pallier un manque d'espace de parole autorisant le partage des doutes et des angoisses. Ce partage apparaissait difficile à exprimer au corps médical, par peur que l'expression d'émotions ne provoque une réaction de méfiance et une réticence face à la demande de cette métamorphose nécessaire. On relève aussi que les personnes interviewées vivent tiraillées, là encore, entre des normes dominantes qui les jugent « déviantes » et leur sentiment d'être injustement accusées de… déviance. Christine semble se rapprocher du vécu d'Agnès dans ce besoin de faire appel à des moments de travestissements. Ces moments qu'elle définit comme « *volés* » sont explicités dans l'entretien alors qu'elle est adulte. Par ailleurs, elle fuit le système médical helvétique, ne supportant pas que ce dernier ne puisse admettre ses propres lacunes face, par exemple, à des protocoles largement plus performants comme ceux en vigueur en Thaïlande. Enfin, elle ne semble pas revendiquer sa différence, se considérant avant tout comme une femme, et va même jusqu'à émettre le fait qu'elle alimente certainement la vision binaire de la société. Yves a quant à lui une manière très singulière de vivre le passage : il expérimente cette étape pratiquement dans le silence et semble pourtant rejoindre une forme de sérénité et ceci, peut-être, en ayant enfin la possibilité d'évacuer un mal-être qui avait fini par le rendre « déviant » aux yeux de ses parents. Son passage le conduit à vouloir « une vie simple » et à être « secrètement déviant ». Son histoire, liée à cette dimension de silence, voire de non-dit, interroge sur la dimension du secret et sur son impact, qu'il soit conscientisé ou non.

La manière dont ces quatre personnes effacent ou non leurs stigmates divergent considérablement. Agnès jongle entre deux types de stratégies en société, celui de « dissimuler ou effacer tout signe révélant un symbole de stigmate » (Goffmann, 1975) et celui de « faire passer les signes stigmatiques pour les caractères d'un stigmate moins grave » (Goffmann, 1975). Dans son discours, Agnès révèle en effet qu'elle aimerait pouvoir être elle et acceptée comme telle, mais qu'il est très compliqué « de se dévoiler volontairement et radicalement » (Goffmann, 1975) dans une société peu indulgente, mais surtout emprunte d'une histoire lourdement normative. Christine efface quant à elle les symboles du stigmate dans deux situations : lorsqu'elle se « rend androgyne » pour aller voir son père, mais aussi par sa démarche de FFS[13] et du recours au maquillage qui exprime sa volonté d'être perçue « comme une vraie femme ». Noé, lui, ne semble pas vouloir effacer ou démontrer

[13] Chirurgie faciale de féminisation

impérativement quoi que ce soit : il verbalise par contre les stratégies qui devraient être appliquées pour « *être perçu comme un vrai mec* ». Yves ne semble pas faire appel à de faux semblants exhibés sur sa personne, par ailleurs, ceux-ci se manifestent par des stratégies pour écarter la possible rencontre du regard de l'autre sur ses organes génitaux qui semblent être la dernière marque de son sexe et donc du genre qui lui a été attribué à la naissance.

D'un point de vue social, Sironi (2011) affirme que « les transidentités nous donnent une visibilité, en creux, des normes. La norme se rend visible par les marges. Or la grande majorité des personnes transsexuelles ne sont pas marginales, même si ce qu'elles ont à vivre est peu commun. Il ne s'agit pas de confondre l'écart à la norme induit par le vécu de leur transsexualité, et le reste de leur existence et de leur investissement en tant que sujet » (p.87). Dès lors, il apparaît prioritaire de questionner la manière dont les personnes trans* vivent l'exclusion. Est-ce que l'exclusion peut être ressentie uniquement à travers l'étiquetage de ce qui « ne semble par rentrer dans la norme » ? Ou également par la crainte de se sentir trop proche, trop familier avec quelque chose ou quelqu'un qui nous déstabilise, voire qui nous effraie ? Car comme l'a développé Martens (2010), « l'amour et la haine habitent à deux pas, le bris des miroirs promet bien des malheurs » (p.193).

Que dire enfin du point de vue politique et du rôle qu'il contribue à assigner à chacun ? Ce questionnement articulé principalement autour de la notion de sujet revêt une dimension emblématique pour la personne trans*; elle ne peut en effet être cantonnée à la sphère privée et par ses répercussions sociales, elle devient politique. De ce fait, « compte tenu des difficultés auxquelles se heurtent les personnes transsexuelles pour accéder à ce que permettent de faire les avancées de la médecine, à savoir la possibilité de la réassignation hormono-chirurgicale, compte tenu de leurs difficultés à obtenir leur changement de genre à l'état civil, il est donc légitime de se poser la question suivante : à qui appartient le sujet, en France ? A l'Etat ? » (Sironi, 2011, p.19)

3.2 Ce qui est touché, se « re »construire à travers le regard de l'autre

Rancière affirmait que les ruptures peuvent être libératrices. Certes, mais à quel prix ? Comme le dit Honneth (2006), nous vivons dans une société qui repose sur des liens permettant, ou tout de moins favorisant l'émancipation. Qu'en est-il de ces questions concernant les parcours des personnes trans* interviewées ? Quelle est la part de reconnaissance, quelle est celle du mépris, et qu'en est-il des remèdes proposés par Fraser (2011) ?

Lorsque l'on « change d'identité », pléthore de nos repères sont détruits… si ce n'est même, parfois, la totalité. Comment alors est-il possible de se voir autrement, de s'accepter autrement, et que l'autre m'accepte dans mon changement ?

A la lumière de ces entretiens, on remarque qu'il y a des similitudes dans les mouvements qui s'opèrent lors des différentes phases de la vie des quatre personnes interviewées. Lorsque l'on compare les deux premiers liens, celui de filiation et de participation élective, mis en avant par Paugam (2008), on ne peut que constater que des ruptures s'opèrent, mais que ces ruptures ne sont pas toujours synonymes d'échec et qu'elles peuvent au contraire être vues comme une nécessité émancipatoire. Nous n'avons pas eu, dans ce groupe d'informateurs/trices, certes non exhaustif, le cas d'une personne qui ne trouvait pas de ressources permettant de pallier le déséquilibre souvent douloureux vécu lors de la phase dite de transition. Pour reprendre ensuite la reconnaissance au niveau socioéconomique et culturelle, on remarque que Christine et Agnès ont vécu cette déclassification sociale au niveau professionnel ; les droits relatifs au travail montrent qu'il y a, ici, une inégalité entre l'homme et la femme. En changeant de statut de genre, elles sont passées d'une position de « dominant à dominé », où les règles en vigueur ne respectent plus le même système de référence dans une comparaison inter groupale. Dès lors, elles se sont confrontées à des règles ne respectant plus le même système de référence en situation de comparaison intergroupale. Noé, même s'il n'a pas vécu ce changement de position, relève également ces constats et parce que très sensible à cette cause, il s'exprime avec une certaine réactivité face à ces disqualifications vécues par des femmes trans*.

Il s'avère ainsi possible de confirmer l'hypothèse d'une transformation des liens sociaux pour les personnes transidentitaires. Afin de valider l'analyse, car nous sommes tous sujets à des mutations plus ou moins conséquentes sans forcément être trans*, je vais vérifier cette hypothèse au travers du champ temporel « transition ». Chez chacun des interviewés, on peut remarquer que les différentes sphères et liens sociaux sont mis à rude épreuve. Il est clair que ce changement de genre ne peut pas être perçu comme « anodin » dans le regard de l'autre et qu'il y a parfois des ruptures qui peuvent servir de tremplin émancipateur. Ainsi, un rééquilibrage semble pourtant pouvoir s'opérérer même si au moment de la transition, des liens se fragilisent. Les ressources présentes dans les espaces associatifs se révèlent alors précieuses.

Si la phase de transition s'apparente à un processus libératoire, elle reste cependant une étape de déséquilibre intense, remettant en question le sujet et, par écho, son environnement et les liens qui unissent les individus. En effet, Sironi (2011) explique qu'il y a une phase de « mise en adéquation entre le dedans et le dehors, comme si leur dedans était immuablement le même depuis leur prise de conscience de leur transsexualité. Le sujet est mû de l'intérieur, et il ne peut par conséquent pas toujours être acteur et spectateur de ces modifications » (p.85)

Enfin, la question de la transidentité révèle avec éloquence une absence de droits universels directement liés aux singularités de la personne ; plusieurs interviewés ont mis en exergue une violence du « système » qui les renvoie à l'image de « déviance », en réfèrence aux théories de Becker (1985). La possibilité d'être ainsi reconnu, d'abord comme un homme parmi les hommes, est baffouée : cette dimension joue un rôle prépondérant dans la « re-construction » du soi, d'autant plus lorsque le « nouveau genre » est revendiqué au niveau juridico-politique. Le fait qu'il n'y ait pas ce qu'Honneth (2002) définit comme le « respect de soi » ébranle d'autres sphères, comme celle de l'estime de soi et du rôle à jouer dans la société.

Si l'on reprend, pour terminer cette courte analyse, le concept de reconnaissance et de reconnaissabilité, force est de constater qu'il est périlleux pour une personne transidentitaire d'être reconnue et reconnaissable, car elle met en lumière des incohérences politico-juridiques, n'entrant pas, par exemple, dans cette binarité homme/femme issue d'une conception genrée du social. Pour terminer, Yves sent qu'il a gagné certaines choses, mais que le passage à celui d'homme génère des attentes masculines, comme la force, qu'il n'a pas.

Les personnes trans * sont de précieux messagers, des « empêcheurs de sexuer en rond », car ils « viennent mettre à mal la conception structurelle de l'identité, notamment de l'identité sexuée telle qu'elle est improprement nommée dans les écrits psychanalytiques sur la question » (Sironi, 2011, p. 20)

3.3 Etre femme, définitivement plus complexe ?

Dans le cadre de ce travail, deux points peuvent être utilisés pour réfléchir à cette question, malgré l'aspect réducteur que ce choix implique face à un tel questionnement. Le premier point est celui des normes instaurées et de leurs répercussions identitaires et le second, celui des différences morphologiques entre le mâle et la femelle.

Il a été montré dans la partie théorique la force des normes et ce besoin impérieux de classer les individus selon une organisation sociale dominante. « On assiste à un formidable décalage entre l'évolution des normes, la diversification des modes de vie, l'expérimentation de nouvelles relations amoureuses, les aspirations à l'égalité entre les sexes, d'une part, et la rigidité des formes sociales de la division du travail, dans la famille et dans l'entreprise, la persistance de formes communautaires de domination des hommes sur les femmes, dans la sphère domestique et dans le champ politique d'autre part » (Dubar, 2000, p.70). On peut se référer pour ce faire aux couples dichotomiques explicités par Despret (2008) pour décrire l'organisation sociale. Cette volonté ancrée de rendre plus ou moins visible la domination du masculin sur le féminin pose la question du mouvement vertical entre dominant et dominé. Un mouvement, par ailleurs, ne semble être valorisé que dans un seul sens. En effet, lors d'une conférence de Denise Medico (2013), j'ai, par exemple, posé une question apparemment anodine, mais la réponse obtenue jette un éclairage conséquent sur ce concept de mouvement et sa perception : « Pourquoi est-ce socialement acceptable qu'une petite fille s'habille en bleu et joue aux voitures alors qu'un garçon habillé en rose jouant à la poupée renvoie souvent à un inconfort, voire à une transgression ? ». Réponse : « Car la petite fille rejoint le groupe des dominants, tandis que le petit garçon passe dans celui des dominés … »

Les témoignages d'Agnès et Christine et la réflexion s'y rattachant sur la question d' « être une femme », voire de « devenir femme », illustrent de façon claire cette réalité de groupe dominant versus groupe dominé. Ainsi, face à l'emblématique « plafond de verre » ou « de mur invisible » et à la marge de progression limitée dans l'obtention de postes à responsabilité par des femmes, certains mécanismes auxquels Agnès et Christine ont eu

recours ont été questionnés puisqu'elles les ont définis de « masculins » ou « appartenant à leur ancien genre ».

Les quatre personnes interviewées ont un regard particulier sur l' « être femme ». Agnès différencie nettement les potentialités masculines de celles féminines, au point que certains de ses propos pourraient être taxés de sexistes ; elle porte un regard tranchant sur les aptitudes des femmes qu'elle englobe sommairement dans leur « capacité à sourire » et celle de servir de « faire-valoir » à un homme. Christine semble plus modérée et conciliante mais n'hésite pas à « jouer avec ce qui fonctionnait » avant. Noé ne cautionne pas ces attributions qualitatives selon les notions de féminin-masculin et se dit surpris des attitudes et comportements sexistes de certaines personnes trans qui ont de surcroît vécu le statut de femme. Que pourrait révéler ce paradoxe ? La difficile acceptation de se retrouver à vivre le statut de dominé ? La revendication d'un respect et d'une reconnaissance qui ne s'articulent plus, au niveau professionnel, selon les même paramètres ?

Quant au deuxième point concernant les différences morphologiques, c'est à travers le récit d'Yves qu'il est possible d'introduire la problématique concernant le fait de « retarder la puberté » et dans quel but. Alors qu'il est fréquent de penser la thématique trans*comme une thématique de l'âge adulte alors que le taux de suicide chez ces enfants, adolescents trans* ne cesse d'augmenter, plusieurs auteurs dont Alessandrin, Espineira, Thomas et Dayer (2014) se sont interrogés sur la question trans dans un contexte scolaire, nous rappelant si besoin était que cette question prend racine très tôt dans un parcours de vie. Les quatre témoignages récoltés dans ce travail révèlent combien le corps en transformation lors de la puberté devient un dénominateur commun dans le mal-être et le sentiment de solitude face à leur quête identitaire. Par ailleurs, d'un point de vue morphologique, certains traits et certaines caractéristiques physiologiques, qu'ils soient mâles ou femelles, laissent des traces, des empreintes difficilement dissimulables par la suite, malgré la métamorphose, et ce notamment chez les femmes (MtF).

Synthèse et perspectives

Partant des fondements de l'interactionnisme historico-social, la problématique de ce mémoire se voulait être une interrogation des représentations singulières et des significations que les personnes trans* interviewées sont parvenues à construire dans le cadre de leur expérience du passage inscrit dans leur parcours de vie. Cette large problématique découlait de diverses questions exposées en page 3.

Il ne sera pas question dans cette synthèse de répondre de manière exhaustive à toutes ces interrogations, mais plutôt, en accord avec l'épistémologie compréhensive adoptée, d'accueillir le fait qu'une recherche «produit inévitablement des modifications puisque tel est précisément son objectif, et ce sont ces modifications qu'il conviendra d'analyser comme résultat de la recherche » (Sironi, 2011, p.72). De fait, des hypothèses sont nées au fil de la construction de mon objet, se sont transformées, diversifiées, en fonction de mes lectures notamment. De cette remise en question constante est apparue une limite dans les entretiens que j'ai eu la chance de conduire. De ces questionnements sur les effets de l'entretien, Bourdieu (1993) explicite « les effets sociaux de la dissymétrie liée à la distance sociale ». Dans le contexte de cette recherche, je me suis donc vue m'interroger, d'une part, sur la pertinence, a posteriori, du canevas d'entretien qui proposait des questions passablement centrées sur l'exposé du lien social de Paugam (2008) et d'autre part sur mon degré de connaissance au moment des échanges avec ces quatre personnes. En effet pour permettre « de se situer en pensée » avec la personne qui nous offre son vécu, tenter, en tant que chercheur, de se mettre en position d'accueil n'est pas suffisant. Il faut « se donner une compréhension générique et génétique de ce qu'il est, fondée sur la maîtrise (théorique ou pratique) des conduites sociales dont il est le produit, maîtrise des conditions d'existence et des mécanismes sociaux dont les effets s'exercent sur l'ensemble de la catégorie dont il fait partie » (Bourdieu, 1993, p.910). Même si ma volonté a été de recevoir ces différents témoignages en évitant toute violence symbolique (Bourdieu 1993), il me semble que je ne maitrisais pas suffisamment, d'une part, le jeu des structures sociales (je n'avais pas cette « immense connaissance » pour reprendre les termes de Bourdieu) et peut-être que, d'autre part aussi, ma maîtrise de l'entretien en tant qu'outil méthodologique n'était pas suffisante pour saisir les « distorsions » (Bourdieu, 1993) qui pouvaient agir ou se jouer dans une relation asymétrique dans laquelle j'étais la novice face à l'expert (Reucher, 2005). Dans

l'idéal, j'aurais voulu pouvoir être un passeur de monde, « un être de frontières, capable de se déformer, sans jamais se diluer dans l'autre » (Sironi, 2011, p.66).

Restituer les paroles qui ne sont pas miennes, être au plus juste de ce que les personnes ressentent, me semble un point de départ pour cette synthèse. Pour en revenir aux questions de recherche, une synthèse longitudinale laisse apercevoir que les vécus des personnes trans* mettent en exergue les normes auxquelles nous sommes chacun et chacune d'entre nous assujetti-e-s. La question de l'amalgame entre sexe, genre et sexualité apparaît comme une évidence tant les représentations communes reflètent ces confusions et leurs répercussions. Les mises en parole possibles montrent comment certaines sphères, médicales, juridiques et sociales, s'appuient sur « ces fondements traditionnels » pour justifier une position sociale, moralisante et peu ouverte à l'altérité. Nous avons pu voir que ce mépris complexifie d'une part une réinsertion douce dans le social de la personne et la plonge parfois dans une justification soit identitaire, ou alors dans une prise de distance par rapport aux sphères malmenées. Malheureusement, et comme Dubar (2000) a pu l'expliciter, la construction identitaire n'est pas le fruit que du seul mouvement de différenciation mais nécessite une généralisation pour se sentir « appartenir à ». Mais se sentir appartenir à qui ? Nous avons pu souligner que ce sentiment d'appartenance est complexe une fois que l'étiquette « déviance » a été posée. Le choix se porte alors, pour les personnes, entre revendiquer une légitimité de leur déviance ou vivre secrètement celle-ci.

La phase conclusive d'une recherche est souvent envisagée comme « une étape finale, ultérieure à l'activité de recherche » (Schurmans, Dayer, Charmillot, 2014, p.9), qui la « connote, notamment sur le plan de la temporalité » (p.30). Se poser la question des possibles lecteurs de cet écrit permet de ne pas scléroser les objectifs qui ont orienté sa réalisation à l'unique destinataire qu'est « la cité savante » (Schurmans, Dayer, Charmillot, 2014, p.10). Tout au long de ce travail, de nombreuses discussions ont entrainé un questionnement sur « l'utilité et l'usage des savoirs. Et par-delà, sur la responsabilité des chercheur-e-s quant à cette utilité et ces usages » (Schurmans, Dayer, Charmillot, 2014, p.27), par ce *à qui*, se pose la question du *pourquoi,* est-ce pour recevoir « une approbation collégiale » de la validité de celui-ci ou permettre une utilité de ce savoir dans d'autres contextes de vie ? Pour répondre au *à qui* et *pourquoi,* il me semble que je souhaite rendre la parole à ceux qui m'ont offert ces échanges, ne pas entrer dans cette dialectique de « rapport de domination » (Cerclet, 2014, p.51) en ne vivant pas ces échanges comme « un temps particulier de la recherche, ni le compte rendu de la rencontre de deux espaces provoquée par l'enquête mais elle est à

l'œuvre, continuellement comme une altération des personnes provoquées par les connexions interindividuelles » (Cerclet, 2014, p.59) Ces connexions ne se sont pas arrêtées aux seules personnes impliquées dans cette recherche, mais elles se prolongent par un regard sur le monde qui s'est ouvert, et certainement enrichi. Comme le propose Macé (2010), lorsqu'il parle de « carrière », on remarque que dans le cas trans*, il y a nécessité à la métamorphose et pas nécessairement une revendication d'appartenir à un groupe pré-supposé déviant. Une approche compréhensive est alors nécessaire pour replacer l'histoire de la personne trans* dans sa singularité.

Les limites exposées en partie ci-dessus ont amené des perspectives qu'il serait intéressant d'approfondir. Tout d'abord, cet aspect paradoxal qui surgit entre les questions de recherche et les outils utilisés pour y répondre ; si l'exposé de la problématique s'articule principalement autour des significations individuelles au travers des significations collectives, les témoignages rassemblés reflètent cependant uniquement les réalités de significations individuelles inscrites dans les vécus de quatre personnes trans*. Comment analyser dès lors de façon plus pointue dans quelles significations collectives s'inscrivent ces personnes ? Comment tenir les deux bouts de notre objet de recherche, à savoir, comme l'exprime Fassin (2006), « la politique du sujet et la politique de l'Etat » (p. 21)?

Dans le même ordre d'idée, l'importance du rôle du corps médical lors de l'étape de la transition a été explicitée. Il me semble dès lors qu'une analyse approfondie de « l'environnement médical » dans lequel les quatre personnes ont poursuivi leur démarche serait éclairante. Il s'agirait là d'investiguer aussi bien les référentiels professionnels que les croyances personnelles de ces acteurs de la transformation, et ce afin de mieux cerner leurs pratiques et leurs positionnements.

En effet, si le transsexualisme ne relève maintenant plus de la médecine psychiatrique, quels impacts ce changement notoire aura-t-il sur les regards portés sur les personnes trans*, en faisant notamment référence à la sociologie et à la construction de normes ? Les liens étroits établis entre sexe, genre et sexualité dans notre culture occidentale vont-ils évoluer de telle façon à faciliter la perception de ces personnes et ce en quittant progressivement des représentations figées par la solution d'une binarité implicitement exhaustive ? Le fait qu'il n'y ait plus de garde-fous médicaux pose la question de l'acceptation d'autrui dans sa différence qui n'est plus légitimée par des institutions. Comment donc les normes vont-elles s'ajuster dans leur compréhension d'un éclatement de la binarité masculin/féminin,

mâle/femelle, qui semble être primitivement inscrit dans la société ? Ou au contraire, le fait que les repères rendus disponibles par la psychiatrie ne le soient plus, la personne trans* deviendra-t-elle un « autre » plus abordable ou au contraire plus dangereux ? Quelles sont donc les conditions susceptibles de favoriser une « mise en sens » de l'altérité dans une perspective de rencontre et d'accueil et de reconnaissance ? Il y a dès lors tout un débat sur la disparition de la notion de transsexualisme dans le DSM, car au-delà du fait que les identifications des conduites de genre peuvent être pensées comme « des rapports sociaux de pouvoir » (Macé 2010), la normativité (en termes de droits) voulue par la communauté LGBTQ va donc démédicaliser la prise en charge. Se pose alors la question du regard social qui sera posé, ne pouvant plus considérer la déviance (selon le sens de Becker) comme une maladie ? Comment les personnes trans* pourront-elles s'exonérer de leur statut d'outsiders ? Est-ce qu'elles le souhaitent ? Est-ce que la société est prête à accueillir cette proximité qui semble si lointaine… Cette confrontation entre entrepreneurs de moral et déviants…

Références bibliographiques

Alessandrin, A. (2014). Du « transsexualisme» à la « dysphorie de genre » : ce que le DSM fait des variances de genre. Socio-logos. *Revue de l'association française de sociologie*, 9, 1-9.

Ambroise, B. (2010). Peut-on penser une construction performative du genre ? In : Comment le genre trouble la classe. *Revue Agone,*43, 143-167

Austin, J. (1976). *How to Do Things with Words*. Oxford : University Press.

Bachelard, G. (2012). *Préface*. In M.Buber, Je et tu (pp.7-13), Paris : Aubier.

Baerlocher, E. (2006). Barbie contre Action Man !. In Dafflon Novelle, A. *Filles-garçons : socialisation différenciée* (pp. 267-286). Grenoble : Presse Universitaire de Grenoble.

Becker, H.S. (1985). *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*. Paris : Métaillé.

Bereni Laure et al., (2008). *Introduction aux gender studies : manuel des études sur le genre*. Bruxelles : De Boeck.

Benjamin, H. (1953). Transvestism and transsexualism. *Int. J. Sex, 7*, 12-14.

Bourdieu, P.(1993). *La misère du Monde*. Paris : Seuil.

Brugère, F. & le Blanc, G. (2009). *Judith Butler. Trouble dans le sujet, trouble dans les normes*. Paris : PUF.

Butler, J. (2005). *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris : La Découverte.

Butler, J. (2006). *Défaire le genre*. Paris : Editions Amsterdam.

Castel, P.-H. (2003). *La métamorphose impensable: Essai sur le transsexualisme et l'identité sexuelle*. Paris: Gallimard.

Castel, R. (1996). Les marginaux dans l'histoire. In S. Paugam, *L'exclusion, l'état des savoirs* (pp. 32-41). Paris: Editions La Découverte.

Cerclet, D. (2014). Ethnopsychologie des contradictions. In M. Charmillot, C. Dayer & M.-N. Schurmans, *Connaissances et Emancipations. Dualismes, tensions, politique* (pp. 25-36). Paris : L'Harmattan.

Cerclet, D. (2014). De la restitution à l'altération. In M. Charmillot, C. Dayer & M.-N. Schurmans, *La restitution des savoirs : un empensé des sciences sociales?* Paris: L'Harmattan.

Charmillot, M. & Dayer, C. (2007). *Démarche compréhensive et méthodes qualitatives : clarifications épistémologiques. In Recherches Qualitatives*. Hors série n°3, pp.126-139.

Charmillot, M., Dayer, C. (2012). *La démarche compréhensive comme moyen de construire une identité de la recherche dans les institutions de formation. In : Formation et pratiques d'enseignement en question, Pratiques de recherche dans les institutions de formation des enseignant.e.s* , 15, pp.163-179.

Charmillot, M., Dayer, C., & Schurmans, M.-N. (2008). *Connaissance et émancipation : dualismes, tensions, politique.* Paris: L'Harmattan.

Cuny, B.(2005). *Rome et ses monstres : naissance d'un concept philosophique et rhétorique*. Paris :Broché.

Cypris, M.-E. (2012). *Mémoire d'une transsexuelle, la belle au moi dormant*. Paris : PUF.

Dafflon Novelle, A. (2006). Identitée sexuée : construction et processus. In Dafflon Novelle, A. *Filles-garçons : socialisation différenciée* (pp. 9-26). Grenoble : Presse Universitaire de Grenoble.

Dafflon Novelle, A. (2006). D'avant à maintenant, du bébé à l'adulte : synthèse et implications de la socialisation différenciée des filles et des garçons. In Dafflon Novelle, A. *Filles-garçons : socialisation différenciée* (pp. 362-388). Grenoble : Presse Universitaire de Grenoble.

Davis, M. & Wallbridge, D.(2009). *Winnicott. Introduction à son œuvre*. Paris : PUF.

Dayer, C. (2013). De la cour de la classe: les violences de la matrice hétérosexiste. *Recherches & Educations, 8*, pp. 115-130.

Dayer, C. (2014). *Sous les pavés, le genre. Hacker le sexisme*. Clermont-Ferrand : L'Aube.

Dayer, C., Schurmans, M.-N., & Charmillot, M. (2014). *La restitution des savoirs : un empensé des sciences sociales?* Paris: L'Harmattan.

Despret, V. (2008). Ethnopsychologie des contradictions. In M. Charmillot, C. Dayer & M.-N. Schurmans, *Connaissances et Emancipations. Dualismes, tensions, politique* (pp. 25-36). Paris : L'Harmattan.

Dorlin, E (2008). Sexe, genre et sexualité. Paris : PUF.

Dubar, C. (2000). *La crise des identités : l'interprétation d'une mutation.* Paris: PUF.

Duran, J-P (1999). Lahire Bernard, L'homme pluriel. Les ressorts de l'action. *Revue française de sociologie*, *40*, 776-778.

Durkheim, E. (2013). *La division du travail social*. Paris :PUF.

Eliot, L. (2011). *Cerveau rose, cerveau bleu. Les neurones ont-ils un sexe*. Paris : Robert Laffont.

Espineira, K., Thomas, M.-Y, Alessandrin, A. (2014). *Tableau Noir : les transidentités à l'école*. Paris : L'Harmattan.

Espineira, K., Thomas, M.-Y, Alessandrin, A. (2012). *La Transyclopédie. Tout savoir sur les transidentités*. Ajaccio : Des ailes sur un tracteur

Espineira, K. (2011). *Interview Tom Reucher psychologue clinicien.* Consulté le novembre 25, 2014, sur Observatoire des transidentités: http://www.observatoire-des-transidentites.com/article-interview-tom-reucher-psychologue-clinicien-trans-70650595.html

Espineira, K., Thomas, M.-Y., & Alessandrin, A. (2013). *Sofect, du protectionnisme à l'offensive institutionnelle.* Consulté le janvier 5, 2015, sur Observatoire des transidentités: http://www.observatoire-des-transidentites.com/article-sofect-120403312.html

Fassin, E. (2006)*De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*. Paris : La Découverte.

Ferrarese, E. (2009). *Performativité, pouvoir, vulnérabilité. A propos de quelques immanquables corrélats de l'idée de la reconnaissance*. In A, Caillé & C, Lazzeri, La reconnaissance d'aujourd'hui (pp.303-320). Paris : CNRS Editions

Foucault, M. (1966). Les mots et les choses. Paris : Gallimard.

Foucault, M. (1975). Surveiller et punir. Paris : Gallimard.

Fraser N. (2011). *Qu'est-ce que la justice sociale ? Reconnaissance et redistribution*. La Découverte/Poche : Paris.

Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Goffman, E. (1974). *Les rites d'interactions*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Goffman, E. (1975). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*. Paris : Les Éditions de Minuit.

Goffman, E. (2000). *L'arrangement des sexes*. Paris : La dispute.

Gold, R. (2003). Jeux de rôles sur le terrain. Observation et participation dans l'enquête sociologique. In D. Céfai, L'enquête de terrain (pp.340-349). Paris : La découverte

Honneth, A (2000). *La lutte pour la reconnaissance* (1ère édition en allemand, 1992), Paris : Les éditions du cerf.

Honneth, A. (2006). *La société du mépris. Vers une nouvelle Théorie critique*. Paris : La Découverte.

Jodelet, D. (1996). Les processus psycho-sociaux de l'exclusion. In S. Paugam, *L'exclusion, l'état des savoirs* (pp. 66-77). Paris: Editions La Découverte.

Jung, C.G. (1996). *Correspondance.* Paris : Albin Michel.

Kaufmann, J. - C. (1996). *L'entretien compréhensif.* Paris : Armand Colin.

Kaufmann, J.-C. (2008). *Quand Je est un autre.* Paris: Armand Colin.

Kaufmann, J.-C. (2010). *L'invention de soi : une théorie de l'identité.* Paris: Pluriel.

Laplantine, F. (1995). *L'anthropologie de la maladie*. Paris : Editions Payot & Rivages

Le Breton, D. (2004). *L'interactionnisme symbolique*. Paris : PUF.

Le Breton, D. (2005). *Anthropologie du corps et modernité*. Paris : PUF.

Mayeur, F. (1981). Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France : de la révolution à l'Ecole république. Paris : Labat G V.

Macé, E. (2010). Ce que les normes de genre fait aux corps/ Ce que les corps trans font aux normes de genre », Sociologie, 4(1), 497-515.

Mead, G.-H. (1963). *L'Esprit, le Soi et la société.* Paris : PUF.

Merton, R.K. (1968). Social Theory and Social Structure. New York : The Free Press

Paugam, S. (1996). La constitution d'un paradigme. In S. Paugam, *L'exclusion, l'état des savoirs* (pp. 7-19). Paris: Editions La Découverte.

Paugam S. (2008). *Que sais-je, le lien social*, Paris : P.U.F

Payet, J.-P., Giuliani, F. & Laforgue, D.(dir.) (2009). La voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance. In Politiques sociales et familiales. N.97, pp. 96-98.

Payet, J.-P & Battegay, A. (2008). La reconnaissance, un concept de philosophie politique à l'épreuve des sciences sociales. In J.-P. Payet & Battegay. A, *La reconnaissance à l'épreuve* (pp. 23-44). Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion.

Rancière, J. (1995). *La Mésentente*. Paris : Galilée.

Rancière, J. (1998). *Aux Bords du politique*. Paris : La Fabrique.

Rancière, J. (2008). *Le Spectateur émancipé*. Paris : La Fabrique.

Rebreyend, A.-C. (2013). Anne Fausto-Sterling, Corps en tous genres. La Dualité des sexes à l'épreuve de la science. *Clio. Femmes, Genre, Histoire, 37*, 251-254.

Reucher, T.(2005). *Quand les trans deviennent experts. Le devenir trans de l'expertise*, in Multitudes, n° 20, printemps, pp. 159-164.

Ritz, M.(2013). *Reconnaissance et identité. Deux concepts critiques dans la philosophie d'Axel Honnth* (Mémoire Master en Philosophie, Grenoble).

Ron, R. (1967). *Les Etapes de la pensée sociologique*. Paris : Gallimard

Rouyer, V. & Zaouche-Gaudron, C. (2006). La socialisation des filles et des garçons au sein de la famille : enjeux pour le développement. In Dafflon Novelle, A. *Filles-garçons : socialisation différenciée* (pp. 27-54). Grenoble : Presse Universitaire de Grenoble.

Schnapper, D. (1996). Intégration et exclusion dans les sociétés modernes. In S. Paugam, *L'exclusion, l'état des savoirs* (pp. 23-31). Paris: Editions La Découverte.

Searle, J. R. (1998) *La Construction de la réalité sociale*. Paris : Gallimard.

Van Gennep, A. (1981). *Les Rites de passages*. Paris : Piccard

Vidal, C. (2009). *Hommes, femmes avons-nous le même cerveau*. Paris : Le Pommier.

Weber, M. (1992). *Economie et société*. Paris : Editions Plon.

Winnicott, D.(2006). *La Mère suffisamment bonne*. Paris : Editions Payot et Rivages.

Annexe

Canevas d'entretien

Entretien avec xxxx

Nous vous remercions de nous consacrer du temps. Nous menons une recherche sur la construction du genre chez des personnes transidentitaires. Bien entendu, tout ce qui sera dit au cours de cet entretien restera absolument confidentiel. Nous aimerions enregistrer, afin de faciliter nos discussions et d'éviter des erreurs dans notre prise de notes.

Si vous le désirez, nous effacerons le support audio une fois que nous aurons transcrit les informations qui sont nécessaires à notre recherche. Vous pourrez également avoir accès aux résultats une fois que la recherche sera terminée.

Nous aimerions donc parler très librement avec vous. Nous n'avons pas de questions précises à vous poser : c'est plutôt un récit de votre construction identitaire et des réactions de votre entourage à cette construction que nous recherchons. Pour commencer, vous pouvez par exemple nous parler des résistances que vous avez rencontrées dans votre parcours. Comment avez-vous été traité ? (Par votre entourage –famille, amis, collègues, par le système médical, par les psys, par l'état…)

Relances

Avez-vous l'impression d'occuper une place différente dans la société en général ou dans votre travail ou au sein de votre famille ? (Avez-vous moins ou plus de pouvoir qu'avant ?)

Vous sentez-vous aussi proche des femmes que des hommes ? Que pensez-vous du féminisme ? Du machisme ?

Opération de réassignation et conséquences?

Avez-vous gardé des attributs de votre genre d'assignation ? (Utérus, ovaires…?)

A votre avis, quel est le moment où l'évènement le plus marquant dans votre transition ?

Thèmes

Filiation

- Comment votre famille a-t-elle reçu (vécu) votre changement (père-mère-fratrie-famille plus éloignée)?
- Avez-vous l'impression d'être entendu ? (ou accepté ?)
- Envisagez-vous d'avoir des enfants ?

Participation élective

- Comment vos proches vivent-ils votre changement ? (Relance : Est-ce que votre cercle d'amis a changé ces dernières années ? Rapprochements ou éloignements?
- Etes-vous en en couple actuellement ? Compagne ? Comment votre relation a-t-elle évoluée ? Vous a-t-elle accompagnée dans votre transition ?
- Dans quelle(s) relation(s) ou situations vous sentez-vous vulnérable ?

Participation organique

- Est-ce que les fonctions ou le rôle (poste) qu'on vous conférait au travail est resté le même?
- Est-ce que votre regard sur ton travail a changé ?
- Est-ce que votre niveau de satisfaction est resté le même ?
- Sentez-vous un changement dans la manière dont vous traitent vos collègues ?
- Votre relation avec votre hiérarchie a-t-elle changée ?

Citoyenneté

- Quels sont les droits que vous avez perdus ou gagnés ?
- Est-ce que votre vision de l'humanité ou de la société qui vous entoure a changée ? différences ?
- Accès à des nouveaux papiers d'identité ?
- Problèmes bureaucratiques ?